

Labrousse del. S.t Sauveur direx.

Frontispice de l'Amérique

An 4e. de la République française.

ENCYCLOPÉDIE DES VOYAGES,

CONTENANT l'abrégé historique des mœurs, usages, habitudes domestiques, religions, fêtes, supplices, funérailles, sciences, arts, et commerce de tous les peuples:

ET la collection complette de leurs habillemens civils, militaires, religieux et dignitaires, dessinés d'après nature, gravés avec soin et coloriés à l'aquarelle.

Par J. GRASSET S.-SAUVEUR, ci-devant Vice-Consul de la nation Française en Hongrie.
Né au Canada.

Edition orné de 432 planches coloriées. Presque toutes les planches forment des tableaux de plusieurs figures.

AMÉRIQUE.

Se trouve chez l'Auteur, rue Nicaise, maison de la Section des Tuileries.
Chez DEROY, Libraire, rue du Cimetière-André, no. 15, près la rue Haute-feuille.
Et chez les principaux Libraires de la République.

1796.

Table des peuples de l'Amérique.

Sandwich.	Roi.—Homme.—Femme.—Prêtre.—Guerrier.—Danseur.	6
Iles Pelew.	Homme.—Femme.—Ambassadeur du roi.	3
Nouvelle Calédonie. .	Homme.—Femme.	2
Iles des Amis. . . .	Roi.—Homme.—Femme.	3
Uliètea.	Femme.	1
Ooholaska.	Homme.—Femme.	2

Discours préliminaire sur l'Amérique.

Les théologiens, dit Bougainville, soutinrent dans leurs écoles, au commencement du 16e siècle, que les Américains n'étoient pas des hommes, et qu'ils n'avoient point d'ame; et un espagnol en tira cette conclusion pleine d'humanité, qu'on pouvoit massacrer les habitans de l'Amérique, sans courir le risque de commettre un péché mortel. Pour autoriser les massacres, on accusa les Américains du Méxique, d'immoler à leurs idoles, tous les ans 20 mille hommes. Pour l'honneur de l'espèce humaine, ce fait atroce, prétendu démontré, n'est rien moins que prouvé. Tous les historiens, lâchement vendus aux conquérans, ont calomnieusement exagéré le nombre des peuples antropophages du nouveau monde.

Un écrivain célèbre de nos jours, a soutenu que les Américains étoient une race d'hommes, dégénérés par l'inclémence des climats; et il ajoute, que les Européens qui vont s'établir en Amérique, y dégénèrent aussi. Ce second fait est plus avéré que le premier.

L'indolence et la paresse, forment le caractère général des peuples d'Amérique. Ils sont simples et sans ambition, ne s'occupent point du tout du lendemain, mangent et dansent pendant une bonne partie du jour, et passent le reste du temps à dormir. Ils ont peu de mémoire; seroit-ce parce qu'ils s'enivrent souvent de tabac?

Les européens ont publiés qu'à leur descente en Amérique, ils y avoient trouvé la maladie vénérienne, attaquant les deux sexes. On peut révoquer en doute ce fait, imaginé pour se justifier aux dépens des autres. Un autre fait plus raisonnable, et qu'atteste Buffon, c'est que lors de la découverte, le gibier surpassoit de beaucoup en quantité les hommes, sur-tout dans la partie septentrionale.

Ce qui autorisa à refuser aux Américains le titre d'hommes, c'est qu'ils *sont* dépourvus de ce signe de la virilité, que la nature donne à tous les peuples des trois autres parties du monde.

Les Américains perdirent courage à la vue des longues barbes espagnoles. Comment pourrions-nous résister à des hommes, dirent-ils, qui ont des cheveux dans le visage ?

Le corps des Américains est dépilé, comme celui des eunuques ; ils ont du lait, ou une espèce de substance laiteuse, dans leurs mamelles, et ils sont peu ardens en amour.

Couverte de marécages et de forêts, l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée, que l'Asie et l'Europe, quoiqu'habitée depuis une infinité de siècles ; et il paroît que ce nouveau monde a essuyé aussi de grandes inondations, mais plus tard que l'ancien.

Les femmes en Amérique enfante sans douleur, et avec une facilité surprenante.

La durée de la vie, parmi les créoles, paroît être plus courte qu'en Europe.

Les peuplades américaines, prises dans l'universalité du caractère, maltraitent leurs femmes, s'enivrent de chica et d'eau-de-vie, fument du tabac, se font une guerre fort cruelle, tourmentent leurs prisonniers, et mangent des hommes.

Les femmes américaines se sont pourtant déclarées en faveur des européens, contre leur propre nation.

Il y a des peuples noirs en Amérique ; et comme en Afrique, il faut quatre générations de races croisées pour blanchir un nègre ; il en faut tout autant pour noircir un blanc.

Des animaux d'origine africaine ou asiatique, tels que les chameaux, n'ont pu se faire au climat de l'Amérique, même sous l'équateur. Les premiers bœufs d'Europe conduits au nouveau monde, y ont éprouvé une dégénération sensible. Lors de la découverte, l'Amérique manquoit absolument de chevaux, d'ânes, de bœufs, de chameaux,

de dromadaire, de girafe et d'éléphans; sept espèces principales, utiles à l'homme, et de temps immémorial apprivoisées et soumises à la domesticité dans notre hémisphère.

Il y a en Amérique des lions; mais ils n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur jaune des lions d'Afrique, auxquels ils sont très-inférieurs. Les mâles n'ont point de crinières. Les Indiens les nomment dans leur langue *numa*. C'est un animal peureux qui ne produiroit pas même de mulet avec les lionnes d'Afrique, lesquelles aussi n'ont point de crinière.

Le vrai tigre, le tigre royal, n'existe point en Amérique; car le joquar n'en est pas un, encore moins le cougaar.

Après avoir produit dans le Nouveau monde tant d'animaux et de végétaux, inconnus dans l'ancien, la nature n'a rien changé au règne minéral. Les métaux et l'arrangement des couches terrestres, sont les mêmes en Amérique, que dans notre continent, sous les mêmes latitudes. Le centre de l'Afrique, correspond sans doute au milieu du nouvel hémisphère, et renferme aussi des dépôts d'or et d'argent; mais l'or blanc ou la platine, est particulier à l'Amérique.

En y mettant pied-à-terre, on y a trouvé des serpens comme dans les déserts de l'Afrique, où l'on pénètre en remontant le Sénégal. Mais en Amérique, leur multiplication est plus rapide et plus prodigieuse.

Excepté dans l'île Madère, dans toute l'étendue du Nouveau monde, on n'a pu encore réussir à faire de bon vin.

On a remarqué aussi que les vaisseaux construits avec du bois de chêne, crû dans le nord de l'Amérique, ne dure pas la moitié de temps, que se conserve un navire de bois de chêne d'Europe. Les vers s'y mettent plus vîte.

L'or et l'argent que les gallions et les flotilles, apportent de l'Amérique, diminuent d'année en année, et cesseront peut-être tout-à-fait. Alors il faudra que l'Amé-

rique soit cultivée avec plus de soin ; car elle manque de tout, du moins des productions de nécessité première.

L'Europe peut se passer de l'Amérique ; mais de longtemps l'Amérique ne pourra se passer de l'Europe.

Quant au commerce d'hommes, qu'on en juge par ce fait. L'Angleterre seule a tiré, en différens temps d'Europe, plus d'un demi-million d'individus, pour les établissemens d'Amérique. Michel Berger, étant à Philadelphie, en 1750, 51, 52, 53, assurent que pendant son séjour, il arriva dans cette seule ville, 24,000 hommes achetés en Allemagne, pour cultiver les terres de Pensilvanie. Elliot qui succéda à Vaudreuil dans le gouvernement du Canada, disoit qu'il ne falloit pas moins de 100,000 émigrans, pour peupler le Canada. Ensorte que l'Amérique a occasionné une sorte de dépopulation en Europe.

Les nègres esclaves de l'Afrique, ne propagent pas beaucoup dans le nouveau monde.

Quant au commerce, en voici un échantillon. La compagnie anglaise de la baye de Hudson, traite année par année, 10,000 peaux de castor, que les chasseurs américains viennent apporter à ses factories, de 150 lieues de loin. Jadis ils donnoient une peau de castor, pour un miroir ; aujourd'hui ils en veulent douze ou quatre bouteilles d'au-de-vie.

Les peuples d'Europe comptent des millions sans avoir recours aux signes matériels ; les Américains ne sauroient calculer jusqu'à vingt, sans employer continuellement des signes représentatifs, pour suppléer aux idées des valeurs. La différence qu'il y a entr'eux et nous, est telle qu'ils doivent chiffrer, lorsqu'ils comptent jusqu'à vingt, et que nous comptons sans chiffrer ; nous n'employons nous autres d'arithmétique, que quand nous calculons. Hors de cette opération, nous pouvons écrire nos mots numériques, comme nous les prononçons. Les habitans de l'Amérique n'en sont pas encore là, du moins ceux qui sont encore sauvages.

Au peu d'industrie des Américains, même au Méxique, en comparaison de celle des européens, on en peu conclure que l'espèce humaine, étoit dégénérée au nouveau monde, à l'époque de son invasion, par des navigateurs venus de l'ancien.

Tous les américains et tous les créoles, en réunissant leurs talens, ne sont pas en état de peindre un tableau digne d'être placé dans une collection d'études de nos élèves de la société des arts, séante au louvre.

Quant aux Américains de 12 pieds, aux géans que des voyageurs, amis de l'exagération, disent avoir vu en Amérique; le fait est qu'il n'y a dans ces vastes contrées pas plus de grands hommes, au phisique qu'au moral. Il n'y a point de géants dans aucune des quatre ou cinq parties du monde.

La grande humidité de l'atmosphère, en Amérique, et l'incroyable quantité d'eaux stagnantes, répandues à sa surface, étoient, a-t-on dit, les suites d'une inondation considérable, qu'on y avoit essuyée dans les vallées. Il n'est pas improbable d'attribuer à cette révolution physique, la plûpart des causes qui avoient vicié et dépravé le tempéramment des Américains.

Les premiers d'entr'eux qui ont formé une sorte de société civile, n'ont pu être que les Péruviens, qui habitent sous un climat fort tempéré, et sur un terrain fort exhaussé. Au reste, tout le Nouveau monde a dû éprouver les plus grands bouleversemens, tels que tremblemens de terre, volcans, inondations ou déluges. Mais les Américains n'en ont point tenu registre, ne sachant encore aujourd'hui ni lire, ni écrire. Si aujourd'hui il y a dans le Nouveau monde des hommes qui savent lire et écrire, ils sont venus de l'Europe. L'américain naturel ne sait rien. C'est un peuple qu'on ne peut appliquer à aucune science, à aucun art. Dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le Cap Hoorn, jusqu'à la Baye d'Hudson, il n'a pas encore paru un philosophe, un savant, un artiste, un homme d'esprit.

L'empire de la Chine, renferme plus d'hommes que tout le nouveau monde n'a d'indigens; d'une extrêmité à l'autre, l'Amérique n'a que de grandes forêts, et l'on peut voyager neuf cent lieues en ligne droite, sans rencontrer une seule ville. Il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la source du Maragnon, et le descendre jusqu'à Para.

Quelques anatomistes ont attribué le peu d'industrie des Américains, à leur tête applatie.

Presque toutes les modes des sauvages de l'Amérique, sont des cruautés atroces, qui ne tendent qu'à rendre l'espèce humaine difforme et monstrueuse. Ils se percent le cartilage du nez; ils se font des ouvertures dans les lèvres, de profondes incisions dans les joues; ils s'allongent les oreilles, en coupent un morceau de manière qu'on peut passer deux doigts par le trou; ils se raccourcissent le col; ils se compriment la tête, au point de se la rendre ou conique ou sphérique, ou cubique; ils s'ôtent des dents *gelasines* (les quatre dents du devant de la bouche); ils se font enfler les jambes, par des ligatures forcées; ils se découpent toute la peau du corps, s'écrasent le nez, se retranchent quelques articles des doigts, etc.

Les Américains sauvages sont tellement infatués de leur beauté, que pour paroître plus parfaits, ils s'estropient et font essuyer à leurs enfans, des supplices qu'on n'imagineroit pas ailleurs, contre les criminelles. Il faut absolument que la tête soit comme une pleine lune.

Il seroit difficile de rencontrer en Amérique un naturel du pays, tel qu'il est venu au monde, où il lui manque une testicule, ou une phalange à sa main, ou quelques dents dans sa bouche; sa peau est gravée de figures barbares et ineffaçables, car ils vont presque tous nuds.

L'Asie et l'Afrique, à elles deux, n'offrent pas autant d'usages révoltans, que l'Amérique seule.

L'effet de la découverte de l'Amérique, fut de lier l'Asie et l'Afrique à l'Europe, par le commerce, dit Montesquieu, dans un gros in4o. imprimé en petit caractère, et rédigé tout exprès, pour savoir quand et comment l'Amérique

a été peuplée ; l'auteur fait des habitans de cette vaste contrée, une colonie chinoise anti-délugienne ; et quant aux animaux, il conjecture qu'ils auront bien pu passer en Amérique, par l'île Atlantide.

Nous diviserons l'Amérique en septentrionale moyenne, et méridionale.

L'Amérique septentrionale, comprend le Canada et ses subdivisions, le Labrador, ou terre des Esquimaux, la Californie, le nouveau Méxique et les Etats Unis, Pensilvanie et autres.

L'Amérique moyenne, offre le Méxique ou la nouvelle Espagne, la Terre ferme, la Guyanne ; cette partie mitoyenne est separée naturellement des deux autres, au nord par le golfe du Méxique, au midi par le fleuve des Amazones.

L'Amérique méridionale renferme le pays des Amazones, le Pérou, le Brésil, le Paraguai, le Chily et la terre Magellanique.

L'Amérique, au couchant, n'a point d'îles qui marque. Il n'en est pas de même au levant. On distingue sur-tout les Acores, Cuba, St-Domingue, la Jamaïque les Antilles, la Martinique, les Barbades, les îles Malouines, etc.

Elle compte trois principaux fleuves, un dans chacunes de ses parties : le Missisipi, la rivière des Amazones, et la Plata.

Principales variétés naturelles et factices de l'espèce humaine de l'Amérique.

Variétés naturelles.

Au nord de l'Amérique, les hommes, en général, sont d'un teint olivâtre; ils sont petits; ils ont les jambes courtes et grosses; ils sont robustes et vivent long-temps.

D'autres, à la baye de Hudson, ont le visage presqu'entièrement couvert de poil.

A Terre-Neuve, peu ou point de barbe, visage large et plat, nez camus, gros yeux.

Au Canada, grands, assez bien faits, œil et cheveux noirs, dents très-blanches, teint basané, peu de barbe, point ou presque pas de poil sur le corps.

Les femmes de la Floride sont grandes et de couleur olivâtres; les hommes ont les cheveux noirs et longs.

Les habitans de l'isthme de l'Amérique, ont le teint de cuivre jaune ou d'orange, et les sourcils noirs comme du jai.

D'autres peuples voisins, sont blancs, non pas de blancheur européenne, mais d'un blanc de lait qui approche beaucoup de la couleur du poil d'un cheval blanc; la peau couverte d'un duvet court et blanchâtre, mais qui n'est pas si épais sur les joues et le front, qu'on ne puisse aisément distinguer la peau; sourcils d'un blanc de lait, ainsi que les cheveux qui sont beaux, longs de sept à huit pouces, et à demi frisés. La paupière de forme oblongue, en croissant renversé.

Dans la Guyanne, les hommes sont plus rouges que tous les autres Indiens.

Au Brésil, taille d'Europe, cheveux noirs et longs, teint basané, d'une couleur brune, qui tire un peu sur le rouge; tête grosse, épaules larges.

Au Paraguai, taille belle, élevée, visage un peu long, couleur olivâtre.

Au Chili, couleur de cuivre rouge, c'est-à-dire le teint jaune ou plutôt rougeâtre ; gros membres, poitrine large, visage désagréable, sans barbe ; petits yeux, oreilles longues, cheveux noirs, plats, gros, rudes comme des crins.

Aux terres Magellaniques, taille au-dessus de six pieds, couleur d'olive, poitrine quarrée.

Variétés factices.

Au Mississipi, les peuples plus basanés que dans le Canada, sans qu'on puisse les dire bruns ; s'ils paroissent olivâtres, c'est à cause de l'huile dont ils se frottent le corps.

Dans la Floride, les femmes se peignent les bras, les jambes et le corps de couleurs ineffaçables, au moyen des piqûures dans la chair. Ils ont de certaines huiles qui vernit la peau, et la rend luisante.

Les Caraïbes ont le front plat et le nez applati ; mais cette forme de visage vient d'eux. Ils paîtrissent, pour ainsi dire, la tête de leurs enfans nouveau-nés.

Les hommes tracent des raies noires sur leur visage. Les femmes se percent les oreilles. Les filles portent des brodequins si serrés, qu'ils empêchent le bas de la jambe de grossir.

Les Indiens de la rivière des Amazones, applatissent le visage de leurs enfans, en leur comprimant la tête entre deux ais de bois. Ils se percent les narines, les lèvres, les joues, pour y passer des plumes d'oiseaux, des os de poissons. Ils s'aggrandissent prodigieusement les oreilles en y suspendant des poids au trou du lobe.

D'autres Américains, ont le col si court, les épaules si élevées, que leurs yeux paroissent être sur leurs épaules

et leur bouche dans leur poitrine. Cette difformité monstrueuse n'est pas le fait de la nature ; mais les pères applatissent, arrondissent, allongent la tête de leurs nouveaux-nés, et leur font retirer le col dans les épaules.

Au Brésil, on s'épile de la tête au pied ; on s'arrache les sourcils et les cils, ce qui donne un air farouche ; on se perce la lèvre inférieure pour y passer une pierre verte. Les mères écrasent le nez de leurs enfans.

DÉCOUVERTE
DU PÉROU;
MŒURS ET COSTUMES
DE SES HABITANS.

LA découverte du Pérou peut être regardée comme un des évènemens les plus remarquables de l'histoire de l'Univers ; ce vaste pays a fait couler seul en Europe autant d'or que toutes les autres parties du Nouveau-Monde ; et c'est à la découverte, c'est à l'augmentation subite de ce métal, devenu le mobile de toutes les passions et la base de tous les calculs, qu'il faut attribuer la révolution qui s'est faite vers le milieu du quinzième siècle dans toutes les idées, dans toutes les fortunes, dans toutes les religions, et dans le système politique de l'Europe.

Un mot échappé à un cacique de la Castille d'or a donné aux Espagnols les premières idées de l'existence du Pérou : ce jeune cacique venoit de mettre à leurs pieds quelques vases d'or. Une querelle sanglante s'engagea entr'eux sur le partage de ce tribut. « Quoi ! leur dit le jeune Indien » étonné de leurs discussions, vous vous querellez pour si » peu de chose ? C'est apparemment ce métal qui vous a » fait abandonner votre patrie, et tourmenter des peuples » heureux avant votre arrivée? Je veux vous faire connoître » un pays où cet or, objet de tous vos désirs, sert aux usages

» les plus ordinaires; marchez pendant six jours vers le
» Midi, vous trouverez une vaste mer, traversez-la, et
» vous serez dans le pays que je vous annonce ».

C'étoit à Panama, dans la Castille d'or, que cette scène se passoit; le pays qu'il falloit traverser étoit la nouvelle Grenade; la mer dont parloit cet indien étoit le golfe de Palmer, situé sur la mer Pacifique, et qui par son étendue lui paroissoit former une mer particulière.

La manie des découvertes avoit été si constamment pour les Espagnols une source de bonheur et de richesses, que ces renseignemens devinrent la base d'une multitude d'entreprises; tous les marins firent des projets, tous les négocians formèrent des sociétés; tous les intriguans obtinrent des priviléges pour la possession d'un pays dont la situation étoit encore fort incertaine.

Les habitans de Panama sembloient, par leur situation, être plus particulièrement appellés que tous les autres à la conquête du Pérou, aussi les premiers vaisseaux destinés à cette entreprise sortirent-ils des ports de cette ville.

Les armateurs, absolument inconnus jusqu'à lors, et sans crédit comme sans fortune, étoient François Pizare, fils naturel d'un petit gentilhomme de la Castille, Almagro, négociant peu fortuné, et Luqués, prêtre.

Un traité fut passé entre ces trois associés, le premier fut chargé de l'expédition, le second s'obligea de faire l'armement des navires, le prêtre promit son crédit à la cour, et les fonds nécessaires après l'armement; enfin, tous trois se partagèrent également le pays qu'ils croyoient avoir déjà conquis.

Cette entreprise n'excita pas dans le principe la jalousie et les haînes qui s'opposoient souvent en Espagne aux succès des nouvelles découvertes; on regardoit les conquérans du

Pérou comme des fous qui couroient à une mort certaine, et personne ne daignoit ni les combattre, ni les aider.

Les premiers pas de Pizarre dans la carrière qu'il embrassoit semblèrent réaliser les craintes que les habitans de Panama avoient conçus : il débarqua dans une île déserte et stérile où la faim et le défaut de vivres moissonnèrent en peu de jours une partie des troupes qu'il avoit embarquées.

Ce mauvais succès ne le découragea pas; il écrivit à Almagro, son associé, pour obtenir des secours et des vivres; il conjura le gouverneur de Panama de lui faciliter une conquête qui devoit enrichir et illustrer à jamais sa patrie. Le gouverneur n'osa pas refuser ouvertement à François Pizare les secours qu'il réclamoit; il lui envoya deux vaisseaux; mais il ordonna à l'officier qui les conduisoit de ramener tous ceux qui paroîtroient vouloir retourner en Espagne : cet ordre fut rigoureusement exécuté. Pizare se plaça sur le tillac, et déclara qu'il ne vouloit garder auprès de lui que des amis capables de le suivre au fond du Pérou; douze hommes seulement se rangèrent à ses côtés, les autres s'embarquèrent pour Panama.

Ce fut alors que Pizare commença à montrer ce caractère ferme et hardi qui lui a assigné une place parmi les plus grands hommes de l'Europe : il lutta courageusement contre la faim, le froid, et une humidité si extraordinaire, qu'en deux jours elle fit tomber en pourriture tous les habits des Espagnols; il soutint une multitude de combats contre des légions d'Américains, et ne revint en Espagne qu'après avoir reconnu toutes les routes, toutes les côtes du vaste empire dont il avoit juré la conquête.

L'or que ce capitaine avoit vu dans la ville de Tombes et dans les autres lieux du Pérou où il avoit osé aborder, avoit pu lui donner une idée de la richesse de ces pays;

mais il étoit loin de s'en former une de son étendue et de la puissance des princes qui y régnoient.

Ce vaste royaume s'étend sur les côtes de la mer Pacifique, depuis la nouvelle Castille, jusqu'au Chili, dans un espace de plus de neuf cens lieux; il est borné au levant par les Amazones et la rivière de la Plata.

L'origine de la population du Pérou est fort incertaine; mais on doit croire qu'elle se perd dans la nuit des temps, car l'histoire religieuse des Péruviens offre quelques traces du déluge universel.

Ils regardoient Manco-Capac comme leur fondateur: ce prince, après avoir été soustrait à leurs regards dans son enfance, reparut parmi ses sujets lorsqu'il se crut en état de leur donner des lois sages et utiles; il leur dit: qu'il avoit passé plusieurs années auprès du Soleil, qui avoit daigné le reconnoître pour son fils, et qui lui avoit tracé les moyens de rendre ses peuples heureux.

Il fit renverser les idoles que les Péruviens adoroient, et leur montra le soleil comme le seul objet digne de leur adoration. « Ne rougissez-vous pas, leur dit-il, de ne rendre » aucun hommage à cet être bienfaisant qui vous éclaire, » qui féconde vos campagnes, qui fait couler l'or dans vos » contrées, tandis que vous adorez les crapaux, les lésards, » les reptiles qui détruisent vos moissons ou menacent » votre vie ».

Manco-Capac grava aussi dans leurs cœurs l'idée de l'être suprême, seul et unique maître du monde, trop au-dessus des hommes pour recevoir directement leurs prières; trop grand, trop puissant pour attacher quelque prix au culte et à l'adoration du monde, ce dieu, qu'ils nommoient Pacha-Camac, n'avoit aucun temple parmi eux, tandis que toutes les fêtes, tous les sacrifices, tous les autels étoient en l'hon-

neur du soleil qu'ils regardoient comme une divinité bien inférieure.

Le plus brillant des temples du soleil étoit à Cezeo ; la description qu'en donne les Espagnols doit faire juger avantageusement des talens des Péruviens pour l'architecture.

Ce palais étoit construit en pierres très-dures, toutes de la même grandeur et de la même forme, ciselées en dedans et en dehors à-peu-près comme les carreaux de faïance qui servent à la construction de nos poëles ; un mélange de plomb, d'or, d'argent et de résine fondues ensemble, lioient toutes ces pierres entr'elles; la couverture du palais étoit de lames d'or très-minces, posées sur un treillage d'argent beaucoup plus fort ; tous les murs étoient revêtus de lames d'or et d'argent distribuées avec beaucoup d'intelligence ; l'autel étoit d'or massif et avoit plus de dix pieds de diamètre : au-dessus de l'autel étoit une coupole en or et argent, de manière que le soleil pouvoit à midi venir se reposer sur l'autel et recevoir les offrandes de ses adorateurs.

Ces offrandes étoient aussi simples que la religion des Péruviens ; le sang humain ne souilloit pas leurs temples, les agneaux, les moutons, les brebis stériles y étoient immolées; on brûloit aussi les prémices des productions de la terre et des arts, comme pour rendre hommage au soleil de toutes ces richesses, et le remercier de les avoir fait naître.

Aux principales fêtes de l'année ils offroient à boire au soleil dans un vase d'or; et chaque jour, en prenant leurs repas, ils trempoient le bout du doigt dans leur coupe, le secouoient, et donnoient ensuite trois baisers à l'air en se tournant du côté du soleil; ils observoient un cérémonial à-peu-près semblable en entrant dans leurs temples; ils portoient la main à leurs sourcils, en arrachoient un poil, et le soufloient en l'air en signe d'offrande.

Le jour le plus solemnel parmi les Péruviens étoit celui de la fête de *Raymi*; le prince, les généraux, les capitaines, et toute l'armée assistoient à cette fête; on y voyoit les nobles et les princes de la famille royale sous une multitude de déguisemens différens; les uns, affublés de masques et de longs habits, poussoient des cris affreux, d'autres portoient sur leurs épaules les aîles d'un oiseau appellé Keunter, et donnant un mouvement perpétuel à ces aîles, ils avoient l'air de vouloir s'élever de terre pour s'élancer vers le soleil.

Ce nombreux cortége s'avançoit en dansant et en poussant des cris affreux, dans une vaste plaine où il se prosternoit et attendoit en silence le lever du soleil : aux premiers rayons de l'aurore, les danses, les cris, les chansons reprenoient, et l'on se rendoit au temple du soleil.

Des victimes étoient alors immolées par les prêtres qui recueilloient avec soin leur sang pour l'offrir à la divinité.

Enfin, le *capac inca*, roi de la nation, s'avançoit portant sur sa poitrine un vase d'or concave et très-poli; les rayons du soleil, rassemblés et dirigés par ce vase sur du coton, y mettoient le feu, et tous les sacrificateurs accouroient de toutes parts pour partager ce feu qui servoit à brûler les victimes.

Ce partage du feu sacré étoit suivi de celui de la boisson du soleil; tous les grands et les prêtres buvoient tour-à-tour dans la coupe qui avoit été offerte à cet astre tout puissant.

La seconde fête étoit celle de *eus enieraymi* ou des semailles; les Péruviens allumoient de grands feu autour de leurs champs de maïs, et prioient le soleil de les préserver de la gelée.

La dernière fête étoit celle de *citu* ou de la purgation: elle avoit pour objet de prévenir toutes les maladies du corps, toutes les foiblesses de l'esprit, toutes les peines de l'ame.

Un jeûne de huit jours précédoit cette fête ; le soir du huitième jour tous les chefs de famille distribuoient à leurs enfans une pâte de maïs avec laquelle ils se frottoient toutes les parties du corps; et une eau mêlée d'herbes purgatives. Au lever du soleil, tous les Péruviens se prosternoient et prioient le soleil d'éloigner de la ville toutes les maladies et tous les chagrins ; alors un inca, que l'on nommoit courier du soleil, descendoit de la forteresse avec une lance ornée de fleurs, de plumes et d'anneau d'or ; il trouvoit sur la place quatre autres couriers qui, frappant l'air de leurs lances, affectoient de chasser devant eux toutes les maladies jusques au quatre principales portes de la ville; là ils piquoient leurs lances en terre, et défendoient, au nom du soleil, à tous les maux qui affligent l'humanité, de passer ces bornes.

Aussitôt après le coucher du soleil, ces couriers, armés de torches de paille, faisoient le tour de la ville, et chassoient les maux de la nuit comme ils avoient chassés ceux du jour.

Les filles du soleil, qui étoient les princesses du sang des incas, célébroient toutes ces fêtes dans l'intérieur d'un temple où elles étoient enfermées dès leur plus tendre enfance : l'accès de leur palais étoit interdit à tous les Péruviens, l'inca seul pouvoit y entrer sans offenser le soleil, et les jeunes princes ne pouvoient briser ces liens que pour aller à l'autel contracter ceux d'un mariage indissoluble.

Ces unions se formoient tous les ans dans une assemblée publique, présidée par le roi, tous les jeunes garçons, toutes les jeunes filles, âgées de dix-huit à vingt ans, paroissoient dans cette assemblée vêtus de longs habits blancs : ils se tenoient sur deux files ; l'inca les appelloit l'un après l'autre, et prioit le soleil, en les unissant, de veiller éternellement sur leur bonheur.

Le lendemain, les incas célébroient dans chaque province, et les gouverneurs particuliers dans chaque ville, la même cérémonie.

Après avoir reçu la bénédiction de l'inca, les époux se retiroient dans une maison qui étoit construite aux dépens des habitans de leur cité, et meublée par leurs plus proches parens : c'est par cette raison sans doute qu'il étoit expressément défendu à tous les peuples du Pérou de se marier ailleurs que dans la ville qui leur avoit donné naissance.

La parenté n'étoit pas un obstacle au mariage, si ce n'est entre frères et sœurs ; et ce qui étoit prohibé aux simples citoyens étoit expressément recommandé aux princes ; tous les incas étoient obligés d'épouser leur sœur aînée, ou à défaut de sœur, leur plus proche parente. Le ménage donnoit des droits à-peu-près égaux au mari et à la femme ; mais le prince et les grands étoient à cet égard au-dessus de la loi, ils pouvoient avoir pour maîtresse toutes leurs parentes, au quatrième degré.

Les veuves se remarioient rarement, et ne pouvoient épouser en secondes noces qu'un homme veuf ; pendant la première année de leur mariage, toute sortie, toute visite leur étoit interdite, et elles acquieroient les plus grands droits à l'estime de leurs concitoyens, lorsqu'elles prononçoient le serment de ne plus se remarier.

Ce serment étoit d'obligation lorsqu'elles avoient des enfans du mari qu'elles venoient de perdre. Les Péruviens attachoient tant d'importance à l'éducation des enfans, qu'ils croyoient que les mères n'en devoient être détou[illegible] aucun autre attachement.

Quoique passionnément attachés à leurs enfans, les Péruviens les élevoient avec une fermeté et une dureté presque sans exemple. A peine un enfant étoit-il né, qu'on le bai-

gnoit

gnoit dans l'eau froide; jamais sa mère ne le prenoit entre ses bras : vouloit-elle l'allaiter ? elle se penchoit sur lui, et tout le reste du temps il étoit enfoncé, jusques à la ceinture, dans un trou pratiqué en terre; lorsque l'enfant commençoit à se traîner, il falloit qu'il sortit lui-même du trou où il étoit, et grimpa jusques au sein de sa mère qui se tenoit à genouils auprès de lui.

A deux ans, le jeune Péruvien étoit sevré et nommé; toute sa famille, tous les amis de ses parens s'assembloient; le père lui coupoit, avec une pierre tranchante, une mèche de cheveux; chaque parent imitoit son exemple; et le grand-prêtre indiquoit à l'enfant les noms qu'il devoit porter jusques à la mort.

A seize ans, les jeunes incas, et les enfans des gouverneurs de province étoient appellés chevaliers : les épreuves qui précédoient cette réception étoient extrêmement rigoureuses; et celui qui ne pouvoit les supporter étoit exclus sans retour du cercle des candidats.

Les jeunes gens devoient fabriquer eux-mêmes leurs armes et leurs chaussures sans aucun secours étranger; celui qui avoit montré le plus de célérité et d'adresse dans ce premier travail étoit nommé prince des chevaliers.

A ce travail, succédoit un jeûne de six jours, pendant lequel les jeunes prétendans ne recevoient que six poignées de maïs cru et six coupes pleines d'eau.

Après ce jeûne austère, on se livroit à l'exercice de la course; les parens, placés sur des gradins autour de la carrière que parcouroient leurs jeunes élèves, les excitoient par leurs gestes, et leur rappelloient la valeur de leurs ancêtres; le vainqueur étoit couronné de fleurs, tandis que le dernier arrivé étoit honteusement éloigné.

D'anciens officiers exercoient ensuite les jeunes gens

dans tous les exercices militaires et dans le maniement de toutes les armes offensives et défensives, on leur présentoit la pointe d'un dard sur les yeux; on feignoit de leur porter un coup sur la tête, et s'ils fermoient les yeux ou témoignoient la moindre crainte, on les éloignoit, et l'on pensoit qu'ils ne pourroient pas soutenir la vue des armes ennemis, puisque celle de leurs amis les effrayoient.

La dernière épreuve consistoit à rester pendant dix jours en sentinelle, sans céder au besoin du sommeil : on les plaçoit dans des postes éloignés, dans des endroits solitaires, et de temps à autre on les appelloit; ne répondoient-ils pas, ou étoient-ils endormis? alors on les frappoit sur les cuisses; et s'ils témoignoient la moindre sensibilité, on les chassoit en leur disant que celui qui ne pouvoit souffrir un aussi léger mal, ne pourroit jamais supporter des blessures.

Après toutes ces épreuves, qui duroient pendant une lune, auquel l'héritier du trône étoit soumis comme tous les autres, le roi adressoit aux candidats un discours très-long sur la valeur guerrière; il leur perçoit les oreilles avec de longues épingles d'or qui y restoient suspendues; il leur mettoit sur la tête une couronne de fleur, en leur disant : le fils du soleil, qui vient de se distinguer, mérite d'être adoré; ensuite on leur mettoit aux pieds une chaussure de laine; on les ceignoit d'une écharpe de drap de couleur rouge, et on les conduisoit solemnellement sur la principale place de la ville, où des fêtes, des chants, des repas célébroient leur nouvelle dignité.

Depuis ce moment, jusques à la mort de leur père, les jeunes gens vivoient à la cour de l'inca, formoient sa garde, ses conseils, ses domestiques, et partageoient avec lui le poids de l'administration et les fatigues de la guerre; mais aussitôt que leurs pères, gouverneurs de provinces ou de villes étoient décédés, ils alloient prendre leur place.

Ces gouvernemens étoient absolument héréditaires comme le trône, et les caciques qui en étoient pourvus ne devoient compte de leur conduite qu'à l'inca et au soleil.

Les tributs auxquels étoient assujettis les habitans du Pérou formoient la richesse de ces caciques et des incas.

Ces tributs consistoient dans des lingots d'or, des pierres précieuses, du maïs, et sur-tout dans des corvées annuelles.

Chaque Péruvien avoit une pièce de terre proportionnée au nombre de ses enfans; s'il négligeoit de la cultiver, il étoit puni sévèrement, et inscrit sur le rôle des citoyens, comme incapables de remplir aucunes fonctions publiques.

Les terres des impotens, des veuves, des orphelins étoient travaillées les premières par tous les citoyens; chacun s'occupoit ensuite de la culture de ses terres; on travailloit après en commun, celles des soldats, des officiers publics; enfin, tout le peuple, hommes et femmes, parés de leurs plus riches habits, se réunissoient pour cultiver les terres des incas, des nobles et du soleil.

Lorsque l'agriculture laissoit quelque repos aux habitans, ils étoient dirigés par les maîtres des fontaines, qui disposoient de leurs bras pour la construction des édifices publics, les nouveaux défrichemens et la conduite des eaux, très-rares et tres-précieuses dans la plus grande partie du Pérou.

Pendant que les laboureurs s'occupoient ainsi en commun de la culture de toutes les terres, les artistes étoient obligés de travailler gratuitement pendant trois mois de l'année pour les incas, et pendant trois mois pour les autres citoyens.

Chaque année, après la récolte, le gouverneur de chaque province devoit faire le relevé exact des denrées que son sol avoit produit, et d'après les états de chaque gouverneur, l'inca ordonnoit une répartition

Telles étoient les forces, les richesses l'étendue d'un

pays que Pizare osoit se flatter de conquérir à la tête de deux cents Espagnols.

Ce projet audacieux, que la raison condamnoit, auroit infailliblement échoué, si la division qui régnoit à cette époque entre les successeurs de Manco-Capac n'eût puissamment secondé les efforts de ce conquérant.

Manco-Capac, dernier roi du Pérou, avoit laissé deux fils, le premier, né de son mariage avec sa sœur, s'appelloit Huascar : il lui laissat l'héritage de ses ancêtres; le second, né d'un commerce illégitime, avec une princesse de Quito, s'appelloit Atahualpa ; il lui donna le royaume de Quito, qu'il avoit conquis.

Après la mort de Manco-Capac, les enfants se disputèrent la jouissance paisible des états qu'il leur avoit laissé, et Atahualpa, à la tête d'une armée formidable, vint attaquer son frère Huascar qu'il fit prisonnier après avoir ravagé plusieurs provinces du Pérou.

La crainte lui avoit soumis toutes les parties de ce vaste empire, lorsque le bruit de l'invasion des Espagnols vint donner une nouvelle impression à tous les esprits. La religion apprenoit aux Péruviens que des enfans du soleil, nommés Viracoches, portant de longues barbes et des habits qui leur descendoient jusques au talon, devoient un jour conquérir leur pays, et chasser les incas. On avoit appris que des hommes venus des régions *où se lève le soleil*, avoient débarqué à Tombés, au nombre de deux cents, qu'ils avoient taillé en pièces une armée de vingt mille hommes ; qu'ils commandoient au tonnerre, et le dirigeoient contre leurs ennemis. Les conquêtes, le bruit du canon, et sur-tout la ressemblance des Espagnols avec les Viracoches, les firent regarder dans tout le Pérou comme des dieux exterminateurs envoyés par le soleil pour punir des enfans ingrats.

Cette idée conduisit bientôt aux pieds de Pizare les deux fils de l'inca Huascar; ils envoyèrent tout deux, à l'envie, implorer sa protection contre un frère qu'ils qualifioient d'usurpateur.

Pizare reçut les ambassadeurs de ces deux princes avec un ton de majesté qui ajouta encore à la supériorité que de vaines chimères lui avoient déjà acquises sur ces peuples superstitieux ; il leur promit de se rendre dans leurs états pour y rétablir le calme, aussitôt qu'il auroit fortifié la ville de Saint-Michel qu'il venoit de fonder sur les bords du Pérou.

On interpréta mal sans doute leurs mouvemens ; car, au même instant, les Espagnols et les Péruviens se mêlèrent ; le combat dura plusieurs heures ; le roi lui-même fut pris par Pizare ; et l'armée indienne, après avoir perdu plus de quatre mille hommes, sans oser se défendre, prit la fuite devant cent soixante Espagnols qu'elle regardoit comme les instrumens de la volonté divine.

L'arrière-garde, ayant vu précipiter du haut d'un rocher l'Indien qui y avoit été placé pour lui donner le signal, s'avança, prit la route de Quito ; et les Espagnols arrivèrent sans obstacle au palais du roi qu'ils trouvèrent rempli d'une multitude de vases d'or et d'argent.

Ces richesses, qu'ils pillèrent, loin de diminuer en eux la passion de l'or, donna un nouvel essor à leur cupidité ; ils offrirent la liberté à Atahualpa, s'il vouloit remplir d'or une salle de cinquante pieds quarrés : l'inca accepta la proposition ; et bientôt on vit arriver, de toutes les parties du Pérou, des hommes de toutes les classes, courbés sous le poids de l'or qu'ils apportoient pour la rançon de leur maître.

Pendant qu'Atahualpa étoit prisonnier chez les Espa-

gnols, on amenoit à ses pieds Huascar son frère, chargé de chaînes: ce prince, ayant appris des Espagnols le prix qu'ils avoient mis à la liberté de son frère, promit d'être trois fois plus généreux que lui ; mais Atahualpa, craignant l'effet de ces brillantes promesses sur l'esprit de ses vainqueurs, le fit étrangler avant son arrivée dans le camp des Européens.

Atahualpa ne tarda pas à subir le même sort qu'il avoit fait éprouver à son frère. Pizare détestoit ce prince qui affectoit de le mépriser, parce qu'il ne savoit pas lire comme la plupart des Espagnols; il voulut cependant prendre les formes juridiques pour couvrir au moins du voile des lois un assassinat qu'une odieuse politique lui commandoit. Un conseil de justice fut assemblé, et malgré les réclamations de la plupart des Espagnols, Atahualpa fut étranglé.

La mort de ces deux princes répandit la consternation dans toutes les provinces du Pérou; toute la famille des incas prit la fuite, Ruminagris et Quiesquies, chefs des armées du Pérou, voulurent en vain rassembler quelques troupes, et mettre sur le trône Titu-Antachi et Manco-Inca, frère de leur roi. La superstition et la crainte avoient éteint pour jamais le courage des Péruviens. Titu-Antachi, fuyant de ville en ville devant les Espagnols, mourut misérablement, et Manco-Inca, se voyant sans ressources, eut assez de confiance dans Pizare pour aller se jeter à ses pieds sans escorte, et lui demander la paix.

Le général n'étoit pas alors sans inquiétude sur la conservation de ses conquêtes, Almagro, son associé, paroissoit vouloir se soustraire à son autorité, et lui disputer une grande partie du Pérou ; d'un autre côté, Alvarado, gouverneur de Quatinala, étoit entré dans les provinces septentrionales du Pérou à la tête d'une puissante armée, et se pro-

posoit de les réunir à son gouvernement. Pizare sentit la nécessité de concilier promptement tous ces intérêts, et de conserver, par des traités avantageux et des sacrifices apparents, un empire qu'il n'auroit pu conserver par la force des armes.

Aussitôt que cette ville fut assez fortifiée pour lui servir de retraite, dans le cas où le succès ne couronneroit pas son entreprise, il s'avança dans l'intérieur du royaume, et reçut par-tout les hommages des Indiens auxquels l'empereur avoit ordonné de *traiter ces étrangers comme des enfans du soleil.*

Après avoir traversé un pays aride et brûlant, les Espagnols arrivèrent enfin dans la contrée de Motupè, où l'inca *Titu-Antachi* les attendoit pour leur offrir, au nom d'Atahualpa, son frère, des vases d'or, des turquoises, des émeraudes, qui donnèrent aux Européens la plus haute idée des trésors d'Atahualpa.

Quelques soldats, moins confians que leurs chefs, regardèrent l'ambassade de Titu-Antachi comme un piége que leur tendoient les Péruviens pour les amener dans leur capitale, et les massacrer.

Ces soupçons, que Pizare combattit inutilement, jetèrent beaucoup de froideur et de méfiance dans l'entrevue qu'Atahualpa fit demander deux jours après aux Espagnols.

Les cavaliers que Pizare avoit amené d'Europe, les soldats, les marins, tous reçurent ordre de se tenir sous les armes dans le plus grand ordre; et sous prétexte de célébrer l'arrivée du monarque Indien, ils devoient porter, par le bruit de leurs armes, et la précision de leurs exercices, l'étonnement et l'effroi dans son esprit.

Ce prince, de son côté, n'étoit pas sans inquiétude; il conduisoit avec lui quatre corps de troupes, le premier,

qui formoit son avant-garde, s'ouvrit à l'approche des Espagnols, et se rangea sur les flancs de leur petite troupe ; deux autres escortoient le prince ; le quatrième formoit l'arrière-garde, et devoit s'avancer au premier signal que donneroit un indien placé sur un rocher.

Il étoit bien difficile qu'une entrevue entre deux nations qu'aucun lien ne réunissoit, qu'une crainte mutuelle rapprochoit pour un moment, qui n'avoient aucune confiance l'une dans l'autre, et qui parloient un langage différent, se passa paisiblement. Pizare s'avança vers Atahualpa, et lui présenta le père Valverde, missionnaire, et Philippillo, son interprète : Valverde commença un discours fort long sur les avantages de la religion catholique : Philippillo, qui étoit incapable de bien saisir le sens des paroles du missionnaire, les rendit sans doute imparfaitement au monarque Péruvien, qui parut entendre avec impatience la menace d'être brûlé, lui et tous ses sujets, pour avoir adoré le soleil, et qui répondit avec beaucoup de sang-froid à Valverde : « qu'il vouloit avoir les Espagnols pour amis ;
» qu'il ne se proposoit pas de les contraindre dans l'exer-
» cice de leur religion ; qu'il vouloit se conserver la même
» liberté ; qu'il ne pouvoit croire que Dieu fut né d'une
» femme, et qu'il se soit laissé immoler par l'homme qu'il
» avoit créé ; que le soleil avoit de tout temps protégé ses
» sujets, et qu'il l'adoreroit éternellement ».

Valverde voulut insister ; et les Espagnols, ennuyés de son sermon, brûlans d'ailleurs de partager les richesses qui les environnoient, se jetèrent sur quelques vases d'or consacrés au soleil. Les Indiens coururent aussitôt à leur rencontre, pour venger leurs Dieux outragés : Atahualpa et Valverde, voyant ce mouvement, firent signe aux deux partis de se séparer.

La paix fut accordée à Manco-Inca; on lui rendit les marques de la souveraineté, et un pouvoir absolu sur ses sujets ; il prit l'engagement de faire respecter la religion chrétienne, et de traiter les Espagnols en alliés.

Almagro, dont les troupes étoient sur le point de combattre celles d'Alvarado, donna à ce gouverneur Mexicain une somme d'or très-considérable, pour qu'il renonçât à la conquête des parties septentrionales du Pérou, et cette convention fut loyalement exécutée.

Pizare et Almagro avoient désarmé par ces traités tous leurs ennemis communs; mais ils n'avoient encore rien fait pour rétablir entre leurs armées la paix que les évènemens avoient altérée; cette réunion, qui sembloit impossible, fut conclue aussitôt que ces deux associés se virent ; ils coururent dans les bras l'un de l'autre; ils s'embrassèrent et reçurent presqu'au même instant les dépêches de la cour d'Espagne, qui avoit nommé Pizare marquis et gouverneur du Pérou, et donné le titre d'adelantade à Almagro.

Il ne resta plus alors aux conquérans du Pérou d'autres soins que ceux de rétablir l'ordre dans ce vaste royaume ; il fallut plusieurs années pour réduire absolument les Péruviens qui saisissoient toutes les occasions de chasser les Espagnols, et pour détruire absolument la puissance des anciens incas.

A peine Pizare fut-il paisible possesseur de l'empire qu'il avoit conquis, que les divisions se renouvellèrent entre lui et son associé ; il fit arrêter Almagro, dont le fils parvint ensuite à le faire assassiner. Fernand Pizare, frère du conquérant, ne parvint à mettre un terme à toutes les guerres intestines, qu'en faisant mourir ou exposer tous les descendans d'Almagro.

Depuis ce moment, les Espagnols ont été paisibles pos-

sesseurs de ce pays, qui est pour eux une source intarissable de richesses, et qui leur a donné, dans le systême politique de l'Europe, une influence que leur situation et leur caractère ne pouvoit pas leur donner.

On voit aujourd'hui dans le Pérou bien peu de ses anciens habitans ; les Espagnols, qui y portent le nom de créoles, y sont pour ainsi dire les seuls hommes libres, et les Indiens y sont rangés sur la même ligne que les Nègres de traite : ces infortunés conservent cependant une certaine vénération pour le soleil, et paroissent encore sensibles à la grandeur et à la puissance de leurs ancêtres.



Nobles Moderne et Ancien du Pérou.

Labrousse Del. — St Sauveur Direx.



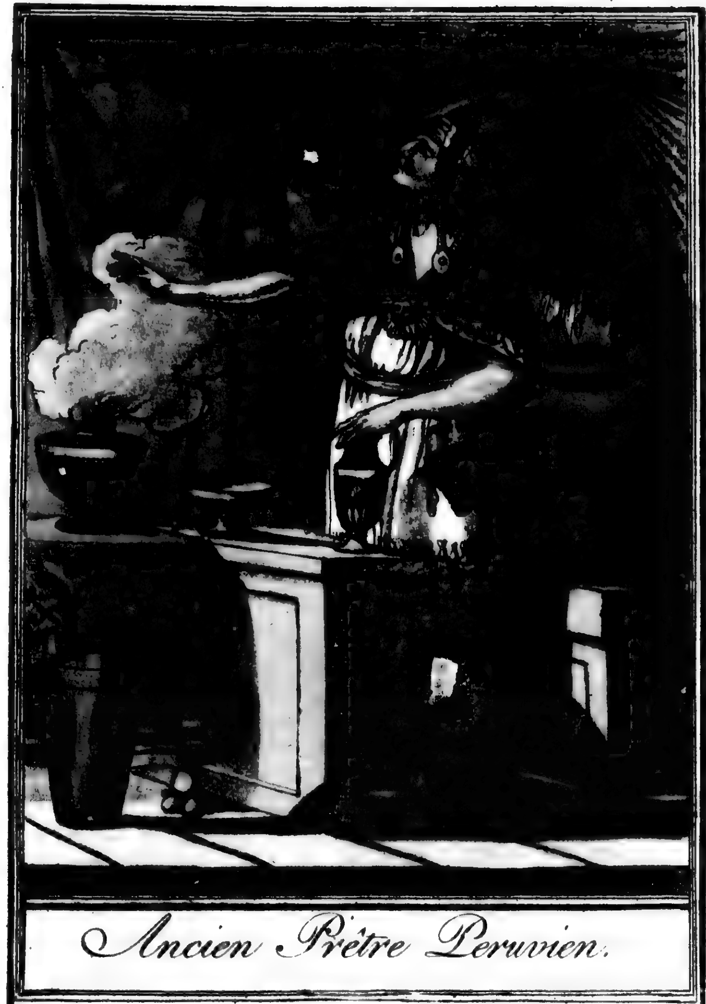
Femmes Nobles Peruviennes.
Moderne et Ancienne.

Labrousse Del. S. Sauveur Direx.



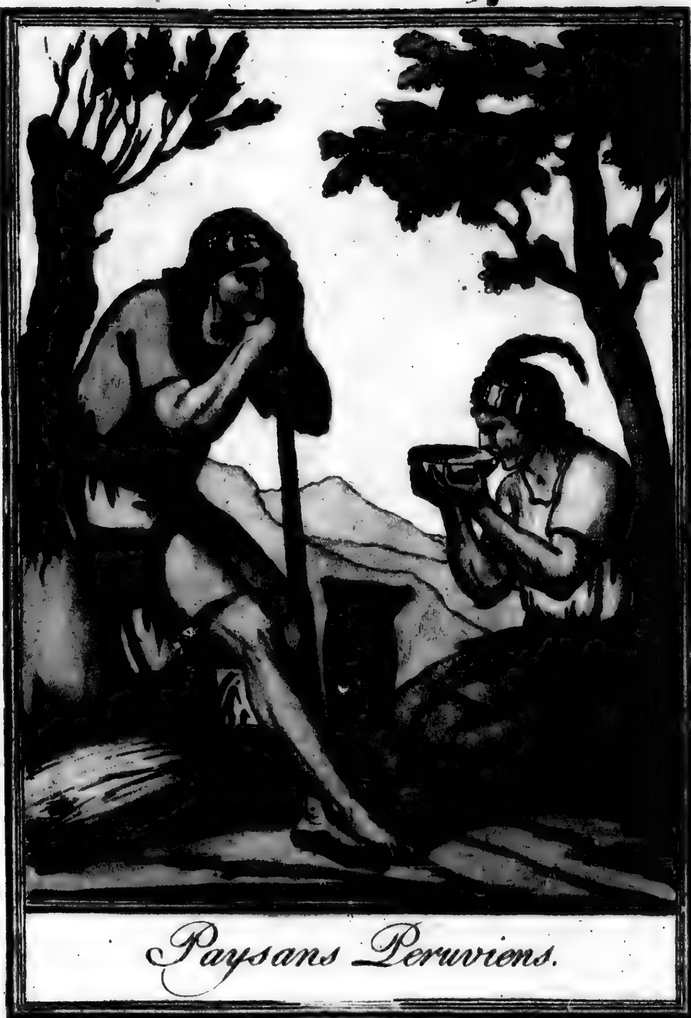
Guerriers Peruviens, Ancien et Moderne.

Labrousse Del   S.t Sauveur Direx.



Ancien Prêtre Peruvien.

Labrousse Del. S. Sauveur Direx.



Paysans Peruviens.

Labrousse Del. S.t Sauveur Direx.



Paysannes du Pérou.

Labrousse Del. St Sauveur Direx.

MŒURS,

USAGES ET COSTUMES

DU MEXIQUE,

AVANT ET APRÈS LA CONQUÊTE DE CORTÈS.

AVANT la découverte du Mexique les Européens n'avoient trouvé dans le Nouveau-monde que des hordes éparses de sauvages, sans lois, sans principes, souvent sans habitations: quel dut être leur étonnement, en trouvant au fond de l'Amérique un Empire immense, des lois invariables, un gouvernement sagement combiné, des édifices superbes, des arts dont l'Europe se seroit enorgueillie, des armées nombreuses et disciplinées; enfin, tout ce qui caractérise un peuple instruit et civilisé?

Cet aspect eût effrayé tout autre que *Cortès*, et il a fallu son courage et son génie pour soumettre, avec deux cents soldats, un des plus puissans Empires du monde.

L'origine des Mexicains se perd dans la nuit des temps; leur système, à cet égard, ressemble beaucoup à celui des Juifs: *Dieu*, disent-ils, avoit formé d'abord un homme de terre, qu'il anima, et ensuite une femme, qu'il tira du corps de l'homme; l'un et l'autre se baignerent, malgré la défense du Soleil, dans une fontaine; ils furent alors relegués dans des montagnes affreuses, où ils persévérèrent dans leur désobéissance: long-temps après, un déluge détruisit tous leurs enfans, à

l'exception d'une seule famille, qui se sauva dans un canot sur le sommet d'une montagne. Cette famille se divisa ; une partie, sous le nom de *Chichimeques*, resta sauvage et habita les montagnes ; l'autre, sous le nom de *Navatlaques*, forma l'empire du Mexique.

Ce royaume existoit depuis cinq cents ans, lors de l'invasion des Espagnols ; il avoit eu huit rois qui, favorisés du Soleil, avoient soumis au même prince et aux mêmes dieux tout le pays qui s'étend dans l'Amérique septentrionale du septième au trentième dégré de latitude Nord.

Cette contrée, bornée au midi par la mer du Sud, au couchant par la mer Vermeille, au Levant par le golfe du Mexique, au Nord par la Louisiane, a six cents lieues de diamètre.

L'air y est en général sain et tempéré ; les plus grandes chaleurs sont dans les mois d'Avril, Mai et Juin ; en Juillet en Septembre les pluies sont continuelles ; le reste de l'année forme la saison froide, que les Espagnols comparent à leur Automne.

Les montagnes y sont très-hautes, et plusieurs ont à leur sommet des volcans dont les éruptions fréquentes effrayent les Mexicains, qui les regardent comme les *cheminées de l'Enfer*. On y voit une multitude de rivières et de lacs. Celui de Mexico présente une singularité qui peut être regardée comme une des merveilles de la nature ; la moitié de ce lac, sans qu'il y existe aucune séparation, est salée, tandis que l'autre est d'une eau douce et saine : on attribue ce phénomène aux mines de sel qui environnent la partie supérieure.

C'est sur-tout aux pays situés autour de ce lac que l'on doit appliquer ce que les voyageurs racontent de la fertilité du Mexique : la terre y produit trois récoltes ; la première se nomme *moisson d'eau*, parce qu'elle se fait au printemps, lorsque la terre est encore mouillée ; la seconde, *moisson de*

saison, parce qu'elle se fait en automne ; la troisième, *moisson aventurée*, parce qu'elle est moins certaine que les autres.

Le *cacaotier*, la *vanille*, l'*achiote*, le *maïs*, le *pin*, le *cedre*, les fleurs de presque tous les pays, étoient les principales productions du Mexique avant la conquête. Parmi la multitude innombrable d'oiseaux qui peuploient les airs, on en remarquoit un de la grosseur d'une abeille, qui, voltigeant sans cesse comme un papillon, ne se nourrissoit que du suc des fleurs, et dormoit trois mois de l'année, suspendu par les pattes à une branche.

La richesse de ces belles contrées et la fécondité d'un pays qui donne presque sans aucun soin trois récoltes abondantes, ont influé sur le tempérament et les mœurs de ses habitans.

Les voyageurs nous peignent les anciens Mexicains d'une taille médiocre, d'un embonpoint presque toujours excessif; leur contenance, disent-ils, est molle; ils sont naturellement paresseux; la chasse et la guerre peuvent seules les faire sortir momentanement de leur apathie habituelle; leur peau jaune acquiert un éclat dégoûtant par une onction fréquente d'une huile destinée à empêcher la croissance des poils; leurs yeux sont grands, leurs narines fort ouvertes, leurs cheveux gros et courts, et leur menton absolument sans barbe.

Les femmes ne diffèrent des hommes que par la longueur de leur chevelure; les filles la portent flottante sur les épaules et sur le sein; les épouses la tressent sur leur front : leur principale beauté consiste dans la petitesse du front et dans la grosseur du sein.

Les deux sexes, chez les gens du commun, ne portent aucun vêtement; des plumes, des verroteries et des écailles passées avec un nerf, dans le menton, le nez et les oreilles, sont leurs uniques ornemens.

Les nobles, les gens en place, sont vêtus d'un petit manteau, fixé autour des reins, et portent des sandales.

Les guerriers se couvrent d'une peau d'ours ou de tigre, dont la tête leur sert de coiffure; une bandoulière de cœurs, d'oreilles et de nez ajoute encore à l'horreur de ce costume.

Croira-t-on que ces barbares, qui portoient en triomphe la tête et le cœur des ennemis qu'ils avoient mangés, avoient de la répugnance à se nourrir de la chair des animaux; leurs alimens ordinaires étoient la pâte de maïs et la farine de cacao; ces fruits, broyés dans une grande quantité d'eau, étoient leur boisson habituelle: l'usage des liqueurs fortes et des parfums leur étoit absolument interdit. Elevés par leurs connoissances au-dessus de tous leurs voisins, ils s'abstenoient sans peine de toutes les liqueurs dont l'usage pouvoit altérer la raison. Les vieillards obtenoient quelquefois la permission d'en boire, mais la moindre apparence d'ivresse leur coûtoit la liberté: ils étoient déshonorés, rasés et employés avec les fous aux travaux publics. Quelle leçon pour des nations qui mieux policées devroient mieux connoître le prix de la raison!

Simples dans leur nourriture et dans leurs vêtemens, les Mexicains déployoient tout leurs talens dans la construction de leurs habitatious et de leurs édifices publics.

Leurs maisons construites en bois de Cédre et en chaux étoient composées de plusieurs appartemens, la disposition de la charpente formoit des compartimens ingénieusement distribués. Tous les bois étoient sculptés, tous les murs avoient l'éclat et le poli d'une glace ou étoient ornés de plumes et de tableaux représentant les chefs de la famille.

La peinture étoit parvenue chez ce peuple sauvage à un dégré de perfection qui a étonné les Européens. Elle tenoit lieu aux Mexicains de l'imprimerie, de l'écriture, de l'histoire, des registres publics, de calandrier et de tous les arts ensemble.

L'histoire de chaque famille étoit empreinte sur les murs de sa maison.

Les grands-hommes étoient peints dans les places publiques avec les victoires ou les chasses qui les avoient illustrés.

On ne connoissoit d'autre titre de propriété que la représentation de l'objet que l'on possédoit.

On faisoit le portrait des enfans au moment de leur naissance, et c'étoit en les comparant avec ce portrait que l'on prouvoit ou constatoit leur état.

Une multitude innombrable de tableaux réunis par ordre de date formoient tout à la fois la bibliothèque et l'histoire de la nation.

Une vaste roue, déposée dans le grand temple de Mexico, servoit de calendrier perpétuel : elle étoit divisée en cinquante-deux années, et chacune de ces années en dix-huit mois de vingt jours, qui formoient précisément trois cents soixante-cinq. Les phases de la Lune, le mouvement du Soleil, les jours des fêtes publiques, les années bissextiles, tout étoit marqué sur ce calandrier.

C'étoit sur-tout dans les temples et dans le palais du roi qu'on admiroit les chef-d'œuvres des artistes Mexicains.

Les peintures les plus brillantes des fées sont mille fois au-dessous de la description des palais de Mexico.

On y comptoit plus de quatre cents appartemens, tous plus riches les uns que les autres; des tapisseries ingénieusement dessinées en plumes en décoroient tous les murs; les sièges y étoient massifs, les plafonds y étoient revêtus de lames d'or; de grandes tables d'argent poli imitoient imparfaitement nos glaces; de vastes jardins, parsemés des plus belles fleurs, s'étendoient de toute part, et une double enceinte en faisoit tout à la fois un séjour de délices et une place forte.

Le faste de la cour Mexicaine répondoit en tout à la richesse de ce palais.

Sept ou huit mille nobles, vêtus de pourpre, formoient la garde et le conseil du monarque.

Ils étoient, suivant leur noblesse et leurs dignités, épars dans des appartemens plus ou moins éloignés du prince.

Ils l'environnoient tous lorsqu'il se montroit à son peuple, tous ses sujets pouvoient alors se traîner jusqu'à lui, en baisant trois fois la terre et l'appellant successivement *seigneur, monseigneur, grand-seigneur*. Il les écoutoit avec bonté et leur accordoit tout lorsqu'ils avoient rempli ce cérémonial avec grace et exactitnde, mais la moindre petite omission dans ces génuflexions étoit rigoureusement punie. L'infortuné qui l'avoit commise étoit sur le champ enlevé par les exécuteurs qui accompagnoient par-tout le roi.

La table de ce monarque étoit servie avec un faste et une profusion mille fois au-dessus du luxe Asiatique : deux cents plats y paroissoient ; il touchoit du bout de son sceptre ceux qui lui plaisoient, et distribuoit sur le champ les autres à tous les officiers du palais.

Ces officiers, choisis parmi les grands de l'empire, mettoient leur gloire à remplir auprès de leur souverain les fonctions les plus serviles. La maison de l'empereur sembloit calquée sur celle des princes Européens, et la flatterie qui suit partout le pouvoir suprême, avoit attaché l'honneur de la nation à exercer auprès du prince, sous le titre de *premier serviteur, compagnon de la garde-robe, porte litière, &c.*, les fonctions les plus basses et les plus humiliantes.

Ce respect servile des Mexicains pour leur empereur avoit sa source dans une vieille fable, qui faisoit remonter jusqu'au Soleil l'origine de la maison royale.

Aussi ce peuple, conséquent dans ses idées, exigeoit-il de son maître en l'élevant sur le trône tout ce qu'il auroit exigé d'un dieu : il le forçoit de jurer que pendant tout son règne le Soleil éclaireroit la terre, les moissons seroient abondantes

et les ennemis de l'état seroient vaincus; on lui mettoit sur le champ les armes à la main, et sa naissance n'étoit plus qu'un foible droit à la couronne si la victoire ne le dégageoit pas de ses sermens.

Revenoit-il victorieux, alors il étoit revêtu d'un manteau de pourpre, bordé d'une large frange: on lui mettoit des souliers d'or massif, et sur la tête une couronne assez semblable à une mître: on le chargeoit de colliers et de ceintures de pierres précieuses, on l'élevoit dans une litière d'or massif bruni, et les chefs de la nation le portoient sur leurs épaules dans la capitale. Les Mexicains, montés sur le toît de leur maison, célébroient son approche par des cris de joie, mais aucun d'eux ne pouvoit lever les yeux vers lui; c'étoit un crime capital que la mort suivoit de près.

Arrivé à son palais, il étoit proclamé empereur, et ne sortoit plus qu'avec cet appareil et ce costume imposant.

La forme du gouvernement répondoit en tout à l'idée que les Mexicains se formoient de leur prince. Un dieu ne doit connoître d'autre loi que sa volonté, tout doit doit lui être aveuglément soumis, aussi l'empereur du Mexique exerçoit-il un pouvoir absolu; les impôts, les propriétés, la vie de ses sujets, tout étoit soumis à sa volonté suprême.

Cependant, par une politique commune à tous les souverains, il avoit un conseil d'état qu'il affectoit de consulter en tout. Ce conseil étoit composé des quatre premiers officiers de la couronne.

L'un portoit le titre de *coupeur d'hommes*, et étoit le ministre des vengeances du prince; un autre, nommé *chef des lances*, étoit son premier écuyer; un troisième, sous le titre d'*épancheur de sang*, lui servoit de médecin; et le quatrième, appelé *seigneur de la maison noire*, l'accompagnoit et le consoloit dans les momens de deuil.

On conçoit qu'un conseil composé du bourreau, du méde-

cin, de l'écuyer et de l'ami du prince étoit un vain simulacre soumis à la volonté d'un maître absolu.

Tous les gouverneurs qui, sous le nom de *caciques*, régnoient dans les provinces de l'empire, étoient soumis à ce conseil, qui pouvoit à son gré les destituer.

Cet empire dont le gouvernement a des rapports si frappans avec les etats féodaux de l'Europe leur ressembloit aussi par la multiplicité des ordres de chevalerie : ces distinctions étoient conférées par le prince, et attiroient autour de lui une foule de flatteurs et de courtisans.

Les ordres du *tigre*, de l'*aigle*, du *lion* étoient réservés aux grands généraux et aux habiles chasseurs; l'ordre des *queues* ou des *tecuiltes* ne pouvoit être conféré qu'au roi, aux prêtres, aux princes de sang : trois années d'épreuves et de tourmens préparoient le jeune candidat à cette haute dignité. On le conduisoit au pied des autels où le grand prêtre éprouvoit son courage et sa patience en lui perçant le nez ou les joues avec un os de tigre, et en lui adressant un tissu d'injures, de reproches et de menaces. Bientôt après il étoit dépouillé de ses habits, baffoué et chassé honteusement du temple. Ses parens, ses amis, tous les chevaliers de l'ordre se réunissoient, faisoient un grand repas en sa présence, tandis que, couché par terre, il étoit réduit à un peu de foin et d'eau. Il passoit dans cet état plusieurs nuits, environné de vieux soldats qui avoient soin de le réveiller sans cesse; il se perçoit les mollets, les joues, les oreilles, et offroit son sang aux idoles; enfin il se retiroit et passoit une année entière dans les jeûnes sans pouvoir s'approcher de sa maison, de sa femme, ou de ses parens; enfin, lorsqu'on avoit ainsi éprouvé sa force, son attachement pour son épouse, sa fermeté, son appetit, on le recevoit *tecuilte*; on lui permettoit de porter des plumes blanches, de laisser croître ses cheveux et de les nouer d'un ruban rouge. Ces plumes, ce

cordon, le droit de préséance, et de faire porter un siége pour s'asseoir par-tout en présence du roi, étoient les seuls attribus de cet ordre, et rappellent en France les cordons, les préséances et le tabouret chez le roi.

Si les Mexicains ne trouvoient pas le bonheur dans leurs lois politiques, ils le trouvoient du moins dans leur code civil.

Les enfans appartenoient à la nation : leur père pouvoit concourir à leur éducation, mais il ne pouvoit les en priver. On les réunissoit dans de vastes écoles où ils apprenoient l'art militaire, la danse, la religion, la morale.

Dès l'âge de dix ans ils devenoient utiles à l'état, ils portoient les vivres aux armées, et n'étoient rendus à leurs pères qu'après avoir fait une campagne.

Les filles étoient réunies dans des lieux de retraite jusqu'au moment où elles avoient choisi un époux.

La bénédiction nuptiale n'étoit pas une vaine cérémonie : ce *oui*, qui si souvent n'est que sur les lèvres, n'étoit pas un vain formulaire. Les deux époux, obligés de se fixer en présence de leurs parens assemblés, cherchoient dans leurs yeux le consentement des cœurs; si l'un des deux ne pouvoit soutenir les regards de l'autre, il étoit méprisé et le mariage étoit rompu.

Leurs lois permettoient le divorce; mais chez ce peuple fortuné l'homme, plus parfait que la loi, rejettoit ce funeste présent.

Libres de partager leur cœur et leur lit entre plusieurs femmes, les Mexicains, bons maris, bons pères, laissoient aux nobles, aux princes, aux chefs de la nation, ce triste privilége.

Ce peuple, si doux dans ses habitudes, si sage dans sa vie domestique, au lieu de trouver dans sa religion un encouragement à la vertu, y puisoit le goût du meurtre et des principes sanguinaires.

Le sang humain étoit le seul encens que les Mexicains offroient à leur divinité. L'autel étoit un échafaud, les prêtres des bourreaux, pour lesquels le meurtre étoit devenu un besoin et une jouissance.

Les *Caffres*, forcés par une faim dévorante à se repaître de leurs enfans, trouvent, sinon leur justification, du moins une excuse dans leur ignorance et dans la faim qui les presse; mais rien ne peut soustraire à la haine et au mépris de toutes les nations un peuple instruit qui, guidé par des prêtres inhumains, sacrifioit ennemis, amis, femmes, enfans, filles, et croyoit honorer l'Être suprême en détruisant son ouvrage.

Ces fêtes abominables revenoient régulièrement à des jours fixes, et souvent la férocité des prêtres en hâtoit le moment. Ils écrivoient à l'empereur que *les dieux avoient faim*. Cette lettre étoit une déclaration de guerre à tous les peuples voisins de l'empire; on entroit chez eux les armes à la main, on s'efforçoit de les prendre vivans, on les remettoit aux prêtres qui les immoloient.

Le *topilzin* ou *prêtre du couteau* étoit grand sacrificateur; les autres prêtres, couronnés comme lui de plumes et vêtus d'une longue *simarre*, se laissoient croître la barbe et se peignoient la figure en noir. Ils étendoient la victime sur une grande pierre, et le *topilzin* lui arrachoit le cœur encore palpitant qu'il offroit à ses dieux.

Après ce grand sacrifice on brisoit l'idole; chaque Mexicain en mangeoit respectueusement un morceau et emportoit un membre des victimes dont sa famille entière se repaissoit dans un grand festin.

Les idoles étoient un composé de sang et de maïs. Les quatre principales répondoient aux quatre vents, aux quatre saisons, aux quatre élémens; le Soleil étoit le maître suprême de ces dieux. Sa maison située, au-dessus des nues, étoit le séjour des bienheureux; les méchans devoient être

livrés à *Tescatilputza*, *dieu de la pénitence*, qui habitoit au fond des volcans, et qui pardonnoit tous les péchés dont on s'accusoit.

Cette religion, dans laquelle on remarque quelques rapports avec le paradis, l'enfer, la confession et la communion catholiques, admettoit une fin du monde. Le Soleil, à l'expiration du siècle, devoit rester dans le néant; aussi tous les cent ans les Mexicains, plongés dans la douleur, brisoient leur vases, montoient sur les toîts de leur maison et y attendoient en tremblant la destruction de l'univers ou le lever du Soleil.

Les temples où se célébroient ces fêtes de sang étoient environnés de vastes palais destinés à loger les prêtres et à garder les armes de l'état. Il étoit digne d'un peuple qui croyoit honorer les dieux par des meurtres, de faire de leurs temples des arsenaux.

Le palais des funérailles surpassoit tous les autres par son élévation et sa régularité. Des ossemens unis avec de la chaux en composoient l'enceinte et les murs; des crânes desséchés et disposés en forme de guirlande décoroient horriblement ce triste séjour, et deux tours élevées à perte de vue annonçoient au loin le tombeau des empereurs.

Ces vastes palais, le faste de cette cour brillante, cette garde de nobles, ces jardins, tout cet appareil imposant, n'absorboient qu'une foible partie des revenus de l'empire.

Les impôts seuls s'élevoient au cinquième du produit territorial. Des envoyés du conseil faisoient chaque année le tour de l'empire, suivis d'une nombreuse armée, et rançonnoient tous les peuples sur leur passage.

Plus de quinze cents cités étoient soumises à cet injuste gouvernement; les *Tlascalans* seuls dans tout le golfe du Mexique avoient eu le courage de résister aux ordres de l'empereur, et s'étoient maintenus libres au milieu des peuples esclaves dont ils étoient environnés.

Montezuma, prince foible et fier, gouvernoit ce vaste empire, lorsque deux cents Espagnols et vingt cavaliers, conduits par Cortès, osèrent en tenter la conquête.

Hernandes, parti en 1517 de l'île de Cuba, avoit découvert *l'Yucatan*, mais il n'avoit pas osé pousser jusqu'au Mexique; Cortès, plus entreprenant, habile marin, bon général, soldat infatigable, doué de cette prudence et de ce courage qui prévoient ou surmontent tous les obstacles, demanda au gouverneur de Cuba quelques vaisseaux et un petit nombre d'hommes, qu'il promit de ramener dans peu de temps vainqueurs du Mexique.

Le mérite de Cortès étoit connu, il obtint tout ce qu'il demandoit; il partit, et après avoir erré pendant un mois dans le golfe du Mexique, il débarqua à la *Vera-Crux*.

Déterminé à vaincre ou à mourir, il voulut forcer ses soldats de partager tous ses sentimens; il brûla ses vaisseaux, et leur ôtant ainsi tout espoir de retour, il les plaça entre la victoire ou la mort.

Ce trait de génie lui réussit; tous les soldats de sa foible armée devinrent des héros, et leur première action fut la défaite d'une armée de vingt mille Américains et la prise de la ville de Tabasco.

La nouvelle de cette invasion se répandit sur le champ dans tout le Mexique, et bientôt Cortès, environné de cinquante mille Mexicains, fut forcé de livrer un second combat. Long-temps la victoire fut indécise; les Indiens pressoient de toutes parts les ennemis, mais le bruit du canon et l'aspect des cavaliers, qu'ils prenoient pour des dieux, jeterent bientôt la consternation dans tous les esprits, et deux cents Espagnols virent fuir devant eux une armée de cinquante mille hommes.

Bientôt la crainte ou l'espoir de se soustraire à la domination Mexicaine conduisirent aux pieds de Cortès une foule

de députés qui venoient réclamer pour leur peuple la protection du Soleil *dont ils étoient les enfans.*

Cortès, aussi habile négociateur que grand général, reçut avec bonté tous ces ambassadeurs, et mettant adroitement à profit la haine qu'ils avoient pour Montezuma, il leur promit son appui contre ce tyran; il défendit aux receveurs de l'empire d'exercer aucune violence dans la collecte des impôts, et parut aux yeux des Mexicains un génie tutélaire envoyé par le ciel pour leur rendre la liberté.

Une conduite aussi hardie porta dans l'ame de Montezuma un sentiment d'indignation et de crainte. Il envoya deux officiers de l'empire, précédés d'une nombreuse armée, offrir à Cortès de riches présens et obtenir de lui qu'il se rembarquât.

Ces députés furent reçus avec fierté; Cortès accepta les présens, mais il déclara qu'il ne quitteroit pas le Mexique avant d'avoir vu Montezuma. Une décharge d'artillerie faite en apparence pour célébrer l'arrivée des ambassadeurs acheva de porter le trouble et la consternation dans l'ame des Américains, que les manœuvres de la cavalerie avoient déjà effrayés; tous se prosternèrent, et les députés furent obligés de se retirer.

Cortès les suivit de près; il laissa à Vera-Crux sa grosse artillerie, une partie de ses bagages et quelques hommes, et marcha droit à la capitale du Mexique, à la tête de cent cinquante Espagnols et de dix mille Mexicains qui portoient ses bagages et traînoient son artillerie.

Chaque jour de nouvelles armées se présentoient et étoient vaincues. La république de Tlascala sur-tout mit sur pied quatre-vingt mille hommes, et combattit pendant un jour entier contre Cortès. Ce peuple courageux méprisoit le bruit du canon; les cavaliers l'avoient d'abord effrayé, mais il étoit parvenu à se saisir d'un cheval dont il portoit la tête en triomphe; enfin la victoire se déclara pour Cortès, il entra en vainqueur dans Tlascala.

Le lâche Montezuma lui envoya des ambassadeurs pour lui offrir une partie de l'empire s'il vouloit lui livrer les Tlascalans. Cortès écouta cette proposition avec indignation, il renvoya les ambassadeurs sans réponse, et de ce moment il exista entre lui et les Tlascalans une alliance à laquelle il a peut-être dû la conquête du Mexique.

Après une marche longue et pénible, et retardée chaque jour par de nouvelles batailles, Cortès arriva à Mexico. Montezuma tremblant vint au-devant de lui, environné de toute sa cour; ce prince descendit de sa litière, aussitôt la terre fut couverte de riches tapis, et il s'avança vers le général Espagnol qu'il salua profondément.

Cette conduite dans un monarque fier, qui saluoit à peine les dieux d'un coup de tête, acheva de persuader aux Mexicains que les Espagnols, *enfans du Soleil, portoient devant eux le tonnerre*, et étoient envoyés pour asservir la terre.

Cortès et sa troupe furent logés dans un palais impérial; les Tlascalans campèrent hors la ville, et pendant trois mois les Espagnols se virent comblés d'honneurs et de présens.

Mais bientôt ils apprirent que Montezuma songeoit à les surprendre, que la garnison de Vera-Crux avoit été poursuivie par ses troupes, que la tête d'un espagnol avoit été envoyée à l'empereur, et que le peuple de Mexico n'attendoit que le moment favorable pour les massacrer.

Tout autre que Cortès eût renoncé à son entreprise; mais ne consultant que son courage irrité par le danger, il se rend chez l'empereur, lui déclare qu'il est prisonnier, le fait charger de fers, le conduit dans le quartier espagnol, et lui ordonne de mander auprès de lui les grands et les prêtres pour lui rendre compte de leur conduite: le monarque tremblant obéit à Cortès, et le peuple soumis aux ordres de son maître respecte les Espagnols.

Cependant une nouvelle flotte Castillane étoit arrivée à

la Vera-Crux, un nouveau commandant venoit succéder à Cortès et lui ravir le fruit de sa conquête; il laisse Montezuma sous la garde de quelques Espagnols, il prend avec lui soixante hommes, traverse quatre-vingt lieues de pays; et trop adroit pour souffrir que les Américains prissent part au combat qu'il alloit livrer aux Européens, il laisse les Tlascalans à quelque distance de Vera-Crux, s'avance pendant la nuit, combat le nouveau Commandant, le tue, et revient avec quatre cents Espagnols à Mexico.

Montezuma, méprisé de ses sujets, ne fut bientôt plus en état de les contenir; ils se portèrent au quartierespagnol, et ce foible Empereur, voulant arrêter leurs efforts, tomba le premier sous leurs coups. Alors Cortès, obligé de sortir de Mexico, se retire à Tlascala; il y fait construire quatre vaisseaux, que les Tlascalans portent, par terre, pendant dix lieues, jusques au lac de Mexico; il se fait suivre de cinquante mille Américains, et après un siege de trois mois, il se rend maître de la capitale du Mexique et de Guatimozin, successeur de Montezuma.

Reconnoissant envers le Tlascalans, il les déclare libres et indépendans; il abolit par-tout le cultes des idoles, il fait percer des chemins, bâtir de nouveau quartiers à Mexico; et après avoir établi un gouvernement espagnol, et élevé cette colonie au plus haut degré de prospérité, il reconduit en Espagne ses troupes, chargées d'or et de pierreries.

Ce grand homme, dont les rapides conquêtes avoient étonné l'univers, que les Mexicains plaçoient au rang des dieux, et les Européens au-dessus des plus habiles généraux, reçut, à la cour, un acceuil froid, à peine obtient-il du prince un moment d'audience, pour régler l'état du nouveau royaume que l'Espagne lui devoit.

On raconte que, choqué de cette réception, et ne voulant plus paroître à la cour, il arrêta la voiture du roi pour lui

adresser ses plaintes ?... *Qui est là*, dit le roi ? *Celui*, répondit Cortès, *qui vous a donné plus de royaumes que vos ancêtres ne vous avoient laissé de villes*. Et sans attendre une réponse, il s'éloigna.

Ce grand homme ne se vengea de son monarque que par de nouveaux bienfaits, son esprit infatigable s'appliqua du bonheur de la nouvelle Espagne

Aussi doux, aussi prudent, aussi chéri, que les missionnaires étoient durs, cruels et détestés, il substitua, sans troubles, sans violence, le christianisme au culte des idoles; le sang humain cessa de couler sur les autels, le père ne devint plus le meurtrier de son fils, le prêtre ne fut plus un monstre sanguinaire, et la nation entière parut renoncer avec empressement aux horribles festins que sa religion lui prescrivoit.

Le Mexique fut divisé en plusieurs audiences ou gouvernemens, des ports furent creusés, des villes nouvelles construites, et ce royaume devint le plus florissant du Nouveau-monde.

Toutes les plantes, toutes les productions, tous les animaux du continent y furent portés et y prospérèrent; les bœufs sur-tout y devinrent très nombreux, on les rencontre actuellement par troupeaux, dans les forêts, et *la chasse aux bœufs* est une des plus usitées.

Le changement de mœurs, de religion, de gouvernement, a influé sur le costume des Mexicains, plusieurs ont pris le costume espagnol, d'autres ont conservé les plumes et portent un manteau plus étendu.

Les Espagnols, établis au Mexique, se distinguent par la richesse de leurs habits, un simple gentilhomme porte habituellement, à son chapeau, une rose ou un cordon de diamans; et lon voit, à presque toutes les artisanes, des coliers de perles et des habits brodés en or fin.

Les Mulâtres et les Nègresses même sont très recherchées dans leur ajustement, leur jupe, d'étoffe de soie, est damas-

sée en or, et relevée avec un grand ruban de soie, frangé d'argent; elles portent, par-dessus, une espèce de tunique, sans manche, et leurs cheveux sont enfermés dans un reseau de soie ou d'or.

Tous les arts européens ont été naturalisés dans la nouvelle Espagne, l'imprimerie même s'y est établie; mais les anciens livres peints des Mexicains y sont toujours estimés comme les beaux manuscrits en France.

Quelques peuples du Mexique se sont soustraits à la domination espagnole en se retirant dans les montagnes; d'autres, connus sous le nom d'habitans du nouveau Mexique, ont constamment joui, dans leurs montagnes, de l'indépendance et de la tranquillité.

Ces peuples sauvages habitent les montagnes, qui s'étendent, de la partie méridionale du Mexique, jusqu'à la Louisiane. Antoine Dupego osa, en 1553, s'engager dans ces montagnes, le bruit de la conquête d'un nouveau Mexique enflamma de nouveau l'avidité des Espagnols. Des armées furent mises sur pied, des missionnaires nommés pour aller s'enrichir en prêchant le christianisme; mais bientôt ce beau songe s'évanouit; les Espagnols, tour à tour vainqueurs, ou vaincus par les montagnards, ne crurent pas devoir s'obstiner à la conquête d'un peuple qui avoit peu d'or et beaucoup de courage. Les missionnaires ne pensèrent pas que leur zèle dût s'étendre à la conversion d'un peuple qui n'étoit pas assez riche pour payer leurs soins, et ces heureux montagnards durent à leur pauvreté et à la stérilité de leur sol, l'indépendance et la tranquillité dont ils jouissent encore.

Quoique les montagnards du nouveau Mexique et les peuplades Mexicaines, que l'approche des Espagnols a relegué dans les montagnes, aient un origine absolument différente, leurs mœurs sont à-peu-près les mêmes.

Leur nourriture se borne à quelques poissons, et à la chair·

de l'orignal, espèce de cerf ou de renne sauvage; lorsque ces ressources leur manquent, ils se nourrissent de racines.

Des souches d'un bois dur, creusées et durcies au feu, leur servent pour faire cuire leurs alimens; ils ne peuvent les mettre sur le feu, mais ils y suppléent en plongeant dedans des caillous brûlans.

La peau de l'orignal ou des feuilles attachées ensemble, forment leur vêtement habituel; un pourpoint de toile et des souliers de peau distinguent ceux qui avoisinent la nouvelle Espagne.

Chacune de ces hordes sauvages à sa religion particulière; quelques-unes n'en ont pas du tout, la plupart choisissent parmi elles leur divinité; l'infortuné qui a le malheur d'être déifié par la nation est lavé avec soin, vêtu avec magnificence, et servi par un grand nombre de prêtres.

Pendant le jour, il habite la plus belle cabane, il sort quand il veut; et au bruit de la flute, dont il joue continuellement, le peuple se prosterne; mais la nuit, il est soigneusement gardé dans une prison, à laquelle on donne le nom de sanctuaire.

Après avoir été, pendant un an, le prince et le dieu de la nation, *cet infortuné* en devient la victime, on le sacrifie à des dieux plus puissants que lui.

Les Espagnols, après avoir inutilement tenté de réduire ces montagnards par la force des armes, se les attachent par des présents, et s'introduisent dans leur pays pour y faire la recherche des mines.

Malheur à ces peuples, aujourd'hui libres, si l'or ou l'argent coule dans leurs montagnes; bientôt leurs avides alliés deviendront leurs ennemis, bientôt les missionnaires les croiront dignes de la religion catholique, et ils seront chassés de ces montagnes, où leur misère et leur pauvreté les a soustrait, pendant deux siècles, aux persécutions des Européens.



Topilzin de L'ancien mexique



Guerrier de l'ancien Mexique



Esclave du Mexique



Mulatre Libre du Mexique



Esclave du Mexique



Montagnard du Mexique

HABITANS
DE L'ILE SAINT-DOMINGUE.

L'ILE Saint-Domingue est la plus riche de toutes les Antilles. Elle est située au milieu d'un grand nombre d'autres îles qu'elle semble commander, et qui forment un grand archipel renfermé entre les huit, et les 28 degrés de latitude, et dont la longitude s'étend depuis les 293, jusqu'au 306e degré.

Ies Insulaires qui l'habitoient la nommoient *Haïti* lorsque Christophe Colomb en fit la découverte le 6 décembre 1492. Il lui donna le nom d'*Espagnole*, et il y fonda une colonie sur la côte septentrionale, à laquelle il donna le nom d'*Isabelle*, du nom de la reine d'Espagne qui régnoit alors.

Les Espagnols en s'établissant dans cette colonie, y trouvèrent, à ce qu'on prétend, trois millions d'Insulaires idolâtres, qu'ils ont eu la cruauté de faire périr. Ces Insulaires étoient soumis à cinq principaux *Caciques*, ou rois indépendans les uns des autres, qui partageoient le domaine de l'île.

La colonie, que les Espagnols établirent dans l'île, devint très-considérable, et elle fut comme la pépinière de toutes les autres qu'ils établirent au Nouveau Monde, ce qui l'affoiblit beaucoup. Les flibustiers français établis à l'île de la Tortue, après avoir infesté pendant quelques années les côtes septentrionales de l'île de Saint-Domingue, voyant que les Espagnols les avoient fort dépeuplés pour se fixer, et s'étendre sur la côte méridionale, s'établirent vers le milieu du dernier siècle, sur les mêmes côtes septentrionales, et donnèrent peu-à-peu l'origine à la colonie française de Saint-Domingue, qui est aujourd'hui très-florissante; ensorte que les Français partagent l'île, dont

ils possèdent la partie occidentale avec les Espagnols qui occupent l'orientale.

La chaleur n'est pas si excessive dans l'île de Saint-Domingue qu'on pourroit le croire, à cause de sa situation, et l'air y est temperé, soit par le vent d'est, soit par de fréquentes pluies qui y causent une humidité fâcheuse, en ce qu'on a de la peine à y conserver long-temps les alimens. Les Européens y vieillissent de bonne heure, et y perdent aisément la force de leur tempérament : les créoles, et les nègres sont baaucoup moins sujets à ces inconvéniens, et il y en a plusieurs qui parviennent à un âge avancé. L'île est arrosée par un grand nombre de rivières, mais la plupart ne sont que des torrens. Il y en a six de principales. Les eaux y sont généralement saines, vives et fraîches : on y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, et de fer, etc. L'île fournit du blé, du sucre, du tabac, de la cochenille, du coton, du maïs, et plusieurs sortes de fruits. Les animaux et les plantes qu'on y a transportés de l'Europe, y ont fort bien réussi; et en général, l'île est fertile et abondante. On nourrit sur-tout un grand nombre de bestiaux dans les savanes ou paturages.

Quoique cette île soit sujette aux ouragans, on n'y avoit encore ressenti que quelque tremblement de terre depuis sa découverte par les Européens ; mais elle en a éprouvé plusieurs au mois d'octobre et de novembre 1751, qui y ont causé beaucoup de ravages, tant dans la partie espagnole que dans la française.

Les Espagnols possèdent entr'autres dans la partie orientale de l'île, dont ils sont les maîtres, la ville de Saint-Domingue, située à la droite de l'embouchure de la rivière d'Ozama, dans la mer, sur la côte méridionale, dans un terrain uni. Cette ville qui s'étend le long du fleuve a été autrefois extrêmement florissante, mais elle est aujourd'hui fort déchue. On y établit en 1513, un évêché qui fut érigé en archevêché en 1547. La partie de l'île soumise aux Espagnols est de son diocèse. Saint-Domingue

est aussi le siége du vice-roi des îles Antilles espagnoles, et d'une audience, ou parlement, qui a dans son ressort toutes ces îles, et une partie de la terre ferme de l'Amérique.

Les Espagnols avoient plusieurs autres villes assez considérables dans la partie de l'île Saint-Domingue qu'ils occupent, mais la plupart sont fort déchues et reduites à des villages.

Les premiers habitans de ce vaste pays étoient en général d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Ils avoient le teint extrêmement basané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux et grossiers, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, nulle sorte de poil sur toutes les autres parties du corps, presque point de front, les dents sales, et mauvaises, et quelque chose de sauvage dans les yeux. C'est ainsi qu'ils parurent aux premiers Espagnols qui pénétrèrent dans l'île. Les hommes ne portoient point de vêtemens, et se gênoient à peine pour couvrir ce que l'honêteté ne permet pas de montrer : les femmes se servoient d'un pagne, ou espèce de jupe qui ne leur descendoit jamais au-delà des genoux, et les filles avoient le corps entièrement découvert. Tous ces insulaires étoient sombres, flegmatiques, et d'une complexion foible. Naturellement sobres, ils se contentoient pour leur nourriture des coquillages que leur offroient en abondance les bords de la mer, et de quelques racines. Une indolence extrême, une paresse que rien ne pouvoit faire changer étoient le principe de leur tempérance : ennemis du travail, ils jouissoient lâchement du présent, et l'avenir ne leur causoit aucune inquiétude. Après avoir dansé une partie du jour, ils employoient le reste du temps à dormir. Ainsi doux, humains, incapables de malignité et de fiel, peut-être sans esprit, et sans mémoire, ils étoient sans passions, et ne sachant rien, ils ne montroient aucune envie de s'instruire.

Ces sauvages portés à l'incontinence la plus immodérée, n'avoient aucune loi qui fixat parmi eux le nombre des

femmes. Chacun pouvoit en avoir autant que ses facultés lui permettoient d'en nourrir. Le premier degré du sang étoit le seul qu'ils respectoient. La première femme jouissoit de quelque légère distinction, mais ce titre ne lui donnoit aucune autorité sur ses compagnes. Toutes couchoient autour du mari, et nulle jalousie ne troubloit la paix du ménage. A la mort d'un Cacique quelques-unes de ses femmes étoient enterrées vivantes avec lui, soit de gré, soit de force; cependant cet usage n'étoit pas général, et on laissoient aux femmes du commun la liberté de consommer cet affreux sacrifice, ou de passer dans les bras d'un autre époux.

Le Cap Français, sur la côte du nord, est le chef-lieu et le port le plus fréquenté de la partie française de l'île, et on compte qu'il entre dans ce port 160 bâtimens grands et petits. C'est une ville toute ouverte, défendue par un fort et deux batteries, située au 19e degré de latitude, et au 53e de longitude, dans une plaine très-fertile et très-peuplée, où tous les ans on transportoit 4000 nègres pour la culture des plantations de cannes à sucre, d'indigo, et de tabac. On y comptoit, il y a six ans, 2500 familles, tant d'Européens, que de Créoles blancs, nègres, mulâtres, et métifs; le plus grand nombre étoit de ces derniers.

Léogona, ville située sur la côte, à six lieues au nord-est du grand Goave, est le meilleur établissement que les Français ayent dans l'île: Elle est dans une plaine qui a 12 à 13 lieues de long sur 3 à 4 de large. Elle est à une demie-lieue de la mer.

Il y a plusieurs petites îles sur la côte de la partie française de l'île de Saint-Domingue qui en dépendent. La principale est la *Tortue*, sur la côte septentrionale dont elle est éloignée de deux lieues. Elle a environ 6 lieues de long, et 2 de large. Sa ressemblance à une tortue, prise d'un certain côté, lui a fait donner son nom.



Negre & Negresse de St. Domingue.

Labrousse del. St. Sauveur direx.



Bouquetières de St. Domingue.

Labrousse del. St. Sauveur direx.



Negresse, et femme Mulatre de S.t Dominque.

Labrousse del — S.t Sauveur direx.



Blanchisseuses de St. Domingue.

Labrousse del. St. Sauveur direx.



Negres de S.t Domingue se battant au bâton.

Labrousse del. S.t Sauveur direx.



Danse de Negres à St. Dominique.

Labrousse del. *St. Sauveur direx.*

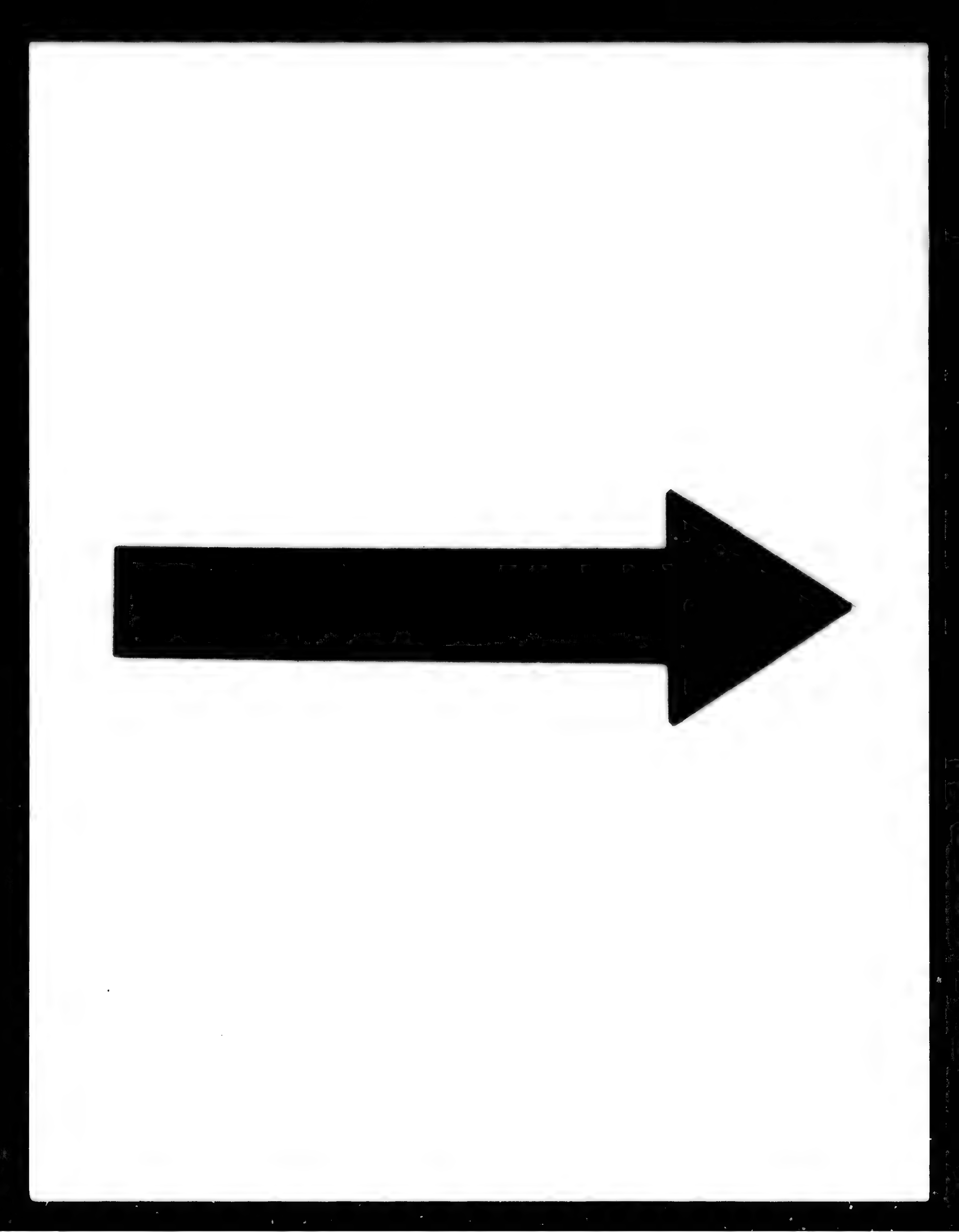
MŒURS,

LOIS ET COUTUMES

DES HABITANS DE QUITO,

PROVINCE DU PÉROU.

LA province de Quito a environ 130 lieues d'étendue du midi au nord; mais elle n'en a que 15 à 18 entre les deux chaînes de montagnes des Cordilières des Andes qui la bornent au levant & au couchant : elle est bornée au levant par la province de Popayan, & au midi, par le gouvernement de Jain de Bracamoros. Cette province unie à quelques autres du voisinage, formoit un royaume particulier, lorsque Tapac-Yapanqui, onzième Inca du Pérou, en entreprit la conquête vers la fin du XV siècle, & fut assez heureux pour l'unir à ses domaines; mais Sebastien de Belalcazar le conquit en 1533 pour le roi d'Espagne, sur le douzième Inca, successeur de Tapac. --- Les deux chaînes des Cordilières des Andes qui l'environnent, y rendent l'air plus ou moins froid, & le terroir plus ou moins fertile, à proportion qu'elles sont plus ou moins élevées. Il y en a quelques-unes où le froid, causé par la neige continuelle qui les couvre, est si aigu, qu'elles sont inhabitables, & qu'on n'y voit ni plantes, ni animaux. Cependant en général il n'y a pas de province dans l'Amérique plus fertile & mieux peuplée d'Indiens & d'Espagnols, que celle de Quito : c'est la plus abondante en troupeaux, tant de vaches que de brebis, & en oiseaux de toutes les espèces. Les Indiens qui l'habitent sont d'une assez belle taille & industrieux; ils parlent également la langue Espagnole & l'Indienne.



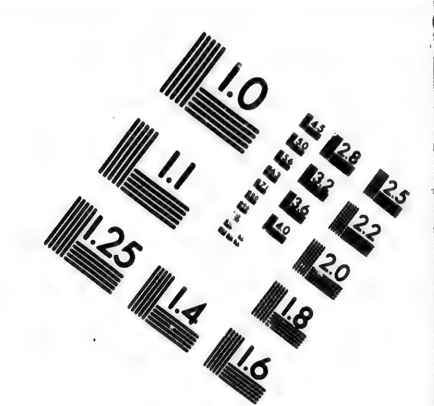
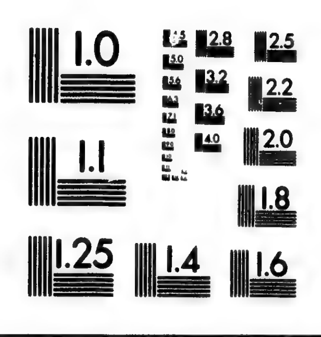
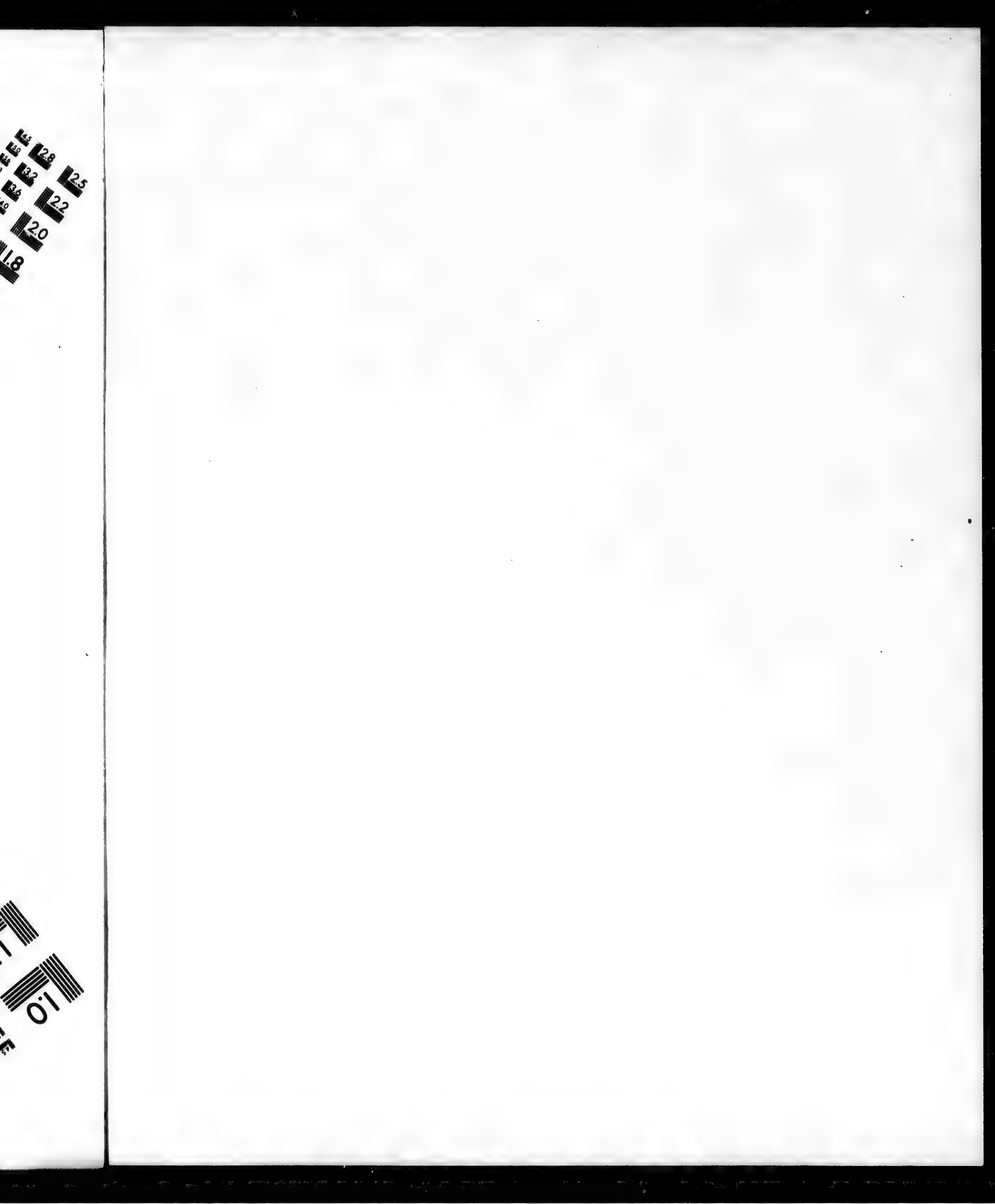


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

Don Antoine de Ulloa, voyageur Espagnol, prétend que les Indiens de Quito n'ont pas toujours la prérogative de l'instinct naturel ; & d'un autre côté, selon lui, il n'y a pas de gens qui ayent plus de compréhension & de malice plus réfléchie.

On leur reproche de ne pas penser à l'avenir, & ils sortent de ce monde avec la même indifférence qu'ils y restent. Il semble que s'ils avoient le choix de la vie ou de la mort, ils s'en remettroient au hasard pour décider.

C'est en buvant qu'ils se consolent du trépas de leurs parens & amis, ainsi que d'autres peines attachées à leur existence précaire. La seule ressource des infortunés est de perdre la raison. La raison n'est bonne à cultiver que par les gens heureux. De quoi peut-elle servir à ceux qui souffrent, & qui n'ont d'autre palliatif à leurs maux, que l'oubli de ces maux. Rien donc de plus gai que le deuil des Indiens. Ils sont sensibles pourtant, & des larmes abondantes coulent facilement de leurs yeux ; mais elles tarissent de même. La première mesure de *Chica* (sorte de bière de Maïs) vidée en l'honneur du défunt, change l'expression de leur douleur ; placés sur le seuil de leurs habitations, ils appellent le passant, & l'invitent à partager leurs chagrins dans la même cruche. Plus on a vidé de brocs, mieux on a honoré le mort. C'étoit un homme de bien que tel ou tel, (se disent-ils) ; car jamais on n'a tant bu qu'à son enterrement. Au reste, l'ivresse est le seul excès qu'ils se permettent. Le jeu & la bonne-chère ne les tentent pas. Ils mourroient de faim plutôt que de manger la poule élevée sous leurs toits. Ils sont très-attachés à leurs animaux domestiques, sur-tout à leurs chiens, qui en effet, sont d'une fidélité à toute épreuve. Nous citerons à ce sujet une remarque curieuse faite par Ulloa. Les chiens élevés par les Espagnols ou par les Metifs, ont une haine si furieuse contre les Indiens, que si quelqu'un de cette nation entre dans une maison où il ne soit pas particulièrement connu, ils s'élancent dessus à l'instant & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. D'un autre côté, les chiens

élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Espagnols & les Metifs, qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens eux-mêmes sont aperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols.

Le Mariage chez les Indiens de Quito devroit être un nœud plus difficile à rompre que par-tout ailleurs, puisqu'ils sont dans l'usage d'en éprouver préalablement la force, par la cohabitation des deux Conjoints pendant plusieurs mois. Peu de liens résistent à cette épreuve. Mais la Fiancée ne s'en trouve que mieux dans le cas de rencontrer un autre parti; car dans ce pays, on n'accorde de mérite à une Femme, qu'en proportion des heureux qu'elle a faits. Peut-être que la paresse native des Indiens influe pour quelque chose sur cette manière de voir. L'Hymenée, moins ardent que l'Amour, cède volontiers à celui-ci, l'honneur des prémices qui ne sont pas toujours des roses sans épines. Il résulte delà, peu de délicatesse dans les liaisons du cœur, & aussi, peu de tracasseries dans l'intérieur des ménages. Le despotisme marital y est absolument inconnu. On se prend, on se quitte, ou l'on se cède à l'amiable. La Femme délaissée va se jeter dans les bras de l'Époux trompé, & personne n'a de reproche à faire ou à craindre. La population souffre un peu de ces unions vagues; mais il y aura toujours assez d'esclaves. La Nature, en disant aux Hommes: *croissez & multipliez!* les supposoit tous libres, heureux & bons.

Les Indiens ont la peau rougeâtre & d'une couleur assez semblable à celle du cuivre. Quoiqu'à demi nus, ils sont toujours contens, & non seulement ils n'envient jamais les habits meilleurs que le hasard offre à leurs yeux; mais même ils n'ambitionnent pas d'alonger un peu celui qu'ils portent, quelque court qu'il soit. Ce sont les femmes qui filent & qui font les chemisettes & les caleçons, unique vêtement des Maris. Dans leurs Fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lit & autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois & à y faire passer la trame. De sorte que pour fabriquer une pièce de quelqu'une de ces étoffes, ils employent jusqu'à deux ans & même davantage.

Les Habitans de Quito s'habillent peu différemment de la manière d'Eſpagne ; les Hommes moins encore que les Femmes. Ceux-là portent ſous la cape, une caſaque ſans plis, qui leur deſcend juſqu'aux genoux, les manches ſont ſans paremens, ouvertes par les côtés ; ſur toutes les coutures du corps & des manches, il y a des boutonnières & deux rangs de boutons pour ornement. A cela près, les gens de qualité ſont vêtus magnifiquement d'étoffes d'or ou d'argent, de drap fin, & de tout ce qu'il y a de plus beau en étoffes de laine & de ſoie.

L'habillement des Metifs eſt tout bleu, & de drap du pays ; & quoique les Eſpagnols de bas étage tâchent de ſe diſtinguer de ces gens-là, ſoit par la couleur, ſoit par la qualité du drap, il y a en général peu de différence à cet égard, entre les uns & les autres.

S'il y a un habillement ſingulier à force d'être chétif & pauvre, c'eſt celui des Indiens ; car premièrement, ils ont depuis la ceinture juſqu'au milieu de la jambe, une manière de chauſſe ou de caleçon de toile blanche de coton, fabriquée dans le pays, quelquefois auſſi de toile d'Europe. La partie inférieure de ce caleçon qui va le long de la jambe, eſt ouverte & garnie tout autour d'une dentelle proportionnée à la groſſièreté de la toile. La plupart ne portent point de chemiſe, & ſe couvrent le corps d'une chemiſette de coton, tiſſue pour cet uſage. Cette chemiſette a la forme d'un ſac, au fond duquel il y a trois trous, l'un au milieu, les deux autres à chaque côté ; le premier ſert à paſſer la tête, & les autres deux à paſſer les bras, qui reſtent nus ; le corps eſt couvert par la chemiſette juſqu'aux genoux. Par-deſſus ils portent une eſpèce de manteau de ſerge, au milieu duquel eſt un trou pour paſſer la tête, ſur laquelle ils mettent un chapeau fabriqué dans le pays : & voilà leur plus pompeux équipage, qu'ils ne quittent pas même pour dormir, étendus ou acrouptonnés ſur une ou pluſieurs peaux de mouton. Jamais ils ne changent de mode ; jamais ils n'ajoutent rien à leur habillement ordinaire ; jamais ils ne ſe couvrent les jambes & ne portent de ſouliers ; & cependant ils vont également dans les lieux froids & dans les lieux chauds.

Les Indiens un peu plus à leur aise, tels que les Barbiers & ceux qui saignent, se distinguent un peu des autres, en ce que leurs caleçons sont de toile plus fine; ils portent des chemises, mais sans manches. Autour du cou de la chemisette est attachée une dentelle d'environ quatre doigts de large, laquelle forme une espèce de fraise, en se rabattant sur la chemisette noire, tant devant l'estomac que sur les épaules : ils portent des souliers à boucles d'or ou d'argent, mais ils ne mettent point de bas sur leurs jambes. Ils ont la cape à l'Espagnole, que plusieurs font faire de fin drap, & galonner d'or & d'argent sur tous les bords.

L'habillement des dames consiste en une jupe, telle qu'on en porte à Quayaquil (1). Sur le corps elles mettent une chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture, quelquefois un pourpoint orné de dentelles & sans agraphe, avec une manteline de bayete qui leur ferme tout le haut du corps, & qui consiste en une aune & demie de cette étoffe, dans laquelle elles s'enveloppent sans autre façon, & telle qu'elle est coupée de la pièce. Elles employent beaucoup de dentelles dans leur ajustement, & garnissent le tout d'étoffes riches & précieuses. Elles portent leurs cheveux entrelacés dont elles forment une espèce de bourrelet, croisant les tresses l'une sur l'autre près du chignon; ensuite, elles se ceignent deux fois la tête d'un ruban qu'elles nouent près de la tempe du côté où les deux bouts se rencontrent. Ce ruban est souvent garni de diamans & de fleurs qui produisent un fort joli effet : Quelquefois, pour aller à l'Eglise, elles prennent la mante & une jupe ronde; mais le plus souvent elles y vont en manteline.

Les femmes métives ne sont distinguées des autres d'une caste plus riche & plus relevée, que par la qualité des étoffes.

Les Naturelles du pays ou Indiennes ont deux sortes d'habille-

(1) La seconde des Villes bâties au Pérou par les Espagnols, vers l'an 1533.

mens, qui ne demandent pas plus d'apprêt que ceux des hommes. Les jeunes ſont vêtues d'une eſpèce de jupes fort courtes & d'une manteline, tout de bayete du pays. D'autres ont, pour toute parure, un ſac de la même forme & de la même étoffe que les chemiſettes des Indiens ; elles les arrêtent ſur l'épaule avec une groſſe épingle. Par-deſſus le ſac qui deſcend juſqu'aux jambes, elles ſe paſſent une ceinture autour du corps ; & au lieu de manteline, elles portent ſur le cou un lambeau de la même étoffe & noir.

Les Caciqueſſes, c'eſt-à-dire, les femmes de Cacique ou principaux Indiens revêtus de quelqu'autorité, tels que les Alcaldes, Mayores, Gouverneurs, mettent plus d'apprêt dans leur coſtume. Leur jupon de bayete eſt garni de rubans tout autour. Par-deſſus, elles portent une robe noire qui leur deſcend depuis le chignon juſqu'en bas. Elle eſt ouverte par un côté, pliſſée du haut en bas, & ceinte avec un cordon au-deſſus des hanches, de manière cependant qu'elle ne croiſe pas. Elles ſe couvrent la tête d'un linge blanc, plié en divers doubles, dont le bout pend par derrière. Elles s'en ſervent pour ornemens & auſſi contre le Soleil ; mais ce qui les diſtingue le plus, c'eſt qu'elles portent des ſouliers. Cet habillement, ainſi que celui des autres Indiens & Indiennes, eſt le même qu'ils avoient coutume de porter du temps de leurs Incas. Celui-là étoit particulier aux gens de diſtinction, & celui-ci étoit propre aux perſonnes du commun. Les Caciques ne ſont pas habillés aujourd'hui autrement que les Metifs ; ils portent la cape, le chapeau & des ſouliers. C'eſt là leurs ſeules marques diſtinctives. Le Coſtume eſt tout ce qui leur reſte de leur gloire paſſée.

Les Indiens ont la tête bien fournie de cheveux ; ils ne les coupent jamais ; ils aiment à les laiſſer flottans, ſans jamais les aſſujettir, pas même pendant leur ſommeil.

Les Femmes attachent leurs cheveux avec un ruban, rejetant ſur le front ceux qu'elles ont depuis le milieu de la tête en avant, & les coupant à la hauteur des ſourcils depuis une oreille juſqu'à l'autre. Elles

tiennent beaucoup à leurs cheveux ; & la plus grande peine afflictive qu'un Maître puisse infliger à ses esclaves est de les faire raser.

Pour se distinguer des Indiens, les Metifs se coupent tout-à-fait les cheveux : les femmes de la même race n'imitent pas cet exemple. Les Indiens n'ont point de barbe.

En général, les Indiens qui ne sont pas nés dans quelques Villes ou grandes Bourgades, ne parlent point d'autre langue que la leur propre, laquelle fut établie & répandue par les Incas dans toute l'étendue de leur vaste domination ; c'est de-là que cette langue a pris le nom de *lengua del Inga.* Voici quelques mots de cet idiome, pour en donner une idée.

Extrait du Vocabulaire Péruvien.

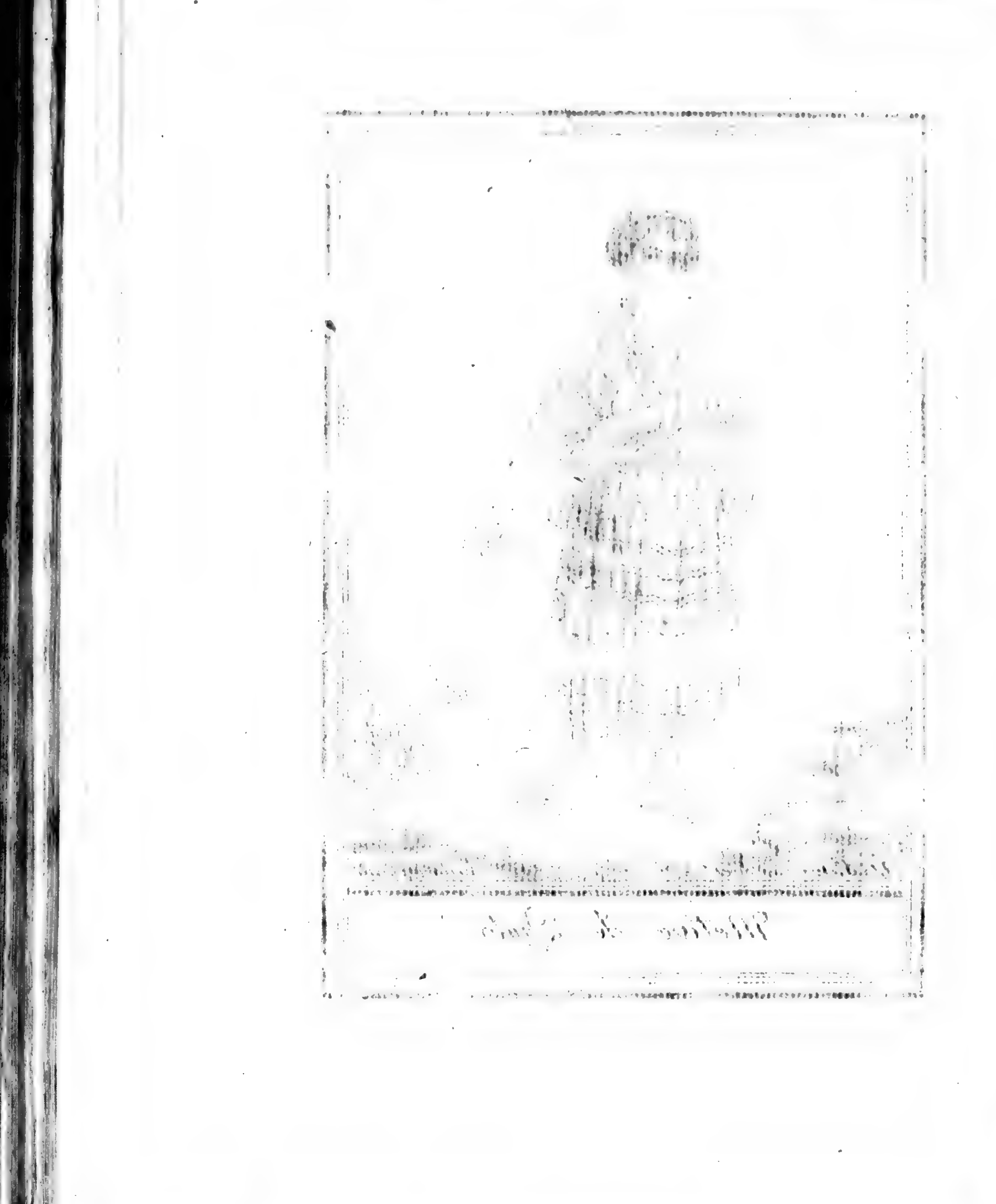
Quichua. . . . . *Nom de cet Idiome.*
Quipos. . . . . . *Nœuds de cordelettes qui tenoient lieu d'écriture.*
Inti. . . . . *Soleil.*
Incas. . . . . . . *Fils du Soleil.*
Pacha . . . . . . *Le Monde.*
Hanan-Pacha. . . *Le Ciel.*
Cama. . . . . . . *Ame.*
Runa. . . . . . . *Homme.*
Mama . . . . . . *Mère.*
Chinas. . . . . . *Servante.*
Capisayo. . . . . *Manteau de serge.*
Faldellin. . . . . *Jupe.*
Jabon. . . . . . . *Pourpoint.*
Basquigne . . . . *Jupe ronde.*
Balaca . . . . . . *Ruban de tête.*
Anaco. . . . . . *Habit en forme de sac.*
Tupu. . . . . . . *Grand poinçon d'argent, agrafe.*
Topo. . . . . . . *Grosse épingle.*

Acſo. . . . . *Robe noire.*
Colla. . . . . . . *Linge blanc, voile, coëffure.*
Fandangos. . . . *Danſe laſcive.*
Maté. . . . . . . *Boiſſon ou infuſion de l'herbe du Paraguai.*
Calabacito . . . . *Eſpèce de Théière.*
Yanga . . . . . . *Sans mauvaiſe intention.*
Raſpadoras. . . . *Petits pains.*
Poſa . . . . *Cent.*
Amannarſe . . . . *Faire ſon apprentiſſage.*
Chacaras . . . . . *Terrain défriché.*
Hacienda. . . . . *Métairie.*


Espagnole de Quito.



Metive de Quito.

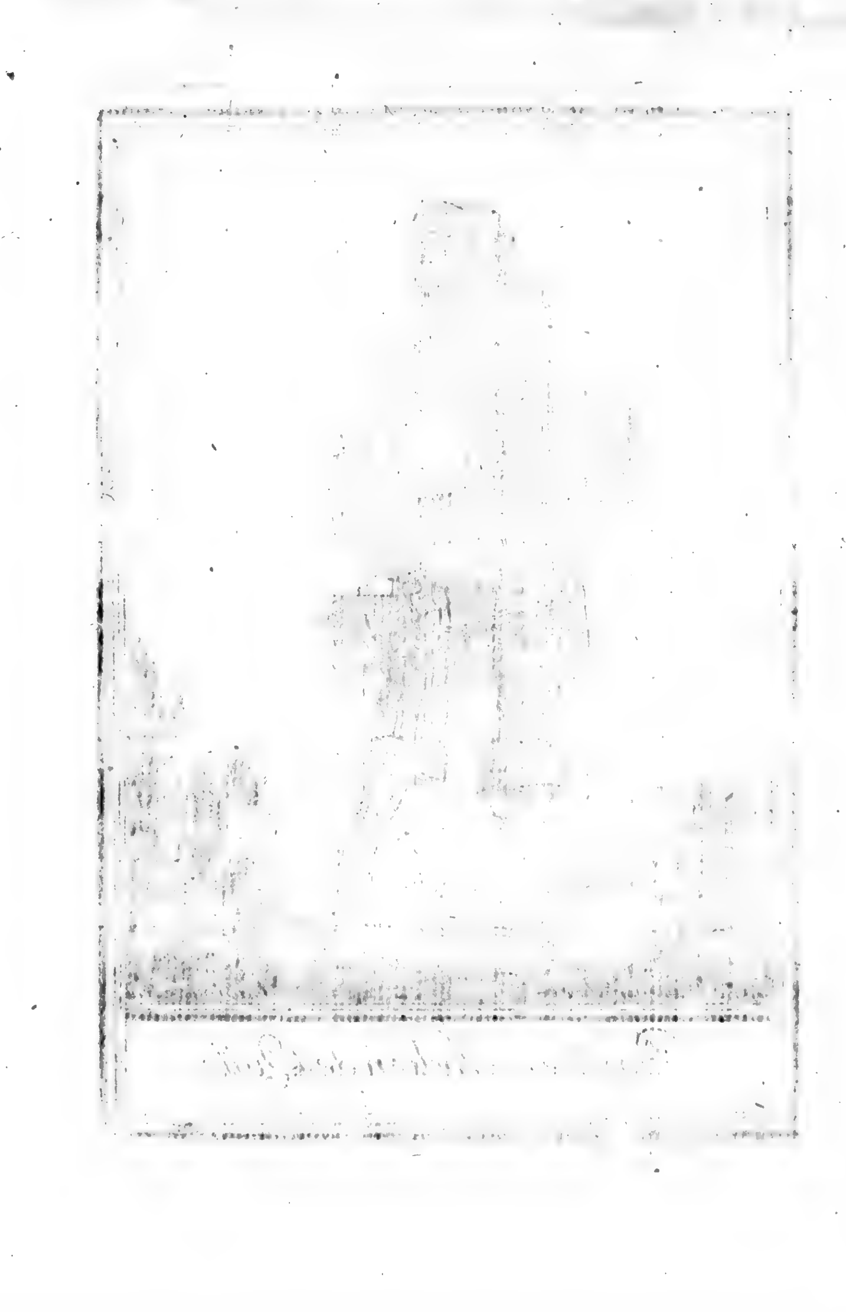




Indienne de Quito.



Barbier Indien de Quito.

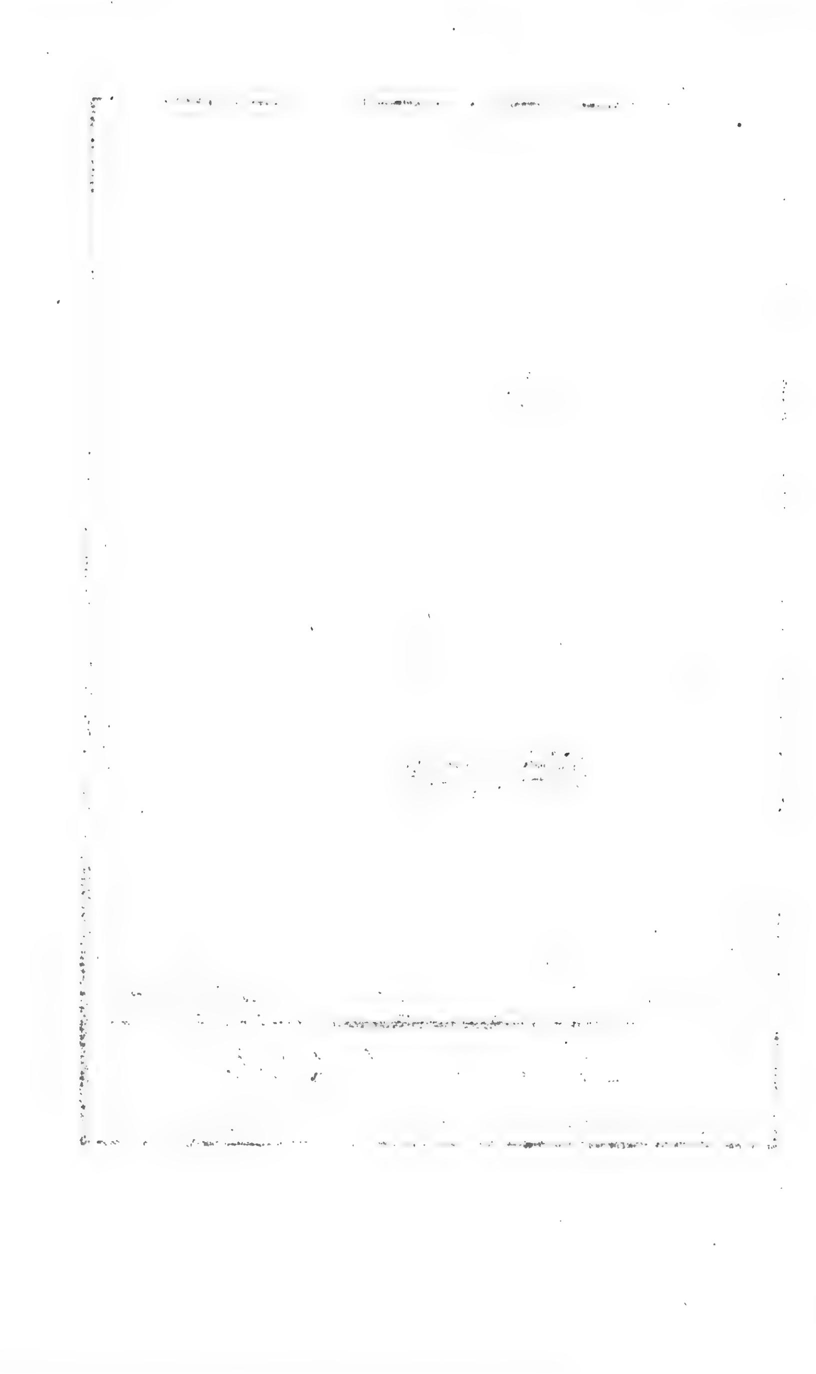




Paysan de Quito.



Paysanne de Quito.



MŒURS,

USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS DE LA GUYANE.

LA découverte de la Guyane remonte à ce siècle où la conquête du Mexique et les trésors du Pérou avoient fait regarder le Nouveau-monde comme une source inépuisable de richesses, ouverte à tous ceux qui avoient le courage de s'y présenter.

Des voyageurs français, conduits par des spéculations commerciales sur les côtes de la Guyane, déterminèrent enfin en 1669 le gouvernement à y former un établissement. Les Compagnies qui avoient jusques alors fait exclusivement le commerce de la Guyane, furent remplacées par la Compagnie des Indes, qui plaça son principal comptoir à Cayenne.

La Guyane est située entre l'équateur et le neuvième degré de latitude septentrionale; elle a trois cents lieues de long, et forme une espèce d'isle, baignée de tous côtés, par le fleuve des Amazones et la rivière d'Orenok.

Le sol de cette Colonie est d'une fertilité admirable, les côteaux y sont couverts d'une verdure presque continuelle, les arbres y sont d'une hauteur et d'une variété surprenante; l'air est généralement tempéré, cependant quelquefois les matinées sont fraiches, humides et mal saines.

Une partie des terres voisines de la mer est trop basse pour être cultivée, et ne produit que des fourrages et des plantes marécageuses.

Cette disposition naturelle du terrein a dû rendre les habitans de la Guyane pasteurs, aussi ne voit on nulle part des troupeaux plus beaux et plus nombreux.

Les bois sont peuplés de biches, de cochons sauvages et de toute espèce de gibier; les perdrix, les ramiers, les faisans, les canards remplissent les airs, et l'on n'a encore qu'une connoissance imparfaite des espèces innombrables de poissons qui se jettent sur la côte où remontent les principales rivières.

La nature, qui semble s'être efforcée d'accumuler en même temps dans la Guyane toutes les richesses et tous les avantages, y a aussi placé des mines nombreuses, fécondes, et presqu'à fleur de terre; on a cru long-tems, et l'on croit encore, que la montagne la plus élevée contient des mines d'argent, mais elles n'ont pas encore été découvertes, et cette idée n'a peut-être d'autre base que quelque vieille tradition de cette montagne, appellée par les Hollandais, *montagne d'argent.*

Les habitans de ces fertiles contrées se divisent, comme dans toutes nos Colonies, en deux classes fort distinctes: les Créoles ou Européens naturalisés, et les Indiens ou Sauvages originaires du pays, nommés *Galibis.*

Les mœurs des Créoles de la Guyane ressemblent à-peu-près à celles des Européens dans nos autres Colonies; ils sont le plus souvent sur leurs habitations, dont le séjour est assez agréable; ils ne se rendent que les jours de fête, de revue ou de foire dans le bourg de Cayenne.

Ce bourg ne contient guère que deux ou trois cents maisons basses, construites en charpente et en boue: quelques-unes de ces cases sont couvertes en feuilles de palmier, d'autres en planches, et toutes sont absolument sans cheminées, ce qui annonce de fréquens incendies.

La maison du gouverneur, qui n'est qu'une mauvaise

échoppe, paroît, au milieu de ces chaumières, un superbe palais.

Non loin de ce bourg, à l'entrée du port, est une petite citadelle, bâtie par les Hollandais.

Quatre compagnies de troupes réglées sont chargées de la défense de ce fort et de toute l'isle.

Les efforts que les puissances européennes ont fait en tout tems pour nous enlever la Guyane, l'adresse avec laquelle les Hollandais s'emparèrent de cette Colonie naissante, la peine qu'on eut à la leur reprendre, tout devroit déterminer le gouvernement à réunir dans cette ville des forces plus considérables.

Les habitations sur lesquelles les Créoles passent la plus grande partie de leur vie, sont encore plus mal construites que les cases du bourg.

On y élève à-peu-près tous les animaux domestiques qui peuplent nos basses-cours en Europe.

Le verger et le potager sont cultivés avec le plus grand soin, et garnis à-peu-près de tous les arbres et de toutes les plantes européennes; la vigne même a été plantée avec succès à la Guyane, et l'on y pourroit faire un vin assez agréable.

La nourriture des Créoles est à-peu-près la même qu'en France; ils y joignent cependant un ragoût de racines bouillies avec du piment, qu'ils appellent *Cassave*, et qu'ils mangent en place de pain.

La richesse des Créoles et le commerce de la Guyane consistent en sucreries, en indigoteries, en plantations de rocou, espèce d'arbrisseau qui fournit la couleur jaune la plus recherchée, et en esclaves Indiens ou nègres, destinés à la culture et à la fabrique de ces objets.

Le costume, les mœurs, l'existence, la nourriture des esclaves Indiens ou nègres est à-peu-près la même, et ne mérite aucune attention, et c'est principalement sur les

Indiens libres ou sauvages que les voyageurs nous ont donné les détails les plus intéressans.

Les sauvages de la Guyane sont d'une taille peu élevée ; leurs jambes sont extrêmement fortes, leur ventre gros et pendant, leurs yeux petits et ronds, leurs cheveux noirs et plats.

Ils ont une horreur décidée pour les vêtemens ; ils se croiroient menacés des plus grands malheurs si, par contrainte ou imprudence, ils se couvroient le corps ; quelques-uns cependant portent autour des reins une petite corde, à laquelle est suspendue de part et d'autre une pièce de toile, qu'ils nomment *camiza* ; cette pièce de toile, longue de quatre à cinq pieds, n'a que sept pouces de large ; elle passe entre les cuisses, et chez les élégants elle traîne sur les talons.

Les femmes portent, au lieu du *camiza*, un *coyon* ou tablier triangulaire, orné de grains de rassade ou de verroteries.

Quelques nations, dans l'intérieur des terres, suppléent à ces pièces d'étoffes avec une coquille attachée à des fils, ou s'enveloppent de la ceinture de notre premier père.

Les habitations des Indiens Guyanais sont toujours situées dans les endroits les plus épais des forêts et dans le voisinage des rivières.

Les cabanes qui composent ces habitations se nomment en général *Karbets*.

Les unes, appellées plus particulièrement *Sura*, sont à deux étages, plusieurs poteaux en forment l'enceinte ; le plancher supérieur est à dix pieds de terre, et le toît qui s'élève au dessus forme une espèce de tente, en branches et en feuilles de palmier.

Les cabanes à rez-de-chaussée, que l'on distingue sous le nom de *Coiouba*, sont composées de deux perches fourchues, d'une solive placée en travers, et de branches d'arbres couchées en appentis des deux côtés.

Quelques-unes de ces maisons ont une porte fermant à serrure : la construction de ces serrures est véritablement un prodige d'industrie pour des sauvages qui n'ont aucun instrument ; elles sont composées d'une petite caisse de bois, dans laquelle sont pratiquées deux trous ; une cheville qui sert de clef, et que chaque sauvage emporte avec lui, se place dans ces deux trous et sert à ouvrir ; on tourne cette clef un certain nombre de fois déterminé, un tour de plus ou de moins et la porte ne s'ouvre pas : en sorte que la clef n'est utile qu'au sauvage qui connoît le secret.

Indépendamment de leurs cases ordinaires, les Indiens construisent dans chaque habitation un édifice public plus spacieux, appelé *Laboui* ; c'est là que se tiennent les assemblées ; là que se donnent les spectacles, les fêtes, les festins ; là que l'on adore les Dieux et que l'on enterre les morts : en un mot, c'est le palais de justice, le temple, le théatre, le cimetière et la salle de bal de la nation.

La construction de ces habitations est la principale occupation des sauvages de la Guyane, qui, naturellement paresseux, ont besoin pour travailler d'être stimulés par le besoin, et qui croient fermement que, dans tous les objets d'agrément, le plaisir de les posséder, ne vaut pas la peine de les fabriquer.

Plusieurs d'entr'eux se livrent par état à la construction des canots ; ce qu'il y a de plus remarquable dans leur travail, c'est qu'ils ne déracinent l'arbre dont ils veulent faire un canot, qu'après que l'ouvrage est absolument fini.

Les sauvages ne se servent absolument de leurs canots que pour aller à la pêche, tous les voyages, toutes les courses se font par terre ; les femmes portent les provisions dans des espèces de hottes, les hommes transportent les meubles, et portent les vieillards ou les chefs dans des hamaks.

Il est peu d'endroits dans le Nouveau-monde où les hamaks

soient fabriqués avec autant d'art et d'élégance ; le tissu en est très-doux et très-élastique, et la canne de bambou qui le supporte ajoute par son élasticité à la douceur des mouvemens.

Quelques-uns de ces hamaks sont suspendus à des cordes fabriquées avec le lait d'une espèce de liane : ce lait, réduit par l'évaporation en pâte, forme une matière si tenace et si élastique, que l'on en forme des anneaux qui se mettent avec autant de facilité au doigt ou autour du bras.

Le goût des habitans de la Guyane pour le repos influe sur toutes leurs habitudes ; de même qu'ils sont par paresse sobres et contens de peu, ils sont par lâcheté pacifiques et tranquilles.

La guerre leur est pour ainsi dire inconnue : ils se volent, ils se pillent, ils s'insultent, mais ils ne se battent pas ; et, si quelque grand événement les force enfin à une guerre inévitable, ils fondent pendant la nuit sur l'habitation de leurs ennemis, enlèvent les femmes, les enfans, les meubles, les provisions, incendient l'habitation, et s'enfuyent ensuite dans une partie de l'isle assez éloignée, pour ne pas craindre que leur ennemi use de représailles.

Leurs armes ordinaires sont l'arc, les flèches et le bouton ou casse-tête ; ces armes sont d'un bois dur, appellé *bois de fer*, un éclat de pierre en forme le tranchant.

Ces armes servent plus souvent à la chasse que dans les combats, le besoin rend les sauvages de la Guyane chasseurs, mais on reconnoît toujours dans leur manière de chasser le goût de ces Indiens pour la paresse et le repos ; ils ne poursuivent pas le gibier, il l'attendent à l'affût ; ils ne vont pas sur la mer poursuivre au loin les poissons, ils forment une enceinte sur la côte, ils y jettent un bois qui empoisonne le poisson, et ils n'ont que la peine de le prendre lorsqu'il surnage.

On conçoit sans peine que la religion, les lois, la forme

du gouvernement doivent être absolument négligés chez un peuple pour lequel le repos est le premier des biens, et qui ne s'occupe qu'avec peine de ses vêtemens, de sa nourriture et de son habitation.

On n'a recours chez ces sauvages à l'Être suprême que lorsqu'on est malade; toutes les maladies sont pour eux *le diable*, *Dieu* c'est la santé; les ministres de la Divinité, ce sont les médecins, appellés *Piayes*.

Ces ministres, habiles dans l'art de connoître et d'appliquer les simples, affectent de ne devoir qu'à des invocations le soulagement qu'ils procurent aux malades par leurs remèdes; ils s'enferment dans leurs cabanes, ils affectent de converser avec le diable; ils se font des meurtrissures, croient avoir par ce moyen, sur l'esprit du peuple, plus d'empire qu'ils n'en acquerroient par leur science.

Le mariage se célèbre par le ministère de ces *Piayes*; aussitôt qu'une jeune fille est devenue nubile, elle leur est livrée; ils la suspendent par les bras, ils lui font subir un jeûne de quelques jours, et impriment sur ses molets et sur ses seins plusieurs caractères mistiques; après cette cérémonie, la jeune fille va allumer du feu dans la cabane de l'homme auquel elle veut être unie; celui-ci n'a pas le droit de la refuser, et il est, par le choix de sa maîtresse, irrévocablement engagé.

Des fêtes brillantes suivent le mariage; les époux y sont unis de nouveau; la danse est le principal mobile de toutes ces fêtes; les sauvages y forment des rondes, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; l'un d'entr'eux ferme les yeux, et poursuit ceux qui l'entourent; pendant ce tems, le tambour et le fifre marquent une mesure très-exacte.

Les danseurs sont parés de grains de rassades, de bonnets de plumes, de ceintures brillantes et de bracelets; leur corps, frotté de rocou ou de bois noir, est empreint des signes en-

trelacés des deux époux, dont le nom est dans ce jour de fête le refrain de toutes les chansons.

On peut juger du langage et des sentimens des Indiens de la Guyane par cette chanson, qu'ils prononcent à la mort de leurs parents.

« Es-tu mort? Oui, tu l'es. Hélas! comment as-tu pu » nous quitter? Tu jouissois auprès de nous d'un repos éter- » nel; couché dans ton hamak, tu n'étois réveillé que pour » te livrer au plaisir; tu as emporté notre gaieté, notre » appétit, notre ame; sans toi nous vivrons malheureux, » nous sommes morts à la joie, au bonheur, et le souris » ne reparoîtra sur notre bouche qu'au moment où nous » serons réunis ensemble. »

Le nombre des Indiens sauvages diminue chaque jour, les forêts se dépeuplent, les habitations s'étendent, et bientôt les premiers habitans de la Guyane auront disparu de cette isle où ils ont reçu avec tant de douceur les Européens.



Hommes de la Guyane.

Labrousse del. St Sauveur direx.



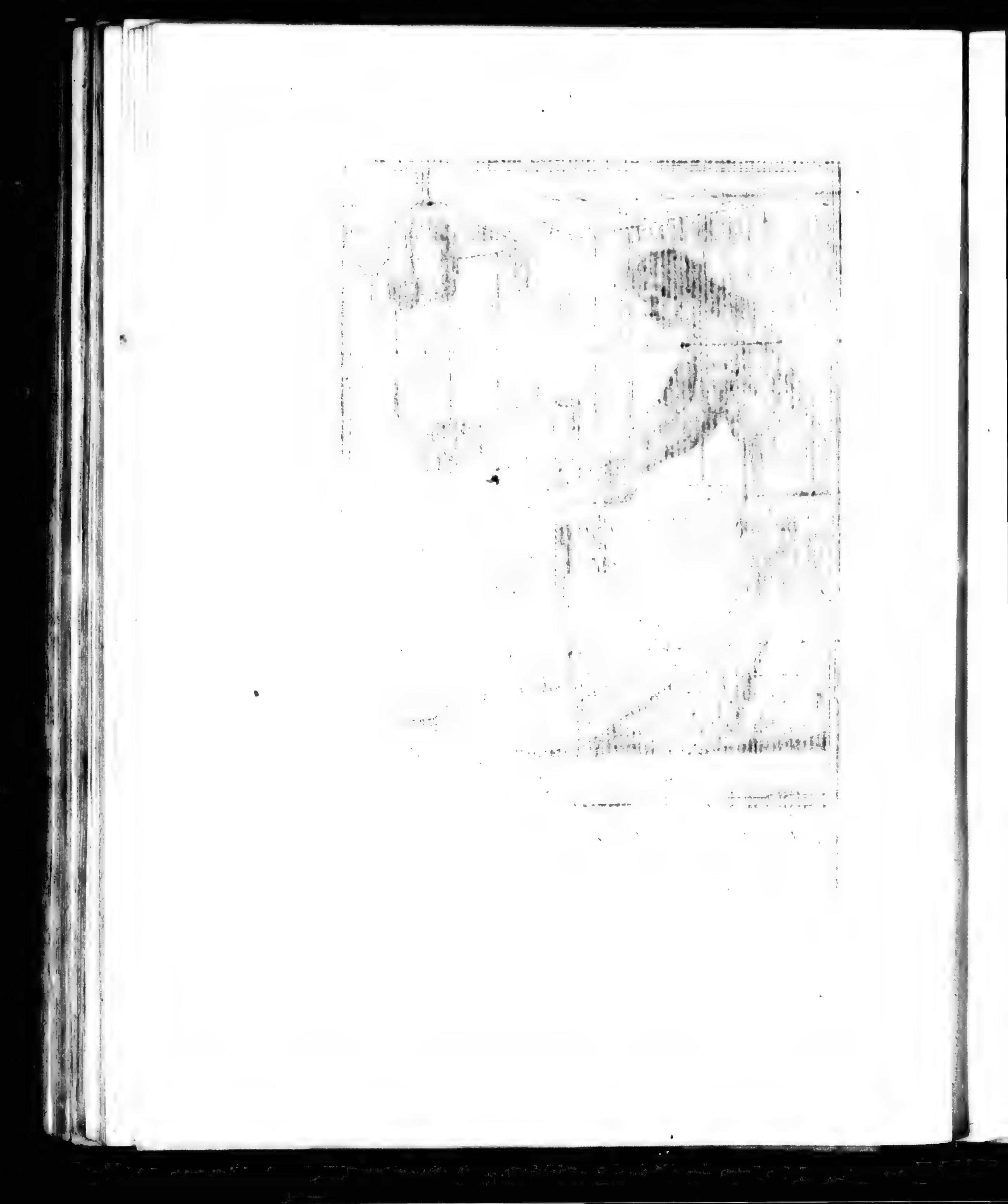
Femmes Indiennes de la Guyane.

Labrousse del. S.t Sauveur direx.



Habitants de la Guyane fabricant le Rocou.

Labrousse del. S.t Sauveur direx.





Danseur, et Danseuse de la Guijane.

Labrousse del. St. Sauveur direx.

MŒURS,

LOIX ET COSTUMES

DES SAUVAGES DU CANADA.

LA découverte du Canada remonte au commencement du quinzième siècle ; à ce moment où l'Europe exaltée par les découvertes de Christophe Colomb, trop resserrée pour ainsi dire dans les bornes du Continent, s'élança tonte entière vers le nouveau monde.

On doit cette découverte à quelques pêcheurs Français : la beauté, la fertilité du pays y conduisirent bientôt une foule de voyageurs, qui n'y formèrent cependant d'établissement solide qu'un siécle après, en 1608.

Ce pays forma bientôt avec la Louisiane la plus belle de nos colonies sous le nom de Nouvelle-France : il est situé dans l'Amérique septentrionale, entre le 40 & 55ᵉ degré de latitude, & le 270ᵉ & 325ᵉ de longitude.

On s'attendoit à trouver dans les habitants du Canada cette simplicité d'esprit qui avoit facilité la conquête des Colonies ; la fierté, l'esprit d'indépendance, le courage & la force de ces Américains, étonnèrent : il fallut les plus grands efforts & toute la perfide sagacité des jésuites pour en asservir une partie ; beaucoup sont encore indépendans & se retirent, pour se soustraire à l'esclavage, dans les terres inconnues qui bordent le Canada au couchant.

Un nombre infini de peuplades couvrent ce vaste pays,

mais leurs noms seuls pourroient établir quelques différences entr'elles, leurs mœurs, leurs lois, leurs costumes sont absolument semblables, la langue même n'éprouve que de légères variations; le peuple Iroquois est le tronc dont tous les autres sauvages du Canada semblent être les branches.

C'est donc principalement sur ce peuple, que doit se porter toute l'attention; c'est dans son caractère, dans ses loix, dans ses mœurs qu'il faut étudier le Canada.

L'Iroquois ne connoît point la crainte, il préfére la mort à l'esclavage, & à la honte : il est naturellement méfiant, la vengeance est sa passion dominante, il sent vivement, mais il se fait un étude de concentrer tous ses sentimens : son silence, son laconisme annoncent un peuple froid & stupide, ses actions décèlent une ame brûlante; on apprit à un Iroquois la mort de sa femme, *c'est dommage répondit-il,* mais trois jours après il succomba à sa douleur d'autant plus forte qu'elle avoit été plus soigneusement renfermée.

L'Iroquois sacrifie sur-tout à l'amitié, c'est le premier, c'est le plus sacré des liens pour ce peuple sauvage.

L'amitié chez lui est une convention de tout partager, d'avoir tout en commun, de combattre toujours ensemble : chaque Iroquois a son ami, & n'en a qu'un. Quelques voyageurs ont cherché dans un vice affreux la cause de cette amitié.

Les Canadiennes portent dans leurs habitudes une empreinte de douceur qui doit les faire distinguer de tous les sauvages du Nouveau-monde : la modestie semble diriger tous leurs mouvemens & toutes leurs actions; elles s'éloignent du commerce des hommes dans leurs momens critiques. Elles n'accouchent jamais dans leurs cabanes, mais

dans quelqu'endroit retiré & inaccessible, & sur le champ elles sont rendues à leurs travaux.

La nourriture des Canadiens est celle de tous les sauvages : ils font rotir rarement au feu, souvent au soleil, la chair des animaux qu'ils tuent ; le sang de ces animaux mêlé avec de l'eau est leur boisson ordinaire ; ce n'est que dans la disette qu'ils se nourrissent de fruits & de grains : le chien engraissé est le plus grand des régals, il est reservé pour la table des dieux &pour les jours de fêtes.

La chasse & la guerre partagent tous les moments des Canadiens ; la chasse a pour objet de satisfaire leurs besoins ; la guerre n'a presque jamais d'autre but que celui de faire des prisonniers & de les massacrer.

L'agilité de ces sauvages, que l'on a vu forcer à la course l'élan & le cerf, rend leurs chasses & leurs guerres très-intéressantes ; ils attaquent les animaux les plus forts & les plus féroces, & suppléant par la force à l'adresse, les frappent tous au même instant.

Leurs armes sont le casse-tête ou manacas, la hâche, la flêche & le fusil, ils n'ont pas eu de peine à s'habituer au maniement de cette dernière arme ; quelques uns portent une hâche, qui percée dans toute sa longueur, leur sert en même tems de pipe. Cet instrument chéri des Sauvages est le caducée des anciens : on se passe de bouche en bouche le calumet de paix, & tous ceux qui en ont aspiré la fumée sont frères ; avant que d'attaquer un ennemi, on le lui présente, s'il refuse de le mettre à sa bouche, la paix est rompue, on lui jette le collier de guerre. On se répand alors dans l'habitation en poussant des hurlemens affreux & en criant, *l'on va manger telle nation.*

Une nuée de flêches engage l'action, bientôt on s'ap-

proche & le combat finit ordinairement dans le même lieu où il a commencé : l'Iroquois ne connoît point la fuite, le vainqueur après avoir terrassé son ennemi lui arrache la chevelure, c'est le symbole du triomphe.

Les prisonniers sont dévoués à une mort plus lente & plus cruelle, on les place sur un brasier où pendant deux jours le vainqueur se plaît à prolonger leurs souffrances : c'est là, sur-tout, c'est sur ce brasier que l'Iroquois donne des leçons de courage à tous les peuples de l'univers : son esprit libre dans un corps épuisé de douleurs ne perd rien de sa fermeté : il provoque ses ennemis, il leur rappelle les victoires qu'il a remportées sur eux, les coups qu'il leur a porté ; il les menace, il excite leur rage & meurt au milieu des flammes comme un guerrier vainqueur sur son char de triomphe.

C'est au milieu de l'habitation que se fait cette terrible exécution, ou plutôt que se donne cette fête à laquelle toute la Nation prend part.

L'habitation de chaque peuplade est formé de deux ou trois cens cabanes à peu près semblables à celles de tous les Sauvages ; quelques perches courbées, unies par le haut, & revêtues de nattes, en forment l'enceinte ; au milieu est un trou, dans lequel, en été comme en hyver, on entretient un feu continuel ; autour se trouvent plusieurs autres creux où se placent les Sauvages ; les armes, les trophées, les chevelures, les crânes des ennemis vaincus sont les ornemens de ces cabanes. Avant de connoître les armes à feu, les Iroquois formoient une triple enceinte autour de leur habitation, mais ils ont perdu cette usage.

Autant les Iroquois sont simples dans leurs habitations, autant ils sont recherchés dans leurs costumes ; on ne conçoit point comment le plus sauvage de tous les Peuples a

pu porter, sinon, autant de perfection, du moins autant de prétention dans sa parure.

Semblables à nos Européennes, ils se couvrent le visage de plusieurs couleurs, ils les incrustent dans leur peau par de légères incisions, & les fortifient en se frottant le corps avec des matières grasses.

Quelques historiens prétendent que ces couleurs sont moins un objet d'ornement que d'utilité, & qu'elles sont destinées à éloigner les insectes malfaisans dont ces pays sont innondés.

Ces Sauvages se dépilent exactement toutes les parties du corps, ils ne laissent croître qu'une légère touffe de cheveux sur le haut de la tête, & cette touffe encore n'est conservée que pour servir de lien aux aigrettes d'yvoire & d'argent, & aux plumes dont ils se coeffent. Leur corps est presque absolument nud ; ils portent une ceinture de peau garnie de *verroterie*, à laquelle pend une pièce quarrée d'euviron huit pouces : ils ont les jambes enveloppées d'une peau ou d'une étoffe de couleur en forme de guêtres : cette espèce de bas ne descend qu'à la cheville, est très-serrée, & tient par une bretelle à la ceinture ; à l'endroit où finissent ces guêtres, prend une espece de chausson de peau de dain, grossierement façonné, retenu au-dessus de la cheville par un lien dans lequel sont enfilées de petites pièces de cuivre destinées à marquer par leurs sons le pas des Sauvages : en hyver ils marchent sur la neige à l'aide d'une raquette qn'ils attachent à leur chaussure. Enfin, le principal vêtement de ces Peuples consiste en une grande peau ou couverture semblable, pour la forme, au manteau des Grecs, & attaché sur la poitrine. Ces couvertures leursont apportées par les Européens.

Les jeunes Sauvages, les élégans, bordent toutes les piè-

ces de leur habillement de franges, de pointes de porc-Epic, de plumes, ou de pièces de métal : ils se fendent les oreilles pour leur donner une forme plus agréable : ils s'attachent au nez divers espèces d'ornemens : ils portent une multitude de bracelets & de colliers.

A quelques nuances près, ce costume est celui de tous les Canadiens qui ne distinguent entr'eux les divers peuplades, que par la coiffure.

Les femmes s'enveloppent, ainsi que les hommes, d'une grande couverture ; elles se dépilent, aussi exactement qu'eux, toutes les parties du corps, aux cheveux près qu'elles conservent dans toute leur longueur ; leur chaussure est absolument semblable à celle des hommes, mais bien peu en font usage ; elles portent leurs jeunes enfants derriere le dos, sur un morceau d'écorce ; enfin, elles font habituellement usage d'une espèce de chemise ou tunique, qui ne descend pas plus bas que le genou.

Le petit mouvement de coquetterie qui porte les Iroquois à se peindre le visage, influe aussi sur le costume des Canadiennes : celles qui veulent plaire, peignent leur chevelure, & se placent au-dessus des oreilles, & au milieu du front, une large mouche : on peut sans doute pardonner à des Sauvages un ridicule si généralement établi en Europe.

Si l'on est étonné de trouver au bout du monde, chez un peuple sauvage, l'usage des fards, des mouches & de tous les ridicules de l'Europe ; on l'est bien plus encore d'y trouver un gouvernement digne de servir de modèle aux nations les plus policées. Deux Chefs se partagent toutes les fonctions publiques, & toute la confiance de la nation :

L'un de ces chefs commande les guerriers, il dirige leur marche, il fait la paix & la guerre :

L'autre est le chef du conseil, l'orateur du peuple, il

propose, il rend compte dans l'assemblée de la nation, il en fait exécuter les décisions : ces deux chefs portent dans les cérémonies une médaille, des habits français, dont nos gouverneurs leur faisoient présent.

Ils n'ont aucun pouvoir sur la liberté & sur la vie des citoyens ; c'est dans l'intérieur de chaque cabane, que doivent être punis les plus grands crimes : l'amende, le bannissement sont les peines ordinaires : le mari y punit lui-même la femme adultère, en lui enlèvant avec les dents le bout du nez : le père y punit lui-même ses enfants ; chaque cabane veille sur ceux qui la composent ; la peine de mort y est inconnue, le meurtrier même n'y est pas sujet, il se soustrait à toute espèce de punition en déclarant qu'il *rêvoit*.

Cet usage de rêver tient essentiellement à la religion : la Nation se croit obligée de donner à un homme tout ce qu'il déclare avoir vu en songe ; la superstition ou la perversité ont même créé une fête *des songes*, pendant laquelle l'on peut songer que l'on tue, ou que l'on vole ses ennemis, & réaliser impunément ce rêve.

Le Jongleur, qui est le ministre de la Divinité, a pour principale occupation d'expliquer les songes : son interprétation tend toujours à quelque offrande aux bons esprits, aux mauvais & sur-tout à lui : ces bons & mauvais esprits sont répandus partout : on dépose des offrandes aux arbres dans lesquels ils habitent, souvent on y suspend un chien jusqu'à ce qu'il meurt enragé ; c'est une des plus belles offrandes :

Aux inutiles fonctions d'expliquer les songes & de converser avec les dieux, le Jongleur en joint de plus utiles, & de plus agréables ; il guérit les malades, il préside aux danses, il est en même temps le prêtre, le médecin & le musicien de l'habitation : il marche à la

tête des armées portant d'une main le sac qui contient les simples, & de l'autre le *chickikoué*, qui est un fruit creux rempli de petites pierres.

On peut juger dn crédit de ce Jongleur par l'empire que nos prêtres auroient sur l'esprit du peuple, si chaque village trouvoit en eux un prêtre, un médecin & un tambourin :

Les danses des Iroquois sont absolument semblables à celles des autres Sauvages : ils dansent en rond au son du *chickikoué* & des battements de main des spectateurs.

Leurs cérémonies sont simples, mais expressives : le mariage s'y contracte dans la cabane de la femme sans l'assistance des prêtres ; l'amant présente à la jeune personne, qu'il recherche une mêche allumée ou une baguette, ſi elle se reveille pour éteindre la mêche ou briser la baguette ; le mariage est formé : chacun des habitans emporte un morceau de la baguette brisée, comme une preuve du mariage, & c'est en réunissant ces morceaux qu'on procéde au divorce.

Ce peuple que nous avons déjà vu ſi grand, si courageux au milieu des supplices, l'est encore plus lorsque la vieillesse vient lentement terminer ses jours : il se prépare à la mort comme à une fête ; lorsqu'il en sent l'approche il réunit tous ses amis, il leur donne sur sa tombe un superbe festin, il console sa veuve, encourage ses enfans, déclare sa derniere volonté, & veille lui-même aux détails de sa sépulture.

Tels sont les mœurs d'un peuple trop souvent calomnié par les voyageurs ; au fonds de ses déserts, il est adroit, laborieux, intelligent, vertueux, bon ami, bon mari, bon pere. Que seroit-il donc si la philosophie poliçoit son ame & ses mœurs ! . . il y perdroit peut-ètre : il deviendroit un peuple policé, mais corrompu.



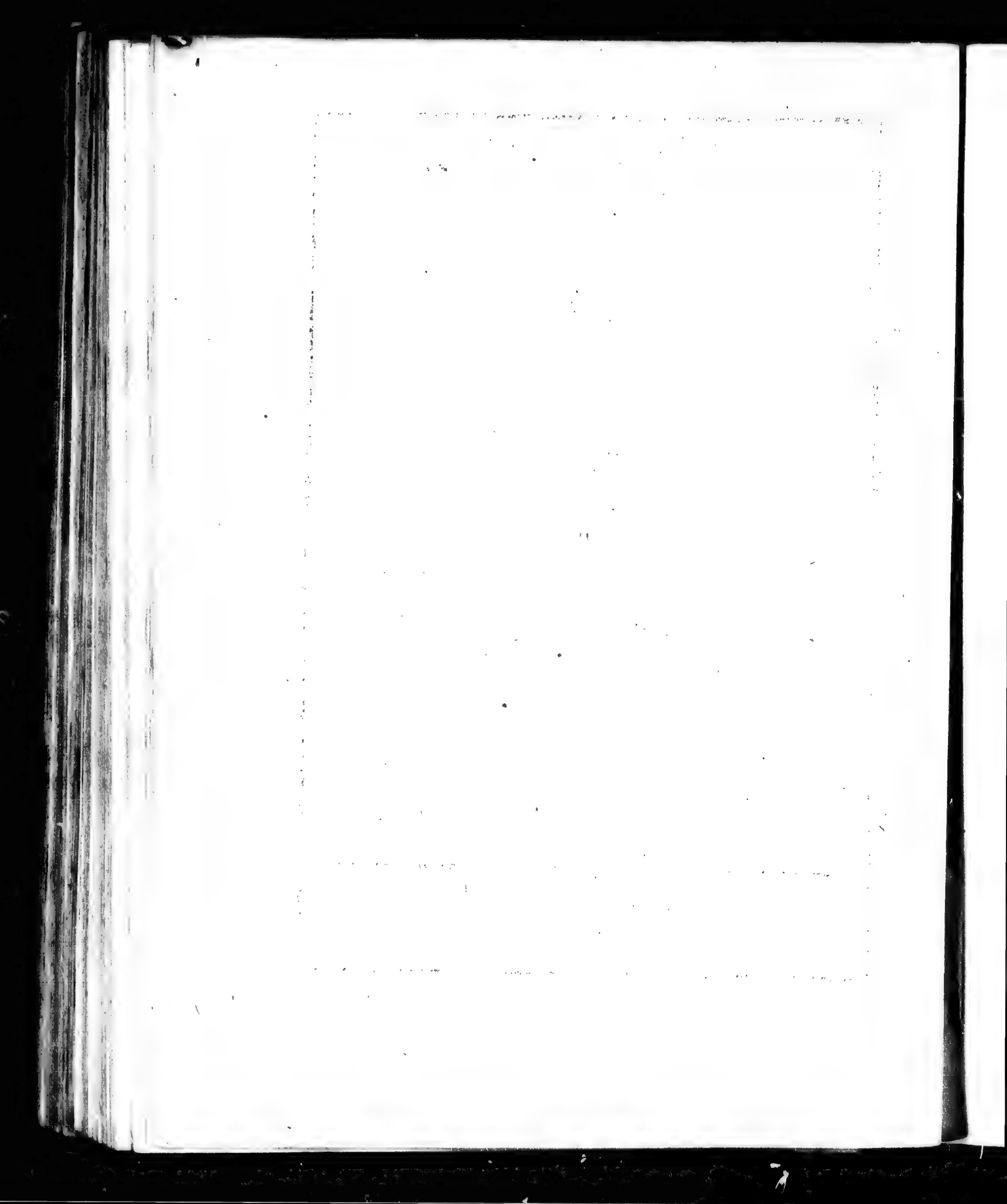
Grand Chef de Guerriers Iroquois

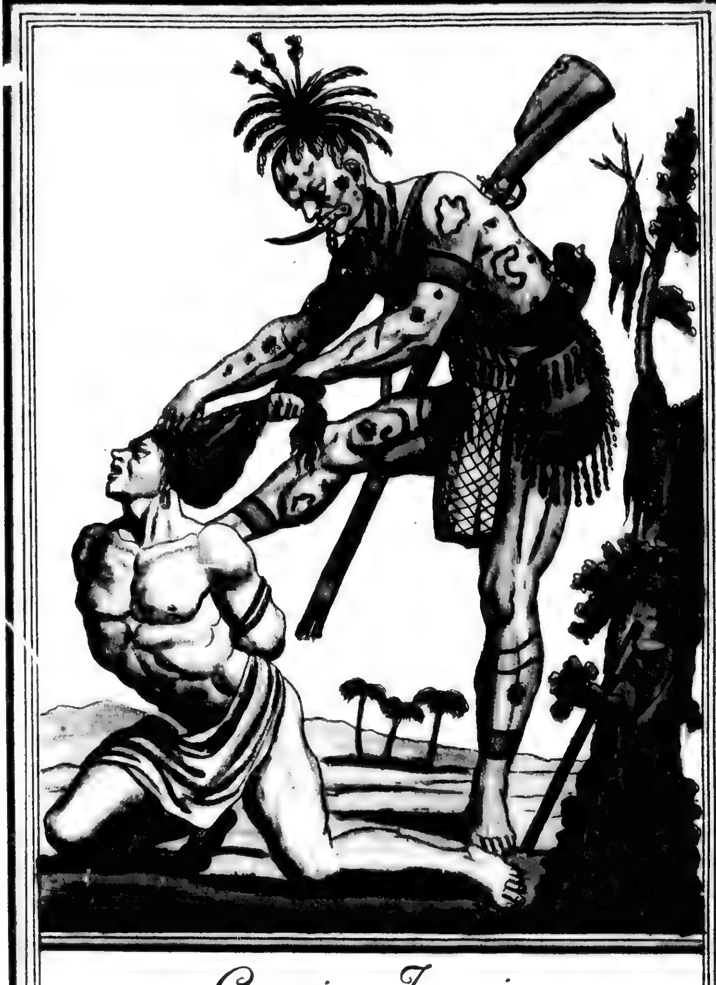


Sauvage Iroquois



Sauvagesse Iroquoise





Guerrier Iroquois.



Iroquois allant ala Decouverte



Jongleur Iroquois

MŒURS,

LOIX ET COSTUMES

DES SAUVAGES

DE LA BAYE D'HUDSON.

C'est au célébre Champlain que nous devons nos établissemens dans la Baye d'Hudson; l'Isle de Terre-neuve & les côtes du Labrador ont été pendant long-temps le terme des navigations françaises dans le Nord de l'Amérique; mais cet habile capitaine parti en 1424 du port de Bordeaux, osa franchir les bornes & après avoir navigué quelques jours dans un détroit fort resserré, il découvrit successivement, l'Isle de Marbre, l'Isle Royale, Harlton, & enfin le Golfe Mieux, que la capitaine Hudson avoit ancienement découvert, & nommé Baye d'Hudson.

Cette Baye qui a 3 à 400 lieues de diametre, est placée entre le 51e. & le 64e. degré de latitude septentrionale; les côtes qui la bordent, situées, pour ainsi dire, sous le pôl, au milieu des glaçons, présentent un aspect effrayant. Les neiges & les glaces sont à peine écoulées, qu'elles viennent de nouveau blanchir la terre, & la feuille n'embélit pas un mois l'arbre qui la produit.

Le grain n'y vient pas à maturité, mais quelques fruits murissent à la hâte pendant la saison tempérée, & sur les côteaux exposés au Midi.

Au milieu de ces arbres dépouillés, de ces montagnes de neige, & l'aspect effrayant du refroidissement naturel, on voit avec étonnement, l'Isle de Charlston couverte d'une verdure perpétuelle ; ce contraste du printems & de l'hiver dans le même climat, sous le même dégré, a frappé les regards des voyageurs, mais n'a pas assez occupé leur esprit ; ils ont trop légérement, peut-être, attribué ce phénomène, à l'exposition de cette Isle, à la chaleur de son sol.

Les Côtes septentrionales du Golfe sont moins connues, & la nature y est, sans doute, mille fois plus effrayante encore ; c'est principalement sur les Côtes méridionales, sur les habitans du Labrador, sur les Esquimaux, sur sur les Sauvages de l'Isle royale, que portent les observations des voyageurs & que nous arrêterons nos regards.

Ces Sauvages sont en général d'une taille peu élevée, ils sont, comme tous les habitans du Nord, très-robustes ; mais par une singularité frappante, ils sont bazanés & ont la chevelure brune comme les peuples du midi. Leurs yeux sont noirs, étincelans, mais presque fermés.

Les habitans accoutumés au froid, en sont rarement incommodés, & combattent les rhumes avec un remède, qui donneroit la mort à un Européen ; ils s'enferment dans une petite hute revêtue de peau de veau-marin, ils y mettent une pierre qu'ils ont fait rougir au feu, ils versent un peu d'eau sur cette pierre, & après avoir long-temps transpiré dans la vapeur, ils vont se rouler dans la neige.

Leur caractère est un mélange inconcevable de tendresse & de cruauté, de douceur & de barbarie, de friponerie & de fidélité ; ils étranglent leurs vieillards ; ils mangent leurs enfans ; mais dans le danger, ils s'exposent à la mort la plus cruelle pour sauver leur famille ; ils rendent

un compte exact anx directeurs des forts Anglais, de la poudre & du plomb qu'on leur confie; mais s'ils rencontrent dans leurs chasses les Européens, ils les dépouillent ou les massacrent.

Un trait rapporté par M. Ellis, peint tout à la fois, l'attachement des Esquimaux pour leurs enfans, & leur mépris pour leur femme; un canot surchargé du poids d'une famille sauvage, alloit périr; le père & la mère se disputent le droit de se sacrifier pour sauver leurs enfans; la femme se précipite; le mari va tranquillement à bord en couvrant de caresses l'enfant que sa femme venoit de sauver, mais sans daigner jeter un regard sur sa malheureuse épouse.

C'est parmi ses Sauvages nés dans la plus affreuse contrée de l'univers que l'on reconnoît sur-tout la force de ce lien qui attache tout homme à sa patrie; les agrémens de la vie Européenne ne peuvent les arracher à leur existence errante & malheureuse.

On a vu des jeunes sauvages enlevés à leurs parens, élevés avec soin, comblés d'attention, s'échapper & retourner dans leurs forêts.

La vie que ces infortunés y menent est cependant digne de pitié; la plupart d'entr'eux n'ont point d'habitations; ils n'ont aucune demeure fixe; ils partent l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, le filet sur le dos & parcourent avec leur famille un pays où ils errent quelquefois trois jours sans trouver un abri. Leur unique ressource alors est de passer les nuits sous la neige où ils dorment souvent d'un sommeil éternel.

Dans les pays couverts, ils abattent autour d'eux un rempart d'arbres, ils y mettent le feu & y passent tranquillement la nuit.

La chasse est leur unique ressource, dans un pays ou la terre avare de ses trésors semble se refuser aux soins de ceux qui la cultivent. Les lievres, les perdrix, les canards, les oies fournissent le plus souvent à leurs besoins; mais quelquefois, cette derniere ressource leur manque ; & c'est alors qu'étouffant dans leur cœur les cris de la nature, les pères mangent successivement leurs enfans, & leurs femmes.

Quelques voyageurs que l'air contagieux de ces horribles contrées avoit sans doute dénaturés, ou dont l'ame s'étoit refroidie dans un climat glacé, ont osé entreprendre de justifier cette horrible coutume.

D'autres, plus amis de l'humanité ont essayé de prouver la fausseté de ce récit, mais il est aujourd'hui bien avéré que cet usage existe & le cœur de l'homme sensible, déchiré, ne sait s'il doit accuser ces malheureux qui osent se repaître du sang de leurs enfants ou la providence qui les réduit à cette horrible extrémité.

Une existence aussi laborieuse, aussi cruelle, doit nécessairement amener le dégout de la vie; aussi, voit-on le vieillard demander la mort comme une grace; il creuse son tombeau, il y réunit sa famille, il y fait avec elle une petite fête, & dans le moment ou la joie est repandue sur tous les visages, il se passe au col une corde que ses enfans tirent de chaque côté jusqu'à ce qu'il soit étranglé. Les voyageurs qui louent & blâment si souvent sans motif, admirent le courage avec lequel ces veillards se donnent la mort, comme s'il pouvoit y avoir quelque mérite à renoncer à une vie plus cruelle que la mort la plus dure.

Un peuple errant ne peut pas être bien avancé dans les arts; cependant on trouve chez les Esquimaux quelques inventions assez ingénieuses.

Leurs canots composés de côtes de baleine unies ensemble & recouvertes d'une peau de veau marin, ont environ vingt pieds de long sur deux de large : toute la partie supérieure est fermée, à l'exception d'un trou dans lequel se place le navigateur, une rame à deux pales est entre ses mains & lui sert à le diriger.

Les habitans des côtes ont des canots plus grands qui peuvent contenir toute leur famille.

Les instrumens avec lesquels les sauvages du Labrador vont à la pêche ne sont pas moins ingénieusement fabriqués; ce sont des harpons armés d'un côté d'un fer pour blesser les poissons, & de l'autre d'une dent de cheval marin pour les darder lorsqu'ils sont blessés. Une peau de veau marin enflée équivaut au liège de nos lignes européennes.

Mais c'est surtout dans les habits des sauvages que l'on remarque une adresse étonnante pour un peuple aussi barbare.

Ils ont tout le corps couvert excepté les mains & le visage, & nos habits européens ne sont pas mieux cousus que ne sont unies toutes les parties de leurs vêtemens.

Des peaux de veaux marins & de castor cousues avec des nerfs & des arrêtes de poisson sont les seules étoffes qu'ils connoissent.

Leurs cheveux courts & plats sont couverts d'un capuchon fourré des deux côtés.

Ce capuchon semblable à celui de nos moines est un peu plus large chez les femmes qui s'en servent comme d'une hotte pour porter leurs enfans.

Un large habit fermé avec un lien couvre les hommes jusqu'aux genouils, & descend chez les femmes sur les talons.

Une culotte fourrée descend jusqu'aux genouils & est

serrée autour des reins par une coulisse semblable à celle d'une bourse.

Plufieurs bottes de peaux garnies de baleines garantissent les jambes de la rigueur du froid : une de ces bottes sert pendant la nuit de lit aux enfans.

Les espèces de lunettes qu'ils ont imaginés pour se garantir du froid, feroient honneur au génie des européens. Elles sont de la largeur de leurs yeux, & une fente horisontale menage la vue sans la gêner.

Le commerce des européens avec un peuple qui manque du nécessaire doit être presque nul, cependant il rapportoit annuellement à la France 200000 liv. aujourd'hui les Anglais en tirent un très-grand parti. Ils se tiennent dans leurs forts, & échangent quelques véroteries contre les peaux les plus prétieuses. On voit par le tarif de ce commerce publié en 1700 qu'un miroir se donnoit pour deux peaux de castor.

On prétend que ce pays a des mines très-précieuses, mais l'inclémence des saisons en a toujours éloigné les européens. Peut-être un jour ces mines se fouilleront-elles, peut-être un jour ces infortunés recevront-ils de nous en échange d'un métal dont ils ignorent le prix, des aliments que la nature leur refuse. Puisse cet espoir se réaliser & puisse ce peuple infortuné alimenté par l'europe n'être plus réduit à se nourir de son propre sang.



Sauvage de la Baye de hudson



Sauvagesse de la Baye de Hudson

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES ACADIENS.

LE caractère paiſible, les douces habitudes, l'ignorance où étoient les Acadiens des arts corrupteurs, firent donner à leur patrie une dénomination preſque ſemblable à celle de l'heureuſe *Arcadie* des Anciens. Ce fut, à la fin du ſeizième ſiècle, que les Français deſcendirent ſur les côtes de l'*Acadie*, peninſule de l'Amérique, voiſine du Canada, & jouiſſant à-peu-près du même climat que la France. L'Angleterre convoita bientôt cette poſſeſſion où le bonheur habiteroit encore, ſi elle ne fût jamais venue à la connoiſſance des Européens. Le ſang des deux nations civiliſées coula en préſence des Sauvages, cauſe innocente de ces rivalités politiques. Changeant de maîtres ſelon le ſort des armes, le choix des naturels du pays eût été pour les Français; mais après maintes révolutions auxquelles ils échappèrent en petit nombre, le reſte de cette peuplade, digne d'une plus douce deſtinée, ſubit le joug Britannique; & l'Acadie n'eſt plus aujourd'hui que la Nouvelle-Ecoſſe.

Le peu d'Acadiens i ſubſiſtent encore, cantonnés loin des Colonies Iſlandoiſes & Allemandes, ont gardé leurs mœurs reſpectives, & font regretter qu'ils ne ſoient plus les ſeuls propriétaires de leur patrie. Ils ſe tutoyent tous, ſans diſtinction d'âge, comme en doivent agir les frères d'une même famille. « Père de celle que j'aime, (dit un jeune homme qui veut ſe marier), « donne moi ta fille. » On lui répond: » ſi tu es bon chaſſeur, parle à ſa mère. » L'amoureux eſt mis à l'épreuve,

Et s'il a su pendant un temps limité procurer beaucoup de gibier & de poiſſon aux parens de la jouvencelle qu'il recherche, la mère dit à celle-ci: « Suis ce garçon; c'eſt ton mari. » La jeune fille ordinairement ne ſe le fait pas redire, & tous deux vont paſſer plusieurs jours dans les bois. Cette abſence n'eſt pas toute pour eux; il faut qu'ils en rapportent aſſez de chaſſe & de pêche pour fournir aux frais de la noce qu'on célèbre à leur retour. Jadis, il étoit dit-on, quelquefois d'uſage que les nouveaux mariés, après la cérémonie nationale de leur union, paſſaſſent des mois, même des années, ſans faire valoir leurs droits réciproques. Ils en agiſſoient ainſi, ajoute-t'on, par un raffinement d'amour qu'il eſt difficile de ſuppoſer poſſible chez une nation, ſinon barbare, du moins ſauvage. Il eſt plus naturel de croire que le ſéjour de plusieurs journées conſécutives dans les forêts, livrés à toute l'effervescence de leurs premiers deſirs, les raſſaſie pour long-temps & les fait conſentir ſans peine à une trève de plaiſirs dont le beſoin eſt le principal attrait pour eux.

Quand elle ſe croit enceinte, l'épouſe ſe feroit un ſcrupule de le cacher à ſon mari, qui, de ce moment fait ceſſer tout commerce avec elle. Mais l'arrivée des étrangers a un peu civiliſé les naturels ſur cet article, comme ſur plusieurs autres. Quand elles en ont le temps, les femmes vont accoucher au milieu des bois, hors de la cabane qu'elles craindroient de ſouiller. Le nouveau-né, même en hyver, tout auſſitôt l'enfantement, eſt baigné dans l'eau froide. Une peau de renard ou la dépouille d'un cygne lui ſert de layette; & on le garrote dans un berceau conſtruit de manière à pouvoir être ſuſpendu au premier arbre. Avant de lui laiſſer goûter le lait maternel, on lui fait avaler quelques gouttes d'huile de poiſſon ou de graiſſe d'animal. La naiſſance d'un fils eſt une fête dans la famille: mais par un préjugé dont il reſte encore quelques traces ailleurs qu'en Amérique, une fille ne cauſe pas la même joie. Si la mère redevient enceinte avant d'avoir ſevré ſon enfant, qu'on eſt dans l'uſage d'allaiter très-tard; par une ſollicitude aveugle, elle fait avorter le fruit en germe, dans la crainte de faire pâtir ſon

premier nourriſſon. Un enfant eſt l'idole de ſes père & mère. On fait des préſens aux étrangers qui le careſſent dans leurs bras, & on leur paie même le dommage qu'auroit pu occaſioner ſur leurs habits quelqu'accident contraire à la propreté. Chaque époque un peu intéreſſante de l'enfance eſt précieuſe aux parens; ils la célèbrent par un feſtin. Ainſi on ſe raſſemble pour danſer, à l'apparition de la première dent ou aux premiers pas que fait l'enfant, en marchant tout ſeul. Le premier gibier qu'il apporte de la chaſſe eſt le ſujet d'un grand repas. Cette conduite eſt motivée. Le meilleur chaſſeur a ſeul des droits au commandement de ſa tribu. Ce n'eſt pas au plus intrigant ou à l'héritier d'un grand nom qu'on défère le titre de chef, *Sagaino*. Les avantages de la figure ou de la taille n'entrent même pas en conſidération. Le petit-fils d'un Sauvage qui fut ennobli par Henri IV en récompenſe des ſervices rendus à la France en chaſſant les Anglais, ne ſe prévalut point de cette prérogative pour obtenir le rang ſuprême parmi les ſiens. Le plus fort, le plus courageux, ou le plus adroit l'emporte ſur ſes rivaux, ſans craindre de s'en faire des ennemis. Depuis la préſence des Européens en Acadie, les habitans ſont moins unis entr'eux qu'auparavant. Ils ont des Jongleurs qui ſoufflent le froid & le chaud, ſelon leur intérêt. Ces magiciens ont redoublé d'artifice, du moment qu'on leur oppoſa les miſſionaires, plus clairvoyans que leurs compatriotes crédules. La jalouſie du métier s'empara d'eux. Ils ne pardonnèrent pas aux nouveaux-venus de leur avoir enlevé les bons morceaux qu'ils ſe faiſoient adjuger dans les feſtins, ſous prétexte de ſorcellerie. Le Dieu des Acadiens Sauvages eſt le Soleil, qu'ils appellent *Nichekaminou*, c'eſt-à-dire, le très-grand. Mais à l'exemple de tous leurs voiſins, les Américains ſeptentrionaux qu'ils imitent en beaucoup de choſes, ils rendent un culte aſſidu au démon, nommé chez eux *Mendon*. Coupables de toutes les les pratiques ſuperſtitieuſes communes aux nations ſauvages, ils y ſont fort attachés, & y tiennent encore; d'autant plus excuſables que les vices de leur eſprit n'altérent point les belles qualités de leur cœur. Nos miſſionaires n'ont pas eu beſoin de leur apprendre les loix de

l'hoſpitalité & de l'amour du prochain. Avant qu'on leur eût apporté le décalogue & l'évangile, le plus fort parmi eux ſoulageoit le plus foible; le jeune homme chaſſoit au profit du vieillard. Le père, privé de ſon fils unique dans un combat, ne reſte point long-temps ſeul; on s'empreſſe de lui faire adopter un autre enfant. S'ils ne ſont pas d'une propreté recherchée dans les détails de la vie domeſtique; obſervateurs ſcrupuleux de la décence, même entre amis, dans l'intérieur de leur famille, le myſtère le plus rigoureux préſide à leurs fonctions les plus naturelles. Leur conduite à cet égard démentiroit ceux qui croient que le cyniſme caractériſe l'homme ſauvage. Ils ne connoiſſent pas le pardon des injures, & toujours ils ont levé la hache ſur la tête de ceux qui les menaçoient du fuſil. S'ils ſont ſenſibles aux outrages, ils ne le ſont pas moins aux bienfaits. Les miſſionaires qui mirent plus de charité que de zèle dans leurs converſions, furent traités par eux avec des égards ſoutenus. Ils élevèrent, comme ils purent, un tombeau à l'un d'entr'eux qu'ils appelloient leur Patriarche. Le Français peut rendre témoignage à leur attachement & à leur fidélité; ils n'ont jamais varié ſur notre compte; l'eſpèce d'abandon où nous les avons laiſſés, ne les a pas encore refroidis à notre égard. Ils nous portent toujours dans leur cœur & ne ſouffrent qu'impatiemment le joug de leurs nouveaux maîtres, plus durs que les premiers.

Les arts ne ſont pas plus avancés chez eux que parmi les Sauvages du Canada, à l'hiſtoire deſquels nous renvoyons pour completter celle-ci. Cette boîte fumigatoire qu'un bon citoyen (1) vient d'imaginer parmi nous pour ſecourir les noyés, eſt connue de temps immémorial des Acadiens, & ils obſervent tous les procédés dont nous nous applaudiſſons dans le traitement. Ils rempliſſent de fumée de tabac une panſe d'animal ou un long boyau. A l'un des bouts, après avoir lié l'autre, ils

(1) Pia, ancien Echevin de Paris. Voyez les détails imprimés de ſon établiſſement ſi digne de la Couronne civique.

adaptent un calumet, & introduisent cette cannule dans le fondement du noyé, en comprimant le boyau avec la main. Puis suspendant le malade la tête en bas, ils lui procurent une salutaire évacuation d'eau, provoquée par ce bain de vapeur.

La population de l'Acadie, à l'époque de la visite qu'en fit le célèbre Champlain, surpassoit quarante mille individus, lesquels furent bientôt réduits au dixième. Infortunés habitans, en butte à la jalousie de deux puissances rivales: l'une les arrache inhumainement à leurs foyers & les disperse, sans asyle & sans secours; l'autre semble les méconnoître & leur ferme son sein ingrat. Leurs descendans font valoir pour des étrangers le patrimoine de leurs pères, & se louent sur un sol dont ils devroient être les propriétaires. Du moins ont-ils aujourd'hui la triste consolation (si c'en est une), de voir languir les colonies envoyées pour les remplacer. Devenue Province Anglaise, l'Acadie ou la Nouvelle Ecosse, d'une étendue considérable, mais très-peu habitée, n'offre plus qu'un pays conquis, qui ne fait pas plus d'honneur que de profit aux vainqueurs.

Anapolis, jadis Port-Royal, n'est gardée que par une garnison de trente hommes. Halifax est une ville plus importante, à cause de la bonté de son port, mais elle ne jouit que d'un écla. emprunté au trésor de la marine royale. La pêche pourroit dédommager des dépenses qu'exige cette possession précaire. La mer y est aussi prodigue que la terre est avare. Les objets de commerce sont des maquereaux salés, de la morue, de l'huile de poisson, des côtes de baleine, quelques mâts, du bois & du charbon de terre. Le lin & le chanvre pourront devenir un jour une branche lucrative; mais l'industrie n'y fleurira jamais qu'à l'ombre de la liberté, ou d'un gouvernement plus doux.

Les restes des anciens Acadiens épars dans quelques cantons retirés de la Nouvelle-Ecosse, s'habillent encore aujourd'hui comme leurs ancêtres. Ils ne cachent leur nudité qu'avec la dépouille des animaux. Quelquefois ils s'enveloppent dans des couvertures qu'on échange avec eux contre leurs pelleteties. Entre le costume des hommes & celui des

femmes il n'y a presque point de différence; l'habillement de celles-ci descend jusqu'au bas de la jambe, en forme de cotillon; ceux des hommes ne passent point le genou. Ils aiment à avoir les jambes libres, pour mieux vaquer à l'exercice de la chasse. Pendant l'été, les jeunes gens n'ont qu'une chemise si courte, qu'ils sont obligés de se servir d'une ceinture à laquelle est attaché un morceau d'étoffe ou de peau, pour cacher ce qui doit l'être, même aux yeux d'un Sauvage. Une fois qu'ils ont passé cette chemise sur leur dos, ils ne l'ôtent que quand elle tombe en lambeaux. Hommes & femmes, ils vont presque toujours nue tête? parfois cependant ils mettent un petit bonnet d'étoffe, en forme de calotte, qui ne leur couvre que le sommet du crâne. Quelques-uns portent des bas & des souliers; mais le plus souvent ils n'en ont pas. Les bas sont faits de deux morceaux d'étoffe qu'on appelle *mazamet*; ils les cousent en dehors, & il y a toujours deux aîles qui débordent la couture de quatre doigts. Leurs souliers sont faits de peau de veau marin, en escarpins, toujours plats & commodes; ils ressemblent mieux à nos chaussons, n'ayant point de talons; ils s'attachent avec des courroies qui passent par des trous dans les quartiers, comme les cordons d'une bourse. Ils en font encore de peau d'original, qu'ils embellissent de peinture & de bordure de porc-épi blanc & rouge; mais c'est pour les vendre à ceux qui veulent en faire voir dans leur pays. Les hommes, comme les femmes, se mettent du fard plus abondamment qu'aucune autre nation. Ils attachent leurs cheveux avec de la rasade, petites perles noires & blanches enfilées; & ils en font un gros nœud qui ne descend guère plus bas que l'oreille. Cet ornement est commun aux deux sexes, qui n'ont pas plus de barbe l'un que l'autre. Leurs cheveux ne blanchissent jamais, & sont toujours fort plats. Ils dégouttent de graisse d'animaux ou d'huile de poissons; ils en mettent particulièrement sur le front; & c'est-là leur essence ordinaire. Quelques-uns d'entre les jeunes gens ont pris fantaisie quelquefois d'endosser un habit complet d'Européen. Ce n'est pas le ridicule de cette parure empruntée qui les en dégoûta, mais bien la contrainte où se

trouvoient leurs membres; ils préfèrent de se stygmatiser tout le corps, & d'y imprimer, même sur le visage, différentes figures, qui sont ineffaçables. Ils les composent avec du vermillon & de la poudre à canon mêlés ensemble. Ils souffrent d'autant plus pour se défigurer ainsi, que leur peau est un cuir, comparée à celle de nos Sybarites; elle est de couleur d'olive, mais leurs dents n'ont point d'égales pour la blancheur. Un Sauvage marqué de la sorte mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris, les chirurgiens écorchèrent le cadavre, & en firent passer la peau, sans que les nuances en fussent altérées.

Garçons & filles, hommes & femmes, tout le monde fait usage de la pipe. Le tabac est leur grand régal après l'eau-de-vie.

Les femmes ont la voix douce & touchante; les hommes chantent très-juste, mais leurs danses ne répondent pas à leur musique.



Homme Acadien



Femme Acadienne.

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES PATAGONS.

L'Homme qui, jettant un coup-d'œil observateur sur toutes les nations des deux continents, cherche dans leurs idées politiques ou religieuses les premières traces de l'histoire de l'univers, retrouve avec étonnement, chez les hordes les plus sauvages du nouveau continent et chez les nations Européennes les plus instruites, les mêmes idées ou les mêmes fables sur le déluge et sur l'existence d'une espèce de géants révoltés contre le ciel.

Doit-on en conclure que ces événements ont été communs aux deux continents; qu'il a existé anciennement une communication entr'eux, ou que l'imagination des hommes, dirigée par les mêmes passions et soumise aux mêmes foiblesses, a par-tout forgé les mêmes fables ? Toutes ces suppositions sont également vraisemblables, et rien, jusqu'à présent, n'a pu déterminer laquelle mérite le plus de confiance.

L'existence des géants est une de ces idées communes aux deux émisphères. Les récits des Péruviens, sur cet objet, semblent calqués sur ceux des Israëlites ; et si quelques peuples dans le nouveau monde ont pu donner naissance à ces fables, ce sont sans doute les Patagons.

Ces Indiens, errants sur les côtes méridionales du fameux détroit de Magellan, y occupent un espace de cent lieues,

entre les quarante-quatrième et quarante-septième degrés de latitude nord.

Doit-on les ranger dans la classe des géants, ou les regarder comme les hommes de la nature, dont l'art et la civilisation n'ont point encore perfectionné le moral aux dépens du physique, et qui, libres et sans chagrins, ont conservé les premiers traits et toute la force de l'espèce humaine? C'est ce qu'il est presqu'impossible de décider. La vérité sur un fait aussi intéressant, se perd au milieu des récits des voyageurs.

Magellan qui a découvert et nommé le détroit, sur les côtes duquel habitent les Patagons, atteste que parmi ces Indiens il a vu beaucoup d'hommes qui avoient dix et douze pieds de haut. *Knivet* en a vu un dont la stature étoit de 13 pieds. *Arisclasz* et une multitude d'autres voyageurs, disent avoir vu, dans la Patagonie, des tombeaux et des squeletes de 16 pieds de long.

Ces faits, si positifs et revêtus de tant de témoignages, sont démentis par les derniers voyageurs : ils attribuent ces récits au goût du merveilleux ou à la crainte, qui exagèrent tout, et prétendent que les habitants de la Patagonie sont d'une taille haute, quarrée et très-imposante, mais peu au-dessus de la stature Européenne.

Desiré semble concilier ces récits opposés : il raconte avoir soutenu un combat contre les géants de la Patagonie et en avoir fait prisonniers six, qui lui apprirent par la suite que les côtes étoient habitées par des hommes d'une taille ordinaire; mais que les montagnes et la partie occidentale du détroit étoient peuplées de géants appellés *Tiremenen*. Ces détails levent tous les doutes, et la contrariété des voyageurs n'a plus rien d'étonnant, lorsqu'on réfléchit que les uns ont pris terre au levant, et les autres au couchant de la Magellaine.

Quoique de tous les peuples errants sur les côtes du détroit,

les Patagons aient le plus constamment fixé l'attention des observateurs, on n'a qu'une foible connoissance de leurs mœurs ; l'impossibilité d'entendre leur langue et de résister à la rigueur du climat, ont mis un obstacle aux recherches des Européens.

L'air est extrêmement froid sur ces côtes ; la terre n'y est couverte d'aucun arbre, et semble impregnée de sel : on y chercheroit vainement un ruisseau d'eau douce, et l'on voit avec étonnement sur un sol, si peu propre en apparence à la nourriture et à la population, des troupeaux magnifiques et des hommes qui peuvent être regardés comme les modèles de l'espèce humaine.

Les traits des Patagons sont fortement prononcés ; leur nez aquilain semble les distinguer des autres Indiens, dont ils se rapprochent par la couleur de la peau. Leur figure, quoique naturellement dure et basanée, n'auroit rien de repoussant, s'ils ne se faisoient pas une étude de s'enlaidir par les sillons et les peintures qu'ils se tracent sur la peau. Les élégants ont toujours un œil environné d'un cercle noir, et l'autre d'un cercle blanc. Les femmes se peignent les deux paupières en noir. Le goût de la peinture s'étend à tout ce qui leur appartient : leurs chiens, leurs chevaux, leurs troupeaux sont colorés avec soin.

Les hommes et les femmes portent la tête découverte ; leurs cheveux, durs et hérissés, semblent se refuser à toute espèce de parure.

Leur habit est une espèce de tunique composée de deux pièces de peau de ganaque, le poil en dedans : l'une de ces pièces tombe par devant jusqu'au genou, l'autre pend sur les épaules comme un manteau ; en sorte que dans un pays où les froids sont souvent excessifs, ces malheureux sauvages sont presqu'absolument nuds.

Réduites, pour tout habillement, à la peau de ganaque ou

de cheval, les Patagones ont cependant un goût déterminé pour la parure ; elles donneroient toute leur famille pour un grain de rassade, un morceau de miroir ou un ruban ; et les Européens eux-mêmes sont étonnés de l'adresse et des graces avec lesquelles elles se parent de ces colifichets.

Les Patagons sont presque toujours à cheval. Ce superbe animal est très-commun sur les côtes de Magellan, mais il y est foible et maigre : une peau de ganaque, fortement sanglée avec une corde de coton, sert de selle ; du cuir découpé forme la bride et traverse la bouche du cheval. Le cavalier porte des bottines de peau, à-peu-près semblables aux guêtres de l'infanterie, et son talon est armé d'une forte cheville de bois qui lui sert d'éperon. L'adresse avec laquelle les Patagons gravissent à cheval les rochers les plus escarpés, a toujours paru inconcevable aux Européens.

La nourriture habituelle de ces sauvages est la chair de ganaque, de vigogne, et quelquefois de chien, de cheval ou d'âne sauvage. L'impossibilité où ils sont de se procurer du bois, les force de la manger absolument crue ou rôtie au soleil, ou enfin cuite sous les cendres des herbes marines qu'ils font dessécher et brûler. Forcés de boire habituellement de l'eau saumâtre, ils n'en éprouvent aucune incommodité, et semblent au contraire la préférer à l'eau douce, qui leur a été présentée par quelques voyageurs. Ils ne partagent pas le goût des sauvages pour les liqueurs fortes. M. de Bougainville leur en ayant présenté, ils la considérèrent d'abord comme un parfum, et prirent un grand plaisir à la flairer ; mais on eut beaucoup de peine à les déterminer à la porter à leur bouche. Aussi-tôt qu'ils l'eurent bue, ils se mirent à courir en se frappant sur le gosier et en poussant des cris affreux.

Ce peuple dépourvu de tout, est trop occupé de la chasse et trop peu attaché à son pays, pour songer à la guerre. Cependant, une vieille tradition apprend que les habitants

de la montagne ont anciennement dévasté les campagnes et les pays circonvoisins. Les armes ordinaires des Patagons, sont les flèches et la fronde.

Leurs flèches, instrument de guerre, de chasse et de chirurgie, leur sert tout-à-la-fois à percer le gibier, à se défendre contre leurs ennemis, et à se saigner lorsqu'ils sont malades.

Leur fronde a une forme toute particulière, et qui ne se rencontre chez aucun autre peuple. Deux pierres rondes, attachées l'une à l'autre par une corde de coton, composent cette fronde. Tantôt ils tiennent dans leurs mains une des pierres, et se servent de l'autre comme d'un *casse-tête*; tantôt ils les lancent toutes les deux. Cette arme porte dans leurs mains un coup toujours sûr : on les a vu, à deux cents pas, frapper au front, et mettre à mort un âne sauvage.

Leurs habitations sont aussi simples que leurs mœurs et leur nourriture : quelques perches élevées et recouvertes de peau de cheval, les composent ; des trous creusés en terre servent de siège et de foyer. Ces maisons conviennent à des hommes qui, n'ayant pas de demeure fix[illegible] ont besoin de pouvoir emporter avec eux tout ce qu'ils [illegible]nt.

On conçoit qu'un peuple aussi si[illegible], [illegible] sauvage, doit avoir la religion et le gouvernement [illegible]e.

Il adore le soleil, la lune, les [illegible]e sur-tout a son premier hommage : le jour [illegible] veilement est un jour de fête pour les Patagons. Toutes les familles se réunissent et dansent autour de leur cabane, ils se prosternent, avec les plus grandes démonstrations de crainte et de douleur, aussi-tôt qu'un nuage passe sur cet astre et le cache à leurs yeux. Leur chef, qui est ordinairement un vieillard d'une taille avantageuse, conduit la marche et danse à la tête de ses sujets, en agitant un cerceau garni de grelots ou de sonnettes, qu'ils ont reçu des Européens.

L'autorité et les fonctions de ce monarque, paroissent se borner à faire danser ses sujets et à les diriger dans leurs courses. On ne le distingue que par le respect qu'il semble inspirer, et par un bonnet de plumes d'autruche.

Le mariage existe-t-il chez ces peuples sauvages ? C'est un point que les voyageurs ont peu éclairci. Tous s'accordent à peindre les Patagons comme très-jaloux, parce qu'ils ont trouvé mauvais que leurs épouses les aient sacrifiés à un petit morceau de ruban, donné par les Européens, en échange de leurs faveurs : les voyageurs n'auroient-ils pas dû plutôt parler de la légèreté et de la coquetterie des Patagones ?

Elles sont, comme chez tous les peuples *Nomades*, chargées des détails du ménage et de l'éducation des enfants. Les maris sont quelquefois absents un mois entier, et trouvent souvent à leur retour un nouveau mari dans leur maison. On les abandonne à elles-mêmes, lorsqu'elles mettent au monde leurs enfants ; et les parents ne reparoissent que lorsque le nouveau né leur a été envoyé emmailloté dans une peau de mouton et assujetti sur une planche.

Les Patagons craignent, comme la plupart des sauvages, les revenants et le retour des parents qu'ils ont perdu. Aussi ce qu'il y a de plus remarquable dans leurs funérailles, est le soin avec lequel ils enveloppent le défunt dans une peau de cheval ; ils le couvrent de grosses pierres, et comblent avec précipitation la fosse où ils l'enterrent.

A certains jours fixés, ils rendent leurs devoirs aux parents qu'ils ont perdu, et les conjurent de ne pas venir troubler leur repos.

Les voyages des Européens chez les Patagons, portent un caractère de paix et de respect pour les propriétés, dont on ne sauroit deviner la cause.

On voit avec étonnement, Wallis, Carteret, Bougainville, aborder sur les côtes Patagones avec des forces im-

posantes, et respecter la propriété qu'ils n'avoient respecté chez aucun autre peuple.

Peut-être faut-il attribuer cette singularité à la douceur des Patagons, et à l'affabilité avec laquelle ils ont reçu des étrangers qui venoient porter chez eux la mort et le pillage.

Aussi-tôt qu'ils apperçurent des Européens, ils les comblerent de caresses, et leur témoignèrent par leurs chants, une joie franche et naïve. Bougainville, débarquant sur leurs côtes, en enchaîna plus de deux cents avec un ruban rouge, sans qu'ils aient témoigné ni inquiétude ni impatience : ils se partagerent ensuite ce ruban, sans trouble, sans querelle, et l'entrelacèrent dans leurs cheveux.

Quoiqu'ils n'aient aucune idée de la navigation, et qu'ils aient semblé effrayés de voir des Européens se jetter à la nage, ils suivirent sans difficulté ce voyageur à bord de son navire. Ils entendirent sans crainte le bruit de l'artillerie, et l'on eut la plus grande peine à les déterminer à retourner à terre.

Les voyageurs leur reprochent une inclination décidée pour le vol. Mais doit-on s'étonner que des hommes qui n'ont aucune idée de la propriété, et chez lesquels tout est commun, enlevent des objets qu'ils n'ont jamais vu, et auxquels ils attachent le plus grand prix ? Ne sommes-nous pas mille fois plus coupables, nous qui, avec des idées claires sur le bien, sur le mal, sur la propriété, courons au bout du monde asservir des peuples libres, et leur arracher leur bien, leur sol, et souvent la vie.



Chef des Patagons.



Homme Patagon.



Femme Patagonne.

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DE LA TERRE DE FEU.

SITUÉE pour ainsi dire sous le pole, sans richesses territoriales, sans agréments, presque sans habitans, la terre de Feu n'a que faiblement fixé les regards des voyageurs.

Son nom, qui semble indiquer un pays chaud ou couvert de volcans, contraste singulièrement avec la rigueur de son climat. Elle fut découverte par les Espagnols, qui la nommerent *terre de Feu*, parce que des feux allumés par les naturels du pays, fixèrent leurs regards, et dirigèrent leurs recherches dans l'obscurité de la nuit.

La terre de Feu comprend toutes les petites isles situées dans la partie méridionale du détroit de Magellan. Cet archipel, qui a environ 130 lieues de diamètre, est situé entre les 53 et 56 dégrés de latitude sud, et s'étend du 53 au 59 dégré de longitude occidentale.

La plupart de ces isles semblent devoir leur naissance à une commotion violente et à des feux souterreins. Le sol, espèce de tourbe noire et grasse, paroît avoir été formé par des végétaux tombés en putréfaction. L'air y est extrémement froid, principalement sur les montagnes, qui semblent condamnées à une stérilité éternelle. Les vallées ont une température plus douce ; on y trouve quelques arbres et des fontaines.

Une chaîne de rochers rend la plupart des isles de la terre de Feu absolument inabordables. Le temps a creusé dans ces rochers des cavernes qui servent de retraite aux canards, aux oies, à tous les oiseaux de mer, très-communs dans cet archipel.

Ces oiseaux et le poisson, qui fourmillent sur ces côtes, sont les seuls moyens de subsistance que présente cet horrible pays. On y voit peu de légumes, moins encore de fruits, absolument aucuns quadrupèdes; et ce qui sur-tout devroit rendre presqu'inhabitable un pays aussi froid, très-peu de bois à brûler.

Un vaste bassin, situé dans la partie occidentale de l'archipel, est le seul abri que les vaisseaux puissent trouver dans ces parages. On ne devine pas pourquoi le capitaine Cook a nommé *Bassin du Diable* ce havre, dans lequel il s'est tant de fois dérobé à la fureur des vents.

Ce pays sauvage est peuplé d'hommes mille fois plus barbares encore, si, toutefois, on peut donner le nom d'homme à des êtres qui, doués d'une figure à peu-près humaine, n'ont ni l'intelligence de l'homme, ni l'adresse et l'instinct qui supplée chez les animaux à l'esprit et à la raison.

Gros, courts et mal faits, les habitans de la terre de Feu ont un aspect repoussant. Leur peau huileuse a la couleur et l'éclat du cuivre; on ne sauroit mieux comparer ces indiens nuds qu'à des statues de bronze. Leur corps large, osseux et fortement taillé, semble vaciller sur leurs jambes minces et longues; un nez plat et toujours mouillé, une bouche large et béante, des yeux petits et languissants, donnent à leur phisionomie une empreinte de nonchalence et de saleté.

Ils ajoutent encore à leur laideur naturelle, par les ciselures et les peintures dont ils se couvrent toutes les parties du

corps ; les uns sont absolument peints en rouge, d'autres le sont en noir, d'autres sont régulièrement bariolés comme un zèbre.

L'habillement d'un peuple, jetté par la Providence dans un pays où les recherches les plus assidues peuvent à peine lui pro[illegible]er l'existence, doit être simple : la coquetterie, qui n[illegible]ne de l'oisiveté, n'y doit avoir aucune part ; aussi le[illegible]ans de la terre de Feu ne portent-ils pour vête[illegible]'une peau de veau marin, attachée sur les épaules, [illegible] en dedans et sans aucun apprêt. Le vêtement commun aux hommes et aux femmes n'est ni agréable ni utile ; on ne peut se faire une idée de sa laideur ; et les indiens qui le portent n'en sont pas moins exposés à la rigueur du froid.

Ces hommes ont la tête enveloppée d'une résille, et quelques femmes portent un bonnet de plumes d'oie blanches. Les voyageurs prétendent qu'elles se chargent le nez, le col, les oreilles de coquillages suspendus à un cordon de cuir, et qu'on obtient tout d'elles en leur donnant quelques grains de rassade ou des verroteries. Ces indiennes paroissent cependant avoir quelques idées de la pudeur et de la modestie : un petit tablier de peau de veau marin attaché à la ceinture, leur tient lieu de la feuille de figuier ; et jamais les Européens, pour lesquels elles ont toutes les complaisances imaginables, n'ont pu les déterminer à quitter ce voile.

Les hommes et les femmes portent des chaussons de peau grossièrement façonnés, et attachés autour de la cheville avec une courroie.

Les habitations de ces indiens sont aussi simples que leurs vêtements, et conviennent au genre de vie qu'ils mènent. Errants sur toutes les petites isles de cet archipel ; forcés de changer de demeure, aussi-tôt que le bois ou le gibier leur manque, ils doivent avoir des cabanes absolument portatives

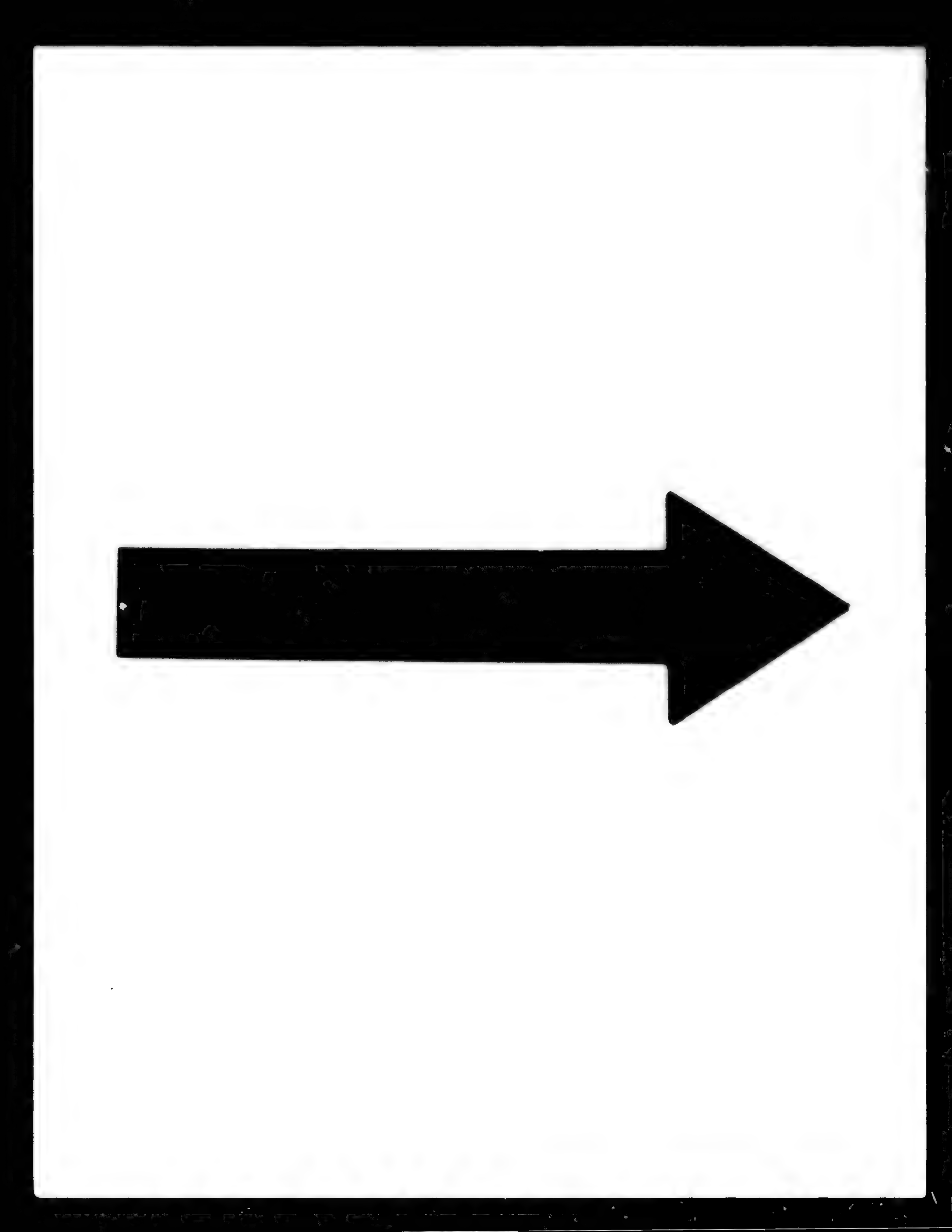
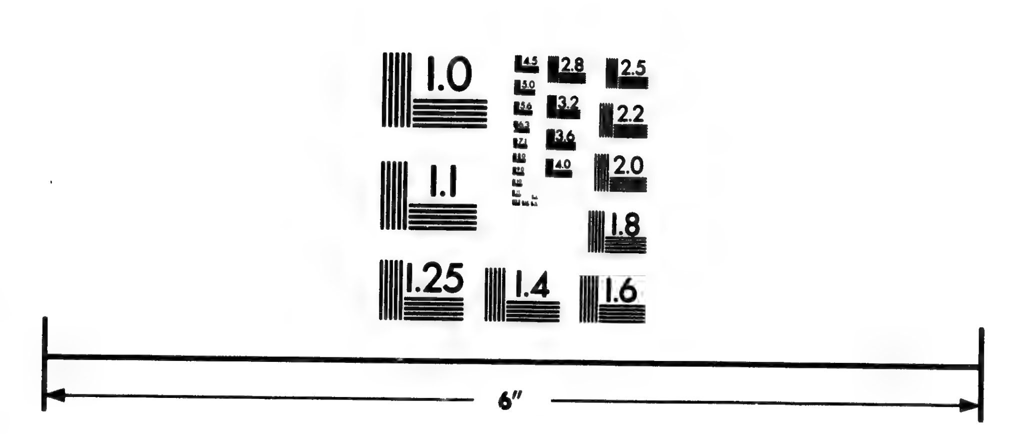


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



et susceptibles de se transporter facilement : aussi leurs maisons consistent-elles dans quelques branches inclinées et attachées ensemble par le haut. Quelques peaux de veau marin grossièrement cousues couvrent ces branches, et forment une espèce de tente ouverte au midi. Le gibier a-t-il déserté ; le bois manque-t-il ; le froid devient-il insupportable, on emporte la peau de veau marin, et la famille, la maison, les meubles, tout se transporte ailleurs dans une pirogue.

Ces meubles se bornent ordinairement à une vessie de poisson pour contenir l'eau, un panier grossièrement travaillé, et quelques instruments de chasse et de pêche. Leurs arcs, formés de plusieurs os de poisson unis ensemble, sont extrêmement légers ; leurs traits garnis de plumes, sont de bois durci au feu. Leurs filets, composés de petites bandes de cuirs, sont fort grands et suspendus à un bâton.

Leurs pêches se font ordinairement avec le harpon : ils suivent dans leur pirogue les poissons les plus gros ; et lorsqu'ils se trouvent au dessus d'eux, ils laissent tomber sur leur dos un dard suspendu à une courroie : ce dard, accéléré dans sa chûte par le poids d'une grosse pierre qni y est attachée, perce le poisson, et est retenu dans son corps par les barbes du trait ; ils le dardent ensuite avec un harpon.

Les pirogues qui servent à cette pêche, ressemblent à-peu-près à toutes celles de la mer du sud ; le plus souvent elles sont conduites à rames par toute la famille, qui exécute cette manœuvre avec une intelligence surprenante. Lorsque le vent est favorable, tous les manteaux des navigateurs, élévés sur des perches, servent de voiles, et sont, à la voix du chef, élevés ou baissés avec la plus grande précision.

Privés de tous les dons de la nature, de tous les avantages que l'homme peut retirer des arts ; sans domicile, sans propriété, sans cesse errants, exposés à l'inclémence des

saisons, ces sauvages se trouvent cependant heureux lorsqu'ils sont une fois parvenus à se former une pirogue; c'est à cela que tient tout leur bonheur. La navigation d'une isle à l'autre, peut seule les préserver de la famine à laquelle ils seroient bientôt réduits par le peu de fertilité de chacune de ces isles.

Propriétaires d'une pirogue, ils se croient maîtres du monde. L'ignorance leur tient lieu de philosophie, n'ayant aucune idée d'une situation plus heureuse que la leur. Ils ne désirent rien, et jouissent paisiblement de la vie animale et du bonheur, si c'en est un, d'exister sans penser.

Un indien, banni des contrées voisines, s'est présenté il y a quelque temps à eux comme un envoyé du ciel; et mettant à profit leur crainte pour les revenants et la connoissance qu'il avoit acquise des simples, il est devenu tout à la fois leur chef, leur médecin et leur prêtre.

Sans aucune idée fixe sur l'Etre Suprême, ils respectent et chérissent un prêtre qui leur rend la santé et calme leurs inquiétudes, interprétant leurs rêves.

La profession de ce prêtre-médecin étoit trop douce pour ne pas trouver de nombreux sectateurs; aussi chaque peuplade a-t-elle actuellement un de ces jongleurs, qui peut se regarder comme le dieu de sa contrée.

Son costume est à-peu-près semblable à celui des autres indiens; mais une couronne et des bracelets composés de simples desséchées, lui donnent un air respectable.

Ce peuple est peut-être le seul dans l'univers qui n'ait encore aucune idée de la guerre. Ces indiens ne se souviennent pas de s'être jamais réunis pour aller exterminer leurs semblables; et leur étonnement fut extrême lorsqu'ils virent les Espagnols débarquer sur leurs côtes, et y arborer la croix au nom du roi d'Espagne.

Leur misère, leur dénuement absolu, la stérilité de leur

sol, l'inclémence de leur climat sauverent leur liberté, et préservèrent leur pays de l'invasion dont il étoit menacé.

Depuis ce temps, une multitude de voyageurs, conduits par la curiosité, descendirent sur leurs côtes, mais aucun ne fut tenté d'y former un établissement.

Le Capitaine Cook traversa le principal détroit de cet archipel en 1778; il le nomma Canal de Noël. Les insulaires ne conçurent aucun effroi à l'aspect de son vaisseau; ils monterent dans leurs pirogues, et vinrent à sa rencontre avec un silence et un air froid qui lui donnerent quelques inquiétudes. Ils n'attendirent pas qu'on les invitât à monter à bord. Ils ne témoignèrent aucun mouvement de joie, de crainte ou d'admiration en visitant toutes les parties du vaisseau. Le bruit du canon ne les frappa que foiblement: ils ne demandèrent rien, n'enlevèrent aucune marchandise, ne saluèrent personne, burent sans plaisir des liqueurs, rejettèrent le biscuit, reçurent sans reconnoissance tout ce qu'on leur offrit, ne proférèrent qu'un mot, *pesserais*, et se retirèrent, sans daigner seulement faire attention aux Européens qui les conduisoient par tout.

Cette conduite véritablement inconcevable, et que l'on regarderoit comme une fable sur le témoign[illegible] de tout autre que le capitaine Cook, est une nouvelle [illegible] de la stupidité et de l'insouciance de ces insulaires.

Un jour, sans doute, on découvrira dans la terre de Feu quelque source de richesse encore inconnue; et la nécessité d'une légitime défence, dévéloppera peut-être chez ces indiens l'intelligence humaine dont ils semblent dépourvus.



Sauvage de la Terre de Feu.



Sauvagesse de la Terre de Feu.



Pretre-Medecin de la Terre de Feu

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DE LA CALIFORNIE.

LA Californie eſt une grande péninſule de l'Amérique Septentrionale, ſituée au nord de la mer du ſud. Elle s'étend depuis le Tropique du Cancer, juſque vers le huitième degré de latitude Septentrionale, & entre le deux cents ſoixante & le deux cents ſoixante ſixième de longitude, ce qui forme à peu près trois cents lieues dans ſa longueur, & quarante dans ſa plus grande largeur. Elle eſt bornée au Nord par des hautes montagnes qui la ſéparent de la mer ou baye de l'Oueſt ; au levant par la rivière de Colorado qui ſe jette dans le golfe de Californie qu'on appelle la mer Vermeille, au Midi & au Couchant par la mer du Sud.

Elle eſt habitée par des Sauvages diviſés en familles, qui vivent ſéparées les unes des autres ſans aucune forme de gouvernement. L'air y eſt en général très-chaud, le terrein ſtérile, chargé de rochers & de ſables, dénué d'eau, & par conſéquent peu propre pour les plantations, l'agriculture & les pâturages ; il y a pourtant vers les côtes pluſieurs cantons ſuſceptibles de culture & arroſés de quelques rivières ; on voit dans le centre même, des coteaux & des vallons où l'on élève & l'on nourrit aujourd'hui tous les animaux connus en Eſpagne & dans le Mexique. Les miſſionnaires y ont tranſporté des chevaux & autres animaux domeſtiques, qui ont parfaitement réuſſi. La variété des oiſeaux eſt infinie ; on y voit une ſorte de poule d'eau qui porte avec elle un caractère de ſingularité remarquable. Elle eſt de la groſſeur d'une oie, a le bec long d'un pied, les pattes comme la cigogne, & un jabot

fort gros dans lequel elle met les provisions qu'elle réserve à ses petits. L'amitié que ces oiseaux ont les uns pour les autres, est quelque chose d'étonnant : ils se secourent entre eux, comme s'ils avoient l'usage de la raison. Qu'un d'eux soit malade, foible, impotent, hors d'état de chercher sa nourriture, les autres ont soin de lui en fournir. Dans l'île de St. Roch, on trouve en différens endroits un de ces animaux attaché à une corde, avec une aile cassée, & autour de lui, des poissons que ses camarades lui apportent. C'est un stratagème dont les Indiens se servent pour avoir du poisson : ils se tiennent cachés, de peur d'épouvanter les pourvoyeurs, & s'emparent des provisions, lorsqu'ils en voient une quantité suffisante.

Les diverses nations qui habitent la Californie, ressemblent assez, pour les mœurs & le génie, aux autres sauvages de l'Amérique. Ils auroient la figure passable, s'ils n'avoient l'habitude de la défigurer par le fard & les couleurs, & de se percer les lèvres & les narines. Ils ont cependant le teint plus basané que les Indiens de la Nouvelle-Espagne. Ce qui les caractérise principalement, est l'indolence, la bêtise, le défaut de réflexion & l'inconstance. On auroit de la peine à trouver une nation plus stupide, plus bornée & plus foible, tant au physique qu'au moral. Leur intelligence se borne à ce qu'ils voient; les raisonnemens les moins compliqués sont hors de leur portée. On doit les féliciter sans doute de ne connoître ni les distinctions chimériques, ni les titres, mais on doit leur reprocher de n'être sensibles ni à l'honneur ni à la réputation. Par une suite naturelle de ce caractère apathique & indolent, ils s'irritent facilement, mais s'apaisent de même pour peu qu'on leur tienne tête; & dès que la peur les force à céder, il n'y a point de bassesses auxquelles ils ne se soumettent. Quelques stupides qu'ils soient, on ne peut cependant leur reprocher d'être méchans, vicieux ou corrompus; ils ne connoissent ni le vol, ni les querelles, & il règne une union singulière dans leurs habitations. L'opiniâtreté, la cruauté ne trouvent jamais d'accès dans leur cœur; rien n'égale leur docilité & leur douceur; mais par la

même raison, on les porte aussi aisément au mal qu'au bien.

La religion des Californiens présente plusieurs formalités difficiles à expliquer. Avant l'arrivée des Jésuites, les Californiens n'avoient, dit-on, nulle idée de l'Être Suprême, & ne lui rendoient aucun culte; cependant, si l'on en croit les relations de ces missionnaires, ils connoissoient l'unité & l'universalité de Dieu. Ce qui pourroit faire douter de la vérité des relations jésuitiques, c'est le mêlange absurde des premiers principes de la religion chrétienne avec ce que la superstition a imaginé depuis. „ Les Californiens, disent les missionnaires, *avoient des lu-„ mières sur la trinité & la génération éternelle du verbe.* Ils croient en-„ core qu'il y a dans le ciel un maître puissant, auteur & conservateur „ de toutes choses; qu'il a une *femme dont il n'use pas*, parce qu'il „ n'a point de corps, mais il n'a pas laissé que *d'en avoir des enfans.* „ L'aîné fixa son séjour chez ces Indiens pour les instruire; ils se révol-„ tèrent, *lui mirent une couronne d'épines, & le firent mourir.* Cepen-„ dant il conserve toujours sa beauté. Ils disent encore que le ciel est „ très-peuplé, qu'un de ses principaux habitans osa exciter une révolte „ contre l'Être Suprême qui le *vainquit dans une bataille, le chassa & „ l'enferma dans des cavernes souterraines.* „ Ce roman est trop nouveau pour que les Californiens en ayent eu connoissance.

Ce qu'il faut croire, plutôt que ces mensonges intéressés des Jésuites, c'est que les anciens peuples de la Californie n'avoient ni temples, ni lieux de prière, ni culte extérieur. Ils reconnoissoient un premier Être, & bornoient là toute leur créance sans l'invoquer, sans lui rendre des actions de grâces. Ils avoient pourtant des prêtres, qui, à la vérité, n'instruisoient pas le peuple, mais s'en faisoient *respecter & craindre* en leur persuadant qu'ils entretenoient un commerce secret avec des esprits invisibles. Ils s'arrogeoient un pouvoir illimité, & il ne leur étoit pas difficile d'en imposer à des gens dont la timidité & la superstition égaloient la stupidité & l'ignorance.

Sorciers, prêtres & médecins! que de ressources pour la cupidité d'un seul individu! Aussi les Californiens s'imaginoient que pour réus-

ſir dans leurs entrepriſes, ou éviter les malheurs dont ils étoient menacés, il ſuffiſoit de donner aux prêtres les prémices de leurs fruits, l'élite du poiſſon & du gibier. La qualité de médecins augmentoit leur crédit, & ceux que les ſortiléges n'avoient pu intimider, étoient au moins effrayés par la crainte de la mort. Si le malade étoit ſans eſpérance, on aſſembloit les parens, & ſa fille ou ſa ſœur lui coupoit un petit doigt de la main, afin que le ſang répandu diſſipât les chagrins de la famille. On voyoit arriver enſuite tous les habitans qui venoient lui rendre viſite; ſachant qu'il n'y avoit plus de remède, ils pouſſoient des hurlemens affreux, & les femmes, pour exciter de plus en plus la compaſſion, mêloient à leurs cris l'éloge du mourant. Celui-ci prioit la compagnie de le ſucer & de le ſouffler, & chacun s'empreſſoit de lui rendre ce dernier office. Le malade jugeoit de l'affection qu'on avoit pour lui, par la force que l'on employoit dans cette occaſion, & par les lamentations des aſſiſtans. Cependant les médecins lui enfonçoient leurs doigts dans la bouche, *pour en arracher la mort*; & les femmes continuant de crier, lui donnoient des coups pour le réveiller juſqu'à ce qu'enfin il rendit l'ame.

A peine étoit-il expiré, qu'on procédoit à ſes funérailles. Elles ſe faiſoient à la manière des ſauvages, c'eſt-à-dire, qu'on brûloit ou qu'on enterroit le corps, & avec lui tout ce qui avoit été à ſon uſage.

L'habit des prêtres Californiens étoit entièrement diſtingué de celui des autres habitans. Il conſiſtoit en une longue tunique qui les couvroit depuis le cou juſqu'aux pieds, & uniquement faite de cheveux d'hommes; ils avoient ſur la tête un panache de plumes de faucon, & portoient à la main un grand éventail de plumes de diverſes couleurs avec un tube de pierre pour ſucer les moribonds. C'étoit ſous ce coſtume qu'ils alloient viſiter les mourans & préſidoient aux fêtes de la nation. La plus ſolennelle étoit celle où l'on perçoit le nez & les oreilles aux enfans pour y mettre des pendans de perles, & d'autres ornemens d'uſage. Les prêtres avoient imaginé différens genres de punition pour les parens qui avoient la foibleſſe d'être ſenſibles aux cris de ces mal-

heureux enfans. Une des peines les plus légères étoit de leur couper les cheveux pour en faire leur habit de cérémonie ; quelques-uns étoient condamnés à une mort cruelle ou à de rudes travaux ; & tel étoit l'aveuglement de ces peuples, que de pareils actes étoient exécutés à la rigueur.

Avant l'arrivée des missionnaires, les Californiens n'avoient point de vêtemens ; ils employoient quelques parures, mais sans vouloir cacher leur nudité ; ils regardoient au contraire comme ignominieux & humiliant les principes par lesquels on les obligeoit à se couvrir. Un palmier, différent de celui qui porte les dattes, fournit aux femmes l'étoffe dont elles se couvrent ; elles battent ces feuilles comme nous battons le lin pour en séparer le fil ; leur habillement est composé de trois pièces, dont deux forment une jupe qui descend de la ceinture jusqu'aux pieds ; la troisième est une espèce de mantelet qui leur couvre le reste du corps. Ces pièces ne sont point tissues ; les fils attachés par le haut, tombent en forme de franges ; la coiffure consiste en une sorte de réseau de la même matière ; elles portent des colliers de nacre de perles, entrelacés de joncs, de coquillages & de noyaux qui leur descendent jusque sur le sein. Il y a cependant quelques diversités dans les ornemens : les unes parent leurs têtes de divers rangs de perles qu'elles tressent avec leurs cheveux, les autres y entremêlent de petites plumes, qui, de loin, donnent à cette coiffure l'air d'une perruque. Quelquefois les femmes se couvrent de peau de loup marin, de Renard, ou d'autres animaux que les maris prennent à la chasse.

Quelques simples que soient les Californiens dans leur parure, ils le sont encore plus dans leur logement : il consiste dans de petites huttes où ils peuvent à peine s'étendre pour dormir, & qu'ils transportent d'un lieu à un autre aussi souvent qu'ils sont obligés de chercher leur subsistance ; ils les construisent, autant qu'ils peuvent, auprès des ruisseaux qui sont fort rares dans ce pays ; en hiver ils se retirent dans des cavernes. L'ameublement, comme on peut le croire, est conforme à l'habitation ; ils n'ont ni lits, ni tables, ni coffres, ni chaises ;

un plat, une taſſe, un morceau de bois ſec pour allumer du feu, un ſac pour les proviſions, un autre attaché au bout d'une perche pour porter les enfans, voilà ce qui compoſe le ménage d'un Californien. Les plus induſtrieux font des bateaux & des filets pour la pêche, & l'on vante l'art avec lequel il les travaille.

Les mariages ſe reſſentoient de cette ſimplicité; un jeune homme préſentoit une cruche à la fille qu'il aimoit; s'il lui plaiſoit, elle y répondoit par un préſent à-peu-près ſemblable; ces dons mutuels confirmoient l'hymen accompagné, comme chez toutes les nations, de feſtins & de danſes. L'uſage vouloit que dès qu'une femme étoit accouchée, elle allât ſe baigner avec ſon enfant dans le premier ruiſſeau, & vaquât aux fonctions du ménage, tandis que le mari aſſis dans ſa hutte ou ſous un arbre, feignoit d'être malade. Cette plaiſanterie duroit trois ou quatre jours, pendant leſquels il recevoit les viſites & les complimens. Il arrivoit ſouvent que les mères qui n'avoient pas le moyen de nourrir leurs enfans, les détruiſoient; pour faire ceſſer cette coutume barbare, les miſſionnaires pourvurent à leur ſubſiſtance.

Quoique la Californie ſoit un pays pauvre & ſtérile, il étoit de la plus grande conſéquence pour le gouvernement Eſpagnol d'en être poſſeſſeur. Les côtes ſeptentrionales du Mexique ſur la mer du Sud ne ſeroient point en ſureté, ſi la Californie n'appartenoit à l'Eſpagne; les habitans de ces côtes ne pourroient pas aller à la pêche des perles dans le golfe qui ſépare cette péninſule du continent, ni entretenir entr'eux aucun négoce maritime. Les pirates, qui ont ſouvent troublé le commerce de l'Océan méridional, trouvoient des rades aſſurées dans la Californie. La deſcente faite en 1741 par les Ruſſes dans la partie la plus ſeptentrionale de la Californie, ſuffit pour prouver combien il eſt dans l'intérêt politique de l'Eſpagne de faire des ſacrifices pour conquérir & conſerver cette péninſule.

Salva Tierra, miſſionnaire jéſuite, eſt celui qui a établi le gouvernement qui exiſte actuellement dans la Californie. On ne peut ſe diſſimuler qu'il a fait tout ce qu'il eſt poſſible à un homme pour aſſurer ce

pays à la domination Eſpagnole; muni de pouvoirs illimités, roi, pontife, général, conquérant, on le voyoit à la tête des ouvriers, le dos chargé de bagages, faiſant l'office d'un ſimple manœuvre. Il eſt parvenu à y établir la religion catholique qui eſt dominante (a). Depuis, le père Lergatto, ſon rival en courage, en force & en patience, a appris aux Californiens à défricher les terres, à filer la laine des troupeaux & à fabriquer des quenouilles & des rouets.

La Californie, depuis ſa nouvelle organiſation par les Jéſuites, n'eſt point comme les autres pays, diviſée en royaumes ni en provinces, mais en miſſions; on en compte quatre principales, Lorette, St. Xavier, Notre-Dame des douleurs, & St. Jean, qui comprennent chacune pluſieurs bourgades. Quelques auteurs croient qu'elles font partie de ce qu'on appelle le nouveau Mexique ſitué au Nord de l'ancien, & où ſe trouvent le Nouveau Léon & la Nouvelle Navarre.

Ces régions ſont peu connues, & leurs limites du côté du Nord trop incertaines, pour en parler; on peut ſeulement dire qu'il en reſte beaucoup, ſoit à ſoumettre, ſoit à conquérir.

(a) Avec toutes les ſuperſtitions Eſpagnoles, ces bonnes gens y ont-ils gagné.



Homme de la Californie.



Femme de la Californie



Prêtre Médécin de la Californie.

MŒURS,

LOIX ET COSTUMES

DES SAUVAGES

DE LA NOUVELLE ZÉLANDE.

L'EUROPE enrichie par la découverte de l'Amérique cherchoit par-tout des nouveaux mondes, lorsque le capitaine Tasman envoyé par le gouvernement Hollandois, pour découvrir les bornes de la mer du Sud vers le pol, publia qu'il avoit trouvé dans ces parages un nouveau continent.

Ce navigateur chassé par les naturels du pays au moment où il se préparoit à une descente, revint promptement en Europe, & ces contrées appellées terres des États ou Nouvelle Zélande furent regardées comme un continent, jusqu'au moment où le capitaine Cook, plus entreprenant que Tasman, osa descendre sur ces côtes, & découvrit qu'elles formoient deux isles séparées par un détroit de cinq lieues.

Celle de ces isles qui s'avance le plus vers le Sud a paru aux voyageurs inhabitée & inhabitable.

L'autre située vers le 48.e degré de latitude Sud & le 181.e de longitude Ouest présente l'aspect le plus agréable;

les montagnes y sont très-élevées, mais couvertes de bois touffus, les vallées y forment des gorges étroites, mais arrosées par de nombreux ruisseaux d'eau douce, le sol y est léger mais fertile, & s'il peu chargé de fruits il n'en faut accuser que l'ignorance & la paresse des insulaires.

On y voit cependant une partie des arbres qui croissent dans les Isles de la mer du Sud : les ignames, les citrouilles, les cocos, les patates y sont très-communs, parce qu'ils y naissent sans cultures : on voit avec étonnement ce peuple qui dédaigne de cultiver les plantes propres à sa nourriture, prodiguer ses soins à une espèce de chanvre avec lequel il fabrique ses vêtemens; tant il est vrai que dans tous les pays du monde, chez les peuples policés comme chez les hordes sauvages, l'agréable est préféré à l'utile & le goût de la parure l'emporte sur le besoin.

Le sable de la Côte est ferrugineux & annonce des mines de fer très-fréquentes & très-étendues.

Il n'existe peut-être pas sous le ciel un pays moins peuplé de quadrupèdes que la Nouvelle Zélande; on n'y voit que des chiens domestiques & des rats, encore ces deux espèces y sont-elles fort rares.

L'air & la mer sont moins déserts : les canards, le cormoran, la chouette, la pintarde, la caille, le faucon, sont très-communs dans ces isles ; on y remarque sur-tout un petit oiseau dont le chant est aussi flateur que celui du rossignol, et qui commence son ramage sur les deux heures après minuit.

La mer fourmille de poissons de toute espèce & d'un goût fort agréable ; on trouve même dans les ruisseaux qui coulent entre les collines & dans le détroit qui sépare les deux Isles, quelques poissons d'eau douce.

Un pays où les moyens d'existence sont aussi bornés ne

peut pas être très-peuplé, aussi les habitations des Insulaires sont-elles fort éloignées les unes des autres, & forment-elles de petits villages : quelques-uns de ces hameaux sont environnées de plusieurs palissades de pieux durcis au feu.

Les maisons qui composent chacune de ces habitations sont basses & mal construites : des perches réunies par le haut & surmontées d'une longue poutre en forment la charpente ; des feuilles, du foin, des herbes seches réunies sans arts, couvrent le toit & les côtés : dans la partie la plus élevée de cette maisons ; les Insulaires pratiquent deux trous de trois pieds de haut chacun, l'un sert de foyer, l'autre de porte.

La constitution robuste de ces peuples est peut-être la cause premiére de la négligence qu'ils affectent dans la construction de leurs maison : quelques-uns n'ont d'autre habitation que les antres des forêts, & supportent sans peine la pluie, les vents, la grêle & le soleil.

Ces insulaires ont en général la taille plus haute & mieux proportionnée que la plupart des Européens ; leur peau naturellement blanche, est brunie par l'ardeur du soleil ; ils ont tous, les cheveux & la barbe d'un noir foncé, auquel une onction fréquente d'huile donne un éclat dégoûtant.

Si la parure est chez quelques peuples, l'art d'embellir la nature, elle est chez les Zelandais l'art de l'enlaidir.

La blancheur de la peau est sans doute à leurs yeux un défaut, car ils employent pour la détruire, autant de soin que les européennes en prennent pour y suppléer : ils se frottent le corps d'ocre ou de noir de fumée ; ils se peignent avec de l'huile les molets, le sein toutes les parties charnues, & dans le lointain, leur peau ressemble à celle d'un tigre ou d'un léopard.

C'est sur le visage principalement que les Zélandais déployent tout leur goût pour la peinture ; ils se font avec une arête de poisson, des sillons profonds d'une ou deux lignes, & d'une largeur parfaitement égale : le fonds de ces sillons est noirci, le bord en est dentelé & rouge :

Par-dessus ces premiers sillons qui descendent de l'œil au menton & du haut en bas du nez, ils en forment d'autres plus larges & en forme de spirale.

Ces ornemens qui paroissent au premier coup-d'œil s'emblables chez tous les hommes, sont variés à l'infini. : le capitaine Cook a remarqué que chaque famille, avoit ses ornemens particuliers, & il en conclut que les insulaires voyent moins dans ces cizelures une parure, qu'une marque distinctive assez semblable aux écussons de chaque maison en Europe.

D'autres voyageurs ont observé que les enfans & les femmes ne portoient pas ces ornemens, que les vieillards seuls en étoient revêtus, & que plus ils avançoient en âge, plus ces sillons étoient nombreux ; n'en pourroit-on pas conclure que ces peintures sont les attributs de l'autorité dans chaque famille, & que la différence des cizelures indique les divers dégrés de puissance.

Les jeunes gens supplent à cet horrible ornement par deux taches d'huile & de noir de fumée placées sur un œil & sur la joue opposée :

Les femmes, dont tous les goûts semblent opposés à ceux des Européennes, se peignent les lèvres en noir & les soucils en rouge ; comme ces couleurs sont incrustées à l'huile & toujours fraîches, un Européen qui embrasse une Zélandaise, en porte des traces presqu'ineffaçables.

Les hommes laissent croître leur barbe & leurs chevelures ; ils les relevent en boucle sur le sommet de la tête avec une

arête de poisson : les femmes portent au contraire leur chevelure longue & flottante sur les épaules : en général chez ce peuple qui semble en tout l'opposé des autres nations ; les femmes s'occupent moins de leur parure que les hommes.

Les uns & les autres portent comme tous les sauvages, de nombreux pendans à le partie inférieur du nez ; ils se pratiquent sur-tout aux oreilles un trou, dans lequel on peut aisément passer le doigt, & ils les allongent par le poids des ornemens, au point que chez quelques-uns elles touchent les épaules.

Leurs vêtemens ordinaires tiennent le milieu entre le jonc & l'étoffe ; ils sont composés de plusieurs feuilles du chanvre dont nous avons parlé : ces feuilles sont entrelacés comme les fils d'une toile, & ressemblent assez aux tapis de pailles.

Une pièce de cette étoffe longue d'environ cinq pieds, est attachée sur les épaules & leur sert de manteau ; une autre roulée autour des reins descend jusques sur les pieds, enfin une ceinture couvre les parties naturelles.

Cet habit est commun aux hommes & aux femmes, à la longueur près : leur manteau est plus court, & c'est le seul trait auquel on les puisse distinguer.

Les élégants, les chefs de familles, les plus illustres guerriers, les femmes de nobles portent sur la tête un bonnet de plumes, & couvrent leurs habits de verroteries d'os, de poissons, de franges, de duvet & sur-tout de peau de chien.

Quelques habitans de la Côte se couvrent d'une étoffe plus fine qu'ils fabriquent avec un lin soyeux : ce lin qui croît sur les bords de la mer est grossierement filé par les femmes & travaillé sur un chassis à-peu-près comme les grillages des épingliers ; une frange nouée autour donne

tout à la fois de la solidité & de l'agrément à cette étoffe.

On se figure que les armes d'un peuple qui ne connoit pas les métaux, doivent être peu redoutables & ses outils peu utiles ; mais l'industrie a supplée chez ces Insulaires aux secours de la nature.

Ils se servent pour couper le bois, le fil, la pierre, d'éclats de jaspe, dont le tranchant leur sert de couteaux, de ciseau & de vrille.

Ils forment avec un caillou noir & dur des haches qu'ils estiment infiniment plus que celle des Européens.

Leurs lances qui ont quelquefois quatorze pieds de long, sont armées d'un os de poisson ou d'homme acérés des deux côtés.

Le *Patou-patou* espèce de massue tranchante est leur arme principale, elle est formée selon quelques-uns d'un os de baleine aiguisé avec un éclat de jaspe.

Avec des instrumens aussi foibles, les Zélandais fabriquent ces belles pirogues dont le premier aspect a étonné les Européens eux-mêmes.

Ces navires larges de dix pieds en ont quelquefois 80 de longueur, les rameurs assis des deux côtés frappent tous ensemble l'eau avec une justesse & une précision surprenante.

La poupe & la proue de la pirogue sculptées avec soin représentent une tête d'homme ou de veau marin, & sont ornées de longues guirlandes de plumes flottantes au gré des vents.

La voile placée vers le milieu est de la même étoffe que les manteaux des Insulaires & peut avoir 10 pieds de haut.

C'est avec ces pirogues que les Zélandois font la pêche & la guerre, leurs uniques occupations ; leur aversion pour

la culture des terres, le défaut de quadrupèdes, l'obligation où ils sont de se nourrir de la chair des chiens qu'ils élèvent par troupeaux, l'insuffisance de cette ressource, tout les réduit à se nourrir le plus souvent de poisson, & expose fréquemment les habitans de l'intérieur à mourir de faim.

Le caprice d'un maître, la préséance d'un ambassadeur, une vaine gloire, des intrigues de cour sont en Europe les premières causes de la guerre; des motifs que quelques auteurs ont osé trouver plus naturels, mais qui sont mille fois plus affreux, le défaut de vivres & le désir de se manger mutuellement, maintiennent les Zélandais dans un état de guerre perpétuelle.

Ce peuple antropophage, qui pour l'honneur de l'humanité devroit nous être encore inconnu, se prépare à la guerre comme à un délicieux festin: vieillards, femmes, enfants, tout accourt aux cris du monstre qui commande cette sanglante expédition. Tous répétent avec lui :

« Kahiara (ou est - il) ou est-il notre ennemi.....
» Courons le manger; trop long-temps nous avons vécu
» de poisson; le cœur palpitant d'un ennemi a bien plus
» de saveur, amis vos dents claquent d'impatience, elles
» attendent la chair des vaincus, votre bouche desséchée
» a besoin du sang ennemi.... Femmes, enfants vous
» partagerez nos festins.. Attendez-nous... dans un
» moment nous reviendrons vainqueurs & couvert de sang ».

D'horribles contorsions, des grimaces effrayantes, ajoutent à l'horreur de ce cri de guerre, & le combat dure quelquefois un jour entier.

Le vainqueur emporte l'ennemi qu'il a terrassé, toute la nation est réunie, les vaincus sont dépécés tout vifs, placés sur des grils & mangés.

Une joie affreuse, les danses, la musique célèbrent cette horrible victoire & accompagnent ce festin dégoûtant.

La tête du vaincu est conservée, c'est le trophée du vainqueur, mais par un rafinement de cruauté, le monstre y puise la cervelle & s'en repait avec délices.

Ces peuples sont tranquilles, & ces Européens qui ont prétendu couvrir leurs invasions dans le Nouveau-monde sous le voile spécieux de l'intérêt des mœurs & de la religion, ces Européens qui ont immolé les paisibles Canadiens, les pacifiques habitans des autres Isles du sud, n'ont pas été reveiller dans le cœur de ces Cannibales, la nature & l'humanité qu'ils outragent si cruellement. Ah cette réforme nous eût paru dignes de nos efforts, si au lieu de quelques plumes & de mines de fer, ce pays eût offert à notre cupidité des p oductions utiles & des mines d'or.

Par un de ces contrastes affreux que l'ignorance produit si souvent dans des peuples sauvages, ces monstres, sanguinaires, en temps de guerre, pratiquent, en temps de paix, toutes les vertus domestiques & sociales :

Bons amis, bons maris, bons pères, ils prodiguent leurs soins à leurs enfants, & à leurs parens accablés sous le poids de l'âge ; le deuil n'est pas chez eux un vain usage attaché au costume ; indépendant du corps & souvent même du cœur, c'est en s'immolant eux-mêmes, c'est par des blessures qu'ils impriment sur eux les marques de la douleur ; ces plaies profondes sont, disent-ils, l'image de celles qui existent dans leur cœur, & doivent leur retracer éternellement le souvenir de ce qu'ils ont perdu.

Ils sont d'une modestie bien peu commune chez les sauvages ; Cook eût la plus grande peine à déterminer un Zélandais à se mettre nud devant lui : quelques femmes occupées

occupées à pêcher se plongèrent dans l'eau à son approche, & ne sortirent qu'après s'être fait une ceinture d'herbes marines.

Les officiers qui accompagnoient cet illustre navigateur, firent inutilement les plus brillantes propofitions à des jeunes Zélandaises ; elles répondirent, qu'elles ne pouvoient disposer d'elles sans l'aveu de leur famille, qui exigea que les officiers de Cook vinssent les épouser à terre.

Long-temps les Insulaires regardèrent ce capitaine comme un ennemi, mais enfin intimidés par le bruit du canon, ils lui jurèrent amitié, & l'exactitude avec laquelle ils remplirent leurs sermens, est une nouvelle preuve qu'ils sont aussi bons amis qu'implacables ennemis.

La plupart des Insulaires vivent en familles & libres ; quelques-uns ont un roi nommé *Teratu* & paroissent destinés par leur position & par leurs forces à assujetir tous les habitans de l'Isle.

Peut-être les Anglais qui ont pendant quelques temps songé à s'établir dans la nouvelle Zélande les préviendront-ils ; puissent-ils n'entrer chez ces barbares que pour y faire revivre les loix éternelles de la nature si indignement violées.



Guerrier de la Nouvelle Zelande



Sauvage de la nouvelle Zéelande



Sauvagesse de la Nouvelle Zelande



Fille parée de la nouvelle Zeelande

MŒURS,

USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS

DE L'ISLE DE PAQUES.

Les vastes ruines qui couvrent encore les côtes de l'isle de Pâques, les statues colossales qui s'élèvent au milieu de ces ruines, la construction ingénieuse et hardie des édifices immenses dont on apperçoit encore les vestiges, tout doit faire présumer que cette isle a jadis été habitée par un peuple instruit et civilisé.

Quel a été le sort de ce peuple? Pourquoi ne voit-on errer aujourd'hui, parmi ces monumens des arts et de civilisation, que des sauvages, sans talens, sans connoissances, et trop dépourvus de moyens physiques et moraux, pour avoir construit des édifices réguliers, taillé et élevé au sommet des montages des masses de pierre, que le fer seul a pu arracher des entrailles de la terre?

La lave et les cendres éparses dans plusieurs endroits de l'isle, les monceaux de pierre jettées au hasard, les matières sulphureuses que la terre récèle, semblent indiquer des feux souterrains, et ont fait présumer aux voyageurs que cette isle, jadis brillante et civilisée, a été bouleversée par l'éruption des volcans; que les naturels y ont tous été engloutis dans les flammes, et que depuis elle s'est repeuplée des sauvages des isles voisines.

Quelle que soit l'origine de ses habitans et de ses ruines, l'isle de Pâques est située dans la mer du Sud, vers le vingt-cinquième degré de latitude Sud, et le cent neuvième de longitude Ouest.

Elle est peu étendue; mais tellement élevée, qu'elle forme dans le lointain une montagne, dont la cîme semble se perdre dans les nues.

Des rochers très-difficiles à éviter l'environnent de toutes parts, et en rendent l'abord très-dangereux.

Le sol de l'isle est une espèce de grave brûlante, rétive à la culture, et dans laquelle on parvient à peine à élever quelques arbres.

Les plaines et les montagnes ne sont peuplées de presqu'aucuns des animaux que l'on trouve dans les autres isles de la mer du Sud. Le rat est le seul quadrupède que l'on y rencontre.

L'air brûlant de cette isle, le petit nombre des arbres dont elle est couverte, la hauteur prodigieuse de ses côtes, en ont banni tous les oiseaux de mer, et l'on y voit à peine quelques hirondelles.

La mer, qui sembleroit devoir être la seule ressource des malheureux insulaires, est encore plus avare de ses richesses. Sa côte ne produit que peu de poissons, les animaux domestiques peu nombreux, les coquillages, les racines ne préservent pas toujours les habitans de l'isle de Pâques de toutes les horreurs de la famine.

C'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer le peu de population de cette isle; elle a quinze lieues de circonférence, et contient tout-au-plus cinq cents habitans.

Ces insulaires paroissent être de la grande famille éparse sur toutes les terres de la mer du Sud; ils sont d'une taille peu élevée, leur phisionomie est assez agréable, leurs cheveux sont noirs, ils sont très-légers à la course, et d'une vivacité

qui contraste parfaitement avec le caractère de leurs voisins les Zélandois.

Il existe une disproportion frappante entre le nombre des hommes et des femmes ; ces dernières ne sont pas au nombre de trente, et paroissent appartenir en commun à toute la nation.

Les enfans doivent être aussi très-peu nombreux. Les voyageurs n'en ont jamais pu appercevoir aucuns, et cette isle paroît tendre à une dépopulation absolue.

Cette disproportion entre les hommes et les femmes a été la base d'une foule de fables, toutes aussi déraisonnables les unes que les autres. Il est certain que l'on ne peut accuser la nature de cette disproportion, et qu'elle est une nouvelle preuve de la révolution arrivée anciennement dans l'isle de Pâques.

Le costume de ces peuples ressemble assez à celui des Taystiens. Ils portent sur leurs épaules un manteau d'écorce; une ceinture, fixée autour de leurs reins, porte une partie de leurs outils, et une espèce de juppe en filet, dont les mailles sont trop larges pour rien cacher à la vue.

Ils portent sur la tête une espèce de corbeille garnie de plumes; tout leur corps est tatoué comme celui des Zélandois; leurs jambes, sur-tout leurs bras et leurs fesses, sont couverts de dessins de toutes couleurs, et parfaitement semblables chez tous les hommes.

Ces insulaires attachent probablement une idée de beauté à la longueur des oreilles, car ils les ont tous pendantes sur les épaules, et percées d'un trou qui sert à les allonger.

Les chefs, les prêtres, le souverain de la nation, portent le même costume. La couleur jaune de leurs habits, et un bâton qu'ils portent à la main, sont leurs seules marques de distinction.

Les femmes ne diffèrent des hommes que par un long chapeau pointu, couronné de plumes.

Les habitations de ces insulaires sont probablement, en partie, situées dans les souterrains, et sous les rochers caverneux que contient cette isle : car les voyageurs n'ont découvert, sur toute la surface du pays, qu'une douzaine de petites huttes, dont chacune pourroit à peine contenir un homme.

Des pierres anciennement taillées, et provenantes des ruines dont l'isle est couverte, forment la fondation de ces cabanes. Dans chacune de ces pierres sont enfoncées plusieurs pieux, qui, se rejoignant par en haut, forment une espèce de cœur renversé, tellement bas, qu'il faut, pour s'y tenir de bout, se placer dans le milieu, et passer la tête dans le trou qui y est pratiqué et qui sert de cheminée. Quelques-uns habitent sous des ruines, où l'on reconnoît encore d'anciens édifices, trop vastes, trop élevés, trop artistement travaillés, pour avoir été faits de la même main que les misérables huttes des insulaires. La plus remarquable de ces ruines est située dans le centre de l'isle ; elle consiste en une vaste chaussée de pierre parfaitement quarrée et cimentée. Un peu au-dessus de cette chaussée est un vaste plateau, pavé en dalles quarrées et régulières. Dans le centre de ce plateau s'élève une statue de pierres de deux pieds de haut sur cinq de large, couronnée d'un cylindre, dont le diamètre est de cinq pieds, et la hauteur de six. Plus loin, on voit une rangée des mêmes statues, toutes d'une seule pièce, et dont quelques-unes ont vingt-six pieds de haut.

Il a été impossible aux voyageurs d'apprendre de la bouche des insulaires quels ont été les fondateurs de ces anciens monumens ; le peu de temps que les Européens ont passé parmi eux n'a pas permis d'approfondir leurs mœurs, leurs lois, leurs caractères, et l'on ne peut les juger que par la manière dont ils se comportèrent à la vue du vaisseau du capitaine Cock.

Ils étoient en petit nombre sur une pirogue à balanciers.

Lorsque Cock cingla vers eux, ils ne témoignèrent aucun étonnement, voguerent sans crainte vers le navire, et y montèrent avant même que l'on les y invitât. Celui qui paroissoit être leur chef s'occupa, sans proférer une parole, à mesurer toutes les parties du navire; les autres procédoient, avec la même familiarité et le même silence, à l'examen de toutes les armes et des habits Européens. L'un d'eux resta à bord, et parut fort inquiet, lorsqu'il se vit séparé de ses camarades; il répétoit sans cesse; *Matthe thoa?* Me tuerez-vous? Lorsqu'on lui eût dit que non, il se mit à danser, demanda des clous, une bouteille, des tessons de faïance, et se fit attacher le tout sur le front et au col en guise d'ornemens.

A l'approche de la nuit, il demanda à dormir, s'étendit sur la table et s'endormit aussi-tôt.

Le lendemain, l'équipage descendit à terre, et acheta diverses provisions. Le roi, pour lequel on ne paroissoit point avoir une grande déférence, les promena par-tout. Des femmes, en petit nombre et bien moins agréables que les Tayssiennes, trafiquèrent avec les matelots de leurs faveurs pour quelques clous.

Enfin, après avoir parcouru toutes les parties de l'isle, Cock emporta les regrets de ces bons insulaires, et quelques provisions.

Avant Cock, le Capitaine Davis avoit découvert cette isle, et son récit, à-peu-près semblable à celui du célèbre navigateur anglais, doit dégoûter les voyageurs d'un mouillage qui présente de grandes difficultés sans offrir de grands avantages.



Homme de l'Isle de Pâques.



Femme de l'Isle de Pâque

MŒURS,

LOIS, USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS

DE NOOTKA.

LE capitaine Cook a donné le nom de Nootka à une petite peuplade sauvage qu'il découvrit sur la côte de l'Amérique septentrionale, entre le quarantième degré de latitude nord et le deux cents trente-deuxième de longitude est.

La mer forme en cet endroit un petit golfe, au sein duquel s'élèvent quelques îles qui présentent un mouillage et un abri sûr aux voyageurs.

L'air est doux à Nootka; le sol y est fertile; les bois y sont très-élevés; la terre entr'ouverte, présente quelques mines; les quadrupèdes y sont nombreux et variés; la côte est poissonneuse; en un mot, la nature semble avoir tout fait pour les habitans de Nootka, qui n'en sont pas moins les plus misérables et les moins civilisés des sauvages de l'Amérique.

Leurs habitations ne se ressentent pas de l'abondance et de la beauté des matériaux que la nature a placé dans leurs mains : ce sont des longues cabanes, composées de quelques planches enfoncées en terre ; il n'y a à ces cabannes, ni portes, ni fenêtres, ni cheminées; on écarte les planches pour laisser un libre passage à la fumée lorsqu'on allume

du feu, et l'on déplace une planche pour entrer ou pour jouir de la lumière.

Quelques bancs informes et des petites auges qui servent de lit, entourent ces fragiles cabanes, que l'on réédifie tous les mois, parce que l'usage où sont les habitans d'y satisfaire à tous leurs besoins, les rend inhabitables avant ce temps.

Les meubles des sauvages de Nootka n'annoncent pas beaucoup plus d'industrie que leurs habitations; les plus parfaits sont leurs paniers d'osier, leurs nates et leurs statues : ces dernières sur-tout annoncent quelque goût; elles sont assez correctement sculptées et peintes avec soin; on ne peut même, en les voyant, se défendre d'un sentiment d'admiration, lorsqu'on réfléchit que le sculpteur n'a eu d'autre ciseau qu'un caillou tranchant, et le peintre, d'autre pinceau que le bout de son doigt.

Il paroît que pour conserver la mémoire des événemens intéressants, la peinture à Nootka tient lieu de l'écriture, et que les peintres sont les historiographes de la nation.

Quelques-uns d'entr'eux ont une passion décidée pour la musique, et savent tirer des accords assez mélodieux de leurs grossiers instrumens, qui consistent en un petit sifflet et un grelot.

La navigation, qui sembleroit devoir occuper tous les instans d'un peuple qui habite sur une côte poissonneuse, au milieu d'un petit archipel, est entièrement négligée chez les Sauvages; leurs canots n'ont absolument aucune solidité; et ce sont les femmes qui les conduisent, tandis que les hommes, couchés sur le dos, s'étendent au soleil; il faut un danger bien pressant, pour déterminer un Indien à retirer la rame des mains de sa malheureuse épouse.

Trop paresseux pour se charger des fatigues de la pêche; ennemis décidés de toute espèce d'exercice, ces peuples, malgré l'étonnante fécondité du sol, se nourrissent très-mal; ils mangent les plantes crues avec leurs racines, sans prendre même la peine de secouer la terre qui y est attachée; ils se font un mauvais bouillon avec la chair du marsouin, et mêlent toujours à leur boisson un peu d'eau salée.

Par une contradiction frappante, mais qui se rencontre chez beaucoup d'autres peuples, et qui ne doit pas donner une idée bien avantageuse de l'homme en général, ces Indiens, qui n'ont aucun goût, aucune activité, aucune industrie, aucun talent pour la construction de leurs maisons, la préparation de leur nourriture et la navigation, sont adroits, actifs, infatiguables dans les exercices militaires et dans la fabrication de leurs armes et de leurs habits. Combien de peuples Européens n'ont encore ni lois ni architecture, ni navigation, tandis qu'ils ont atteint la perfection dans l'art de s'habiller et de tuer leurs semblables?

Les habitans de Nootka sont naturellement guerriers; ils ne combattent pas en désordre, en masse comme la plupart des Sauvages; le nombre chez eux ne fait pas la victoire; les combattans de chaque parti forment une ligne très-étendue, et le combat s'engage d'homme à homme, et à mort.

Le plus foible est certain d'être massacré, et peut-être mangé par son vainqueur; il n'est pas étonnant qu'il préfère de mourir sur le champ de bataille, et qu'il combatte jusqu'au dernier moment; mais comme la gloire du vainqueur consiste moins à immoler son ennemi qu'à le prendre vivant, il ne le frappe qu'avec précaution lorsqu'il commence à s'affoiblir, et se ménage le plaisir barbare de le faire mourir lentement dans les fêtes qui suivent la victoire.

La forme et la structure de leurs armes sont variées à l'infini; elles sont travaillées avec beaucoup de soin : on y retrouve l'arc, la flèche, le casse-tête, la hache; mais on y remarque sur-tout un sabre dont la poignée, la lame, tout est d'une seule pièce, et composé d'un os de marsouin durci au soleil.

Autant les Indiens ont l'air doux, tranquille, paresseux et foibles, autant ils ont l'air terrible lorsqu'ils sont sous les armes; l'habit militaire semble influer sur la situation de leur ame.

Cet habit consiste en un manteau de cuir très-épais, qui couvre le dos, les épaules et la poitrine, et que les flèches les mieux acérées ne peuvent percer : ils portent au tour des reins un tormellet de sabots de dains, qui, en s'entrechoquant, produisent un bruit effroyable : leur coëffure est aussi d'une peau forte, et capable de résister au sabre et à la hache.

L'habit de danse ou de fête diffère absolument de ce costume guerrier : il consiste en un masque qui représente quelque figure grotesque, sculptée et peinte avec soin; une peau de dains, flottante sur les épaules, et garnie de grelots, forme la partie la plus essentielle de cet accoutrement.

Cet habit de fête ne diffère que très-peu de celui qu'ils portent à la chasse : trop paresseux pour suivre les habitans des forêts dans leur course légère, ils se mettent en embuscade pour les attendre, et s'efforcent d'imiter leur allure, en se couvrant la tête et le corps de peaux de loups, d'ours ou de dains.

Cette manière de chasser étoit fort en usage chez les anciens, et peut-être est-ce dans de pareils déguisemens qu'il

faut rechercher l'origine de la fabuleuse existence des centaures, des faunes et des satyres.

L'habillement ordinaire des habitans de Nootka n'a que peu de ressemblance avec ces costumes militaires et de chasse : il consiste en un manteau de lin très-ample, garni à l'extrémité supérieur d'une bande de fourrure, et à l'extrémité inférieure d'une frange courte et frisée.

Ce manteau est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon, et passé au-dessus du bras gauche, de manière qu'il laisse une liberté absolue au mouvement des bras. Par-dessus ce manteau, les habitans de Nootka en portent un beaucoup plus petit, troué par le milieu, pour passer la tête, et qui retombe sur les épaules et sur les bras, à-peu-près comme le chaperon que l'on portoit en France dans le dixième siècle.

Le chapeau qui décore leur tête a une forme assez agréable; il ressemble un peu au bonnet arménien; il est composé d'une natte soigneusement tressée, et une houppe de cuir flotte sur le sommet.

Cet habillement est commun aux hommes et aux femmes; il seroit même impossible de distinguer ces dernières, si elles n'affectoient de nouer leur manteau, de manière à laisser paroître leur gorge.

Ces Indiènes seroient en général assez agréables, si elles ne partageoient avec les hommes le goût de suspendre à leur nez et à leurs oreilles une multitude d'ornemens de toute espèce, qui flottent sur leurs lèvres et sur leurs épaules.

Leur teint est d'un blanc pâle, comme celui des habitans de l'Europe méridionale : leurs cheveux sont noirs et un peu laineux : leur taille est haute, et assez bien proportionnée.

L'apathie et l'insouciance semble caractériser les habitans de cette petite peuplade : ils n'ont pour leurs épouses aucun attachement ; la nature fait plus qu'eux pour l'éducation de leurs enfans. Ils ne parurent faire aucune attention aux objets nouveaux qui frappèrent leurs yeux à l'arrivée du capitaine Cook ; ils considérèrent sans étonnement le navire qui portoit cet illustre navigateur ; le bruit du canon ne fit aucune impression sur eux ; ils ne répondirent à aucune des questions qu'on pût leur faire, et ne témoignèrent, en voyant les Européens, ni curiosité, ni amitié, ni haîne à ceux qui cherchèrent vainement à approfondir les mœurs et le gouvernement d'un peuple aussi rêveur et aussi taciturne.

MŒURS,
LOIX ET COSTUMES
DES HABITANS
DE LA BAYE DE NORTON.

La reconnoissance, l'humanité, et toutes les vertus qui devroient distinguer les mortels civilisés, semblent être l'apanage de ces peuples que nous nommons sauvages. Si quelques vices se sont glissés parmi eux, ils ne les doivent qu'aux Européens qui ont abordé sur leurs côtes. Le Capitaine Cook, ce sincère ami des hommes, découvrit sur la côte nord-ouest de l'Amérique, vers le soixante-quatrième degré de latitude, une baye qu'il nomma *baye de Norton.* Observateur exact des coutumes des peuples dont il faisoit la découverte, il commença ses échanges, moyen sûr de connoître le caractère et les mœurs de cette peuplade. Le systême religieux des habitans *de la baye de Norton* est en général le même que celui des autres peuples de la mer du Sud. Ils croyent qu'après leur mort, leurs amis doivent obtenir de *Maje* (soleil) de réchauffer leurs corps pour leur donner une nouvelle vie.

La baye de Norton offre à peu près le même aspect que la contrée de Tschutsky, dont elle n'est éloignée que de quelques journées de vaisseau. Elle est en général très-nue, et remplie de collines presque toutes pelées. Dans la saison,

le sol est couvert, de distance à autre, de longs gramens et de plantes, telles que la camarigue, qui donnent une prodigieuse quantité de bayes bonnes à manger, quand elles sont bien mûres. On n'y trouve que des bruyeres, quelques bouleaux, des saules et des aunes; mais l'eau douce, si chère aux navigateurs, y abonde, ainsi que le bois flotté, lequel est presque tout de sapin. Ces trîstes contrées n'offrent pour toute nourriture aux habitans que quelques saumons, et d'autres poissons desséchés. Ils mettent au fer le prix que nous mettons à l'or. L'équipage du Capitaine Cook obtint pour des couteaux fabriqués avec un vieux cercle de fer, aux environs de 400 livres de poissons frais, parmi lesquels il y avoit plusieurs truites. Un peu de tabac donné à l'un de ces sauvages, et des grains de verre offerts à sa femme, firent couler des larmes de reconnoissance à toute la famille.

Tous les objets de luxe de ces sauvages consistent en quelques coquillages qu'ils portent à leurs oreilles. Ils se percent la levre inférieure. Le teint de leur visage est de la couleur du cuivre; leurs cheveux sont noirs et courts; ils ont peu de barbe. Tous ne portent point d'ornemens dans les deux trous pratiqués à leurs levres de dessous. Les deux sexes ont à peu près le même costume. C'est une jacquette de peau de dain, garnie d'un grand chaperon. Hommes et femmes portent des très-larges bottes. Les uns et les autres ont les dents noires; ce qui provient d'une herbe qu'ils mâchent continuellement.

La méfiance forme le fond de leur caractère. Ils sont cependant doux et humains; leurs divertissemens consistent dans des chants qui n'ont rien de barbare. Le chan-

teur s'accompagne avec un petit tambour; toutes leurs chansons ont des refrains qu'un chacun répète.

Leurs habitations sont placées près du rivage de la mer. Elles ne présentent qu'un toît en pente, fait avec des morceaux de bois, recouvert de gramens et de terre. Les flancs sont entiérement exposés à l'air. Ils vivent très-long-temps, et sont d'une constitution robuste. Les femmes ont seules le soin du ménage. Les enfans, dès qu'ils ont atteint l'âge de douze ou treize ans, doivent fournir le poisson : chacun a son emploi, et les ménages des habitans *de la baye de Norton* sont très-heureux.

MŒURS

ET COUTUMES

DES HABITANS DES ISLES MARQUISES.

Les isles Marquises furent découvertes en 1595, par Mindana capitaine espagnol. Elles sont au nombre de cinq, la *Dominica, Sainte-Christine*, l'isle de *Hood, Santo-Pedro*, et la *Magdalena*. Elles forment un petit archipel qui s'étend sous les neuvième et huitième degré de latitude et du cent trente-huitième au cent trente-neuvième degré de longitude Ouest.

Ces isles en général sont fort élevées et couvertes de vastes forêts; la *Dominica* sur-tout, paroît à la pointe Nord-Est monstrueuse, hérissée et stérile; mais plus loin au Nord on trouve des vallées remplies d'arbres, et par-ci par-là q lques huttes; on voit plusieurs roches escarpées, pareilles à des clochers, et des sommets creux entassés au centre de l'isle; ce qui prouve que les volcans et les tremblemens de terre ont boulversé la surface de ce pays. Toute la partie orientale offre une coupe perpendiculaire fort élevée, et déchiquetée en obélisques et en ravins.

L'isle *Sainte-Christine* n'offre point de plaines pareilles à celles qui embellissent les isles de la *Société*; cependant on y remarque avec satisfaction des vallées remplies de forêts et des plantations d'une charmante verdure.

L'isle de *Hood*, la plus Septentrionale, gît par neuf dégrés de latitude Sud, et treize degrés Nord-Ouest; *Santo-Pedro*, qui a environ trois lieues de tour est au Sud, est à quatre lieues et demie de l'extrémité

orientale de *la Dominica*: on n'a pas pu savoir si cette isle est déserte, la nature n'y a pas répandu ses largesses avec trop de profusion. La position de *la Magdelena* est à peu près dix degrés de latitude et 138 degrés de longitude. Ces isles ont été visitées par plusieurs Européens qui ont toujours vécu en bonne intelligence avec les insulaires.

Les arbres, les plantes et les autres productions de ces isles sont à peu-près les mêmes qu'à Taïti et aux isles de la *Société*; on y trouve des cochons, des volailles, des plantains, des ignames, quelques racines, et une petite quantité de fruits à pains et de noix de cocos. Le capitaine Cook qui a parcouru ces parages se procuroit avec des clous, ces différens objets; mais les insulaires n'attachoient nul prix aux grains de verre, aux miroirs et autres bagatelles pareilles, si recherchées aux isles de la *Société*; les clous même perdoient beaucoup de leur valeur.

Les habitans des *Marquises*, dit le capitaine Cook, sont la plus belle race des habitans de cette mer; ils surpassent toutes les autres nations par la régularité de leur taille et de leurs traits: cependant, la ressemblance de leur langage à celui que parlent les naturels de Taïti et de la *Société*, prouvent qu'ils ont une même origine: les hommes sont tatoués de la tête aux pieds, ils portent différentes figures, arrangées suivant les caprices de leur imagination plutôt que suivant la coutume; les piqûres leur donnent un regard sombre; mais les femmes qui en ont peu, les jeunes gens et les jeunes enfans qui n'en ont point du tout ont le teint aussi blanc que celui de quelques Européens; la taille des hommes est ordinairement de cinq à six pieds, ils ont les dents moins bonnes, et leurs yeux sont moins vifs et moins animés que ceux des habitans des autres nations; la couleur de leurs cheveux varie comme parmi nous; le capitaine Cook n'en a cependant pas vu de rouge; quelques-uns les portent longs; mais en général ils les ont courts, et ils laissent seulement de chaque côté de la tête, deux touffes relevées par un nœud: ils disposent de différentes manières, leur barbe, qui est communément longue: les uns la partagent et l'attachent en deux touffes au-

dessous du menton, d'autres la tressent, ceux-ci la laissent flotter, et ceux-là la coupent à une certaine hauteur.

L'écorce d'arbres, de même qu'à Taïti, compose leur vêtement; mais ils n'ont pas une aussi grande quantité d'étoffes, et elles ne sont pas aussi bonnes. La plûpart des hommes seroient entièrement nuds sans une bande de toile qui passe autour de la ceinture, et tombe entre les jambes: ce simple vêtement suffit au climat et satisfait la modestie. Les femmes sont vêtues d'une pièce d'étoffe qui enveloppe les reins en forme de jupon, descend au-dessous du milieu de la jambe, et d'un manteau flottant qui couvre leurs épaules. La principale parure de tête des hommes, et leur premier ornement, est une espèce de diadême artistement fait des fibres de la gousse d'une noix de cocos: il présente au-devant une coquille de nâcre de perle arrondie et par-dessus cette première, une seconde plus petite, d'une très-belle écaille de tortue, trouée de différentes manières curieuses, au centre de cette seconde, il y a un troisième morceau rond de nacre de perle, à-peu-près de la grandeur d'un demi écu, et enfin un quatrième morceau d'écaille de tortue peint. Cet ornement pare ordinairement leur front; mais quelques-uns le portent aussi de chaque côté; alors il est fait de plus petites pièces: tous ces diadêmes sont embellis des plumes de la queue des Coqs et des oiseaux du Tropique, de façon qu'elles forment un joli panache; ils mettent au tour de leur col, un collier de bois léger, dont le côté supérieur et antérieur est couvert de petits poix rouges qui y sont colés avec de la gomme: ils garnissent aussi leurs jambes de touffes de cheveux attachés à un cordon: souvent au lieu des cheveux, ils emploient des plumes courtes, mais on apperçoit rarement sur la même personne tous les ornemens dont on vient de parler, il n'y a ordinairement que le chef qui porte tout cet attirail; leurs ornemens ordinaires sont des colliers des amulettes, et des coquillages; quoiqu'ils aient les oreilles percées, ils ne portent cependant point des pendants d'oreille.

Leurs habitations sont placées dans les vallées, sur les côtés des

collines, et près de leurs plantations : elles sont construites de la même manière qu'à Taïti ; mais elles sont beaucoup moins bonnes, et seulement couvertes de feuilles d'arbres à pain. La plûpart sont bâties sur un pavé de pierres, et élevé un peu audessus du niveau du terrain ; il y a aussi de semblables pavés près de leurs maison, et ils vont s'y asseoir et s'y récréer.

On ne trouve nulle part de fruits à pain aussi gros et aussi délicieux que les leurs : le seul défaut qu'on puisse leur reprocher, c'est d'être un peu trop sucrés.

Ce peuple est moins propre dans ses repas que les Taïtiens ; leur cuisine est sale ; d'ailleurs, ils apprêtent les cochons et les volailles dans un four de pierres chaudes, comme aux isles de la *Société* ; ils grillent sur le feu les fruits et les racines, et après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, ou les hommes et les cochons mangent tout-à-la fois.

Leurs massues et leurs piques ressemblent à celles de Taïti ; elles sont un peu mieux faites : ils ont aussi des frondes, avec lesquels ils jettent fort loin des pierres, mais ils manquent d'adresse, et rarement ils touchent le but.

Leurs pirogues sont de bois et de l'écorce d'un arbre, qui croît près de la mer en grande abondance, très-propre à cet usage : elles ont de 16 à 20 pieds de long, et environ 15 pouces de large ; deux bouts solides forment l'avant et l'arrière ; l'arrière s'élève ou se courbe un peu, mais dans une direction irrégulière et finit en pointe, l'avant se projette horisontalement, et offre la ressemblance grossière d'un visage humain sculpté.

On ne remarque dans l'isle d'autres quadrupèdes que les cochons ; les Coqs et les Poules sont les seuls animaux apprivoisés ; cependant les bois paroissent remplis de petits oiseaux d'un très-joli plumage.

Le nombre des habitans de ces isles ne peut pas être fort considérable, car ces isles sont fort petites. La *Dominica*, la plus grande des *Marquises*, est si escarpée et si hérissée de rochers dans la plûpart

des cantons, que proportionnellement à son étendue elle ne peut pas avoir autant d'habitans que *Sainte-Christine*. Les terrains propres à la culture sont très peuplés, ce qui prouve que ces peuples auroient d'excellens agriculteurs, si la nature eût plus favorisé leur pays.

Ces insulaires sont doux et paisibles, mais méfians comme presque tous les sauvages. On ne remarque point aux *Marquises* l'opulence et le luxe, la profusion d'alimens, la quantité et la variété d'étoffes dont jouissent les Taitiens; mais ces insulaires ont le nécessaire: ils sont tous égaux, actifs, bien portans, et rien ne peut les priver de ce qui fait leur bonheur. Les Taïtiens ont plus d'aisance, ils sont peut-être plus habiles dans les arts, et menent peut être une vie plus raffinée, mais ils ont perdu leur égalité primitive, une partie vit des travaux de l'autre, et des maladies les punissent déjà de leurs excès.



Sauvage des Iles Marquises.



Femme des Iles Marquises.

MŒURS,

USAGES, LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DE SAINTE-CHRISTINE.

Les isles Marquises forment dans la mer du Sud, un petit Archipel, qui s'étend sous les neuvième et huitième degré de latitude, et du cent trente-huitième au cent trente-neuvième degré de longitude ouest.

Ces isles ont été découvertes en 1595, par un capitaine Espagnol, nommé Mindana ; elles sont au nombre de cinq, la Dominica, Sainte-Christine, l'isle de Hord, Santo-Pédro et la Magdalena.

Elles sont fort élevées et couvertes de vastes forêts ; elles sont toutes habitées et ont été visitées par plusieurs Européens qui ont toujours vécu en une bonne intelligence avec les Insulaires.

On trouve dans ces isles les mêmes végétaux et les mêmes animaux qu'à Taiti et dans toutes les isles de la Société ; mais comme le sol y est plus fertile et l'air plus pur que dans toutes les autres isles du Sud, les arbres, les légumes, les volailles, les quadrupèdes, les poissons, et sur-tout les hommes, y sont beaucoup plus forts et mieux proportionnés.

Le capitaine Cook, qui a parcouru ces parages, et fait une relâche de plusieurs jours à Sainte-Christine, nous peint les habitans de cette isle comme la plus belle caste de l'espèce humaine. Tous les Insulaires, dit cet estimable voyageur, sont d'une beauté frappante : les antiques proposés pour modèle dans nos académies, ne sont pas mieux

proportionés; la blancheur de leur peau, la longueur de leurs cheveux, leurs yeux noirs mais tendres, leur attitude noble et imposante, leurs mouvemens doux et mesurés ajoutent encore à l'agrément de leurs figures et préviennent en leur faveur.

La nature qui a donné en partage à ces Insulaires la beauté, ne leur a point donné le goût nécessaire pour en sentir le prix; à peine ont-ils atteint leur quinzième année, qu'ils se tatonent et se tracent sur toutes les parties du corps en noir, en rouge, en vert des dessins bizarres qui les défigurent absolument.

Leur costume ne contribue pas moins que le tatouage à faire disparoître la beauté de leurs traits et l'élégance de leurs formes.

Ils portent autour des reins une corde à laquelle est attachée une grande pièce d'étoffe qui passe entre les cuisses et tombe devant et derrière; les femmes portent une pièce de toile fine autour des reins en forme de jupon, et une grande mante qui flotte sans graces sur leurs épaules; les chefs sont chargés d'une multutitude infinie d'étoffes de toutes couleurs, dont le poids s'élève quelquefois à plus de douze livres.

La partie la plus ridicule, et cependant la plus soignée du costume des Insulaires des Marquises, c'est la coëfeure; ils disposent leurs cheveux en hérisson et y pratiquent des nattes qu'ils entrelacent de nacre de perle, d'os de poisson, de petites écailles et de petits fruits secs: cette grotesque parure, donne à leur tête un volume double du reste du corps.

Les chefs sur-tout se font remarquer par l'élévation et la singularité de leurs ornemens de tête; ils disposent leurs cheveux en forme de diadème ou d'éventail, sur des fibres

de cocos, qui s'élèvent quelquesfois de deux pieds : au milieu de ce diadème ils placent une vaste coquille de nacre de perle, recouverte de quelques petites pièces d'écailles rouges artistement trouées, le tout est orné de belles plumes rouges et blanches qui flottent au gré du vent.

Indépendamment de cette coëfure, qui le fait aisément distinguer du commun des Insulaires, le chef de Sainte-Christine porte autour des bras et des mollets des franges en cheveux artificiels tressés avec beaucoup d'adresse.

Les femmes, les grands, les jeunes gens portent autour du col et le long des épaules des coliers de nacres, de petits pois rouges et de petites plumes qui ajoutent encore à la bigarure de leurs vêtemens.

Leurs habitations annoncent moins de prétentions et plus de goût : ils connoissent, comme les habitans de Taïti, que l'on peut regarder comme la mère patrie de tous les peuples de ces isles, ils connoissent l'art de tirer les pierres du sein de la terre et de les employer à la construction.

La base de toutes les habitations est en pierres rouges unies entr'elles avec une terre grasse; le sol est pavé; et tout le tour de la maison est ferré en cailloux pour écarter les eaux et empêcher le mouvement des terres.

Toute la partie supérieure des habitations est en bois revêtu de feuilles d'arbres à pain.

La culture des arbres à pains et des cocotiers, l'éducation des animaux domestiques occupent les femmes dans l'intérieur de ces maisons qui sont toutes isolées et environnées de plantations; les hommes, obligés de chercher une partie de leur subsistance dans la chasse et dans la pêche, sont toujours errants au milieu des forêts et sur les côtes.

Les armes dont ils se servent, soit à la chasse, soit dans les combats, sont la hache de corail, la massue et la fronde;

ils ignorent absolument l'usage de l'arc et des flèches qui semblent être les premières armes de l'homme à demi civilisé.

Leurs pirogues ont seize à vingt pieds de long et environ deux pieds de large ; une voile de natte s'élève dans le milieu et lui fait toujours tracer une forme circulaire ; une figure humaine, grossièrement sculptée, en décore la proue qui s'élève de plusieurs pieds au-dessus de l'eau : des enfans de cinq ou six ans conduisent ces embarcations avec autant de sécurité et d'adresse que des matelots consommés : Cook a vu une de ces piroques chargée de plusieurs Insulaires et conduite par un enfant de cinq ans, céder enfin à l'impétuosité des vents et chavirer : les Insulaires effrayés poussoient des cris affreux ; mais l'enfant, d'un air calme, saisit un des canots européens qui venoit porter des secours, y attache sa pirogue, grimpe au haut du mât, détache la voile, se remet en mer, et arrive à terre sans aucun accident.

Les institutions civiles et politiques de ce peuple sont peu connues ; on peut cependant s'en former une légère idée en suivant attentivement leurs démarches pendant le séjour du capitaine Cook à Sainte-Christine.

Au moment où ce célèbre navigateur aborda sur ces côtes, les Naturels du pays s'avancèrent de toutes parts en poussant des cris de joie et en offrant des fruits à pain et des noix de coco ; on leur donna en échange des clous, des haches, mais il fut impossible de les engager à monter à bord du navire.

Le lendemain, à la pointe du jour, ils s'approchèrent en apparence avec plus de confiance ; mais ils avoient pris la précaution de charger de pierres l'avant de leur vaisseau, et deux hommes armés de frondes paroissoient attendre l'ordre des chefs pour attaquer les Anglois ; l'éguipage se tint sur ses gardes pour repousser en cas d'insulte la force par la force : ils montèrent à bord ; ils firent des échanges ;

mais dans le moment où l'on y songeoit le moins, l'un d'eux enleva plusieurs objets et s'échappa ; il se jeta si lestement dans la pirogue qu'un officier, ne pouvant l'arrêter, eut l'indiscrétion de lui tirer un coup de fusil qui l'atteignit et le tua : l'effet prompt et inattendu de ce coup de feu sema la consternation parmi les Naturels ; ils traînèrent la pirogue à terre, emportèrent le corps au milieu des bois, et ne disparurent un moment que pour revenir ensuite en plus grand nombre armés de bâtons et de massues.

Après avoir, pendant quelques heures, fait entendre leur chanson de guerre et menacé du geste les matelots qui se présentoient sur le pont, ils cédèrent au desir de renouer commerce avec les Européens, et d'obtenir, pour prix de la paix, des haches pour lesquels ils avoient une prédilection marquée : ils envoyèrent un ambassadeur portant un cochon sur ses épaules et récitant d'un air grave une harangue à laquelle on ne put rien comprendre : on offrit à l'orateur de longs clous en échange de son présent ; le capitaine Cook et OEdidée, qu'il avoit pris aux isles de la Société, et qui lui servoit d'interprête, descendirent à terre, et firent le tour de l'isle au milieu des Naturels qui admiroient successivement toutes les parties de leurs habits, et qui ne pouvoient se lasser de questionner OEdidée, dont le costume et le langage annoncoient un de leurs compatriotes.

Vers les midi le chef de l'isle se rendit à la place du débarquement : à son approche tous les Insulaires se retirèrent et semblèrent attendre ses ordres ; il leur commanda d'indiquer aux matelots les sources d'eau et d'apporter des vivres ; les Naturels paroissoient avoir peu de respect pour lui, mais ils lui obéissoient avec beaucoup de promptitude : lorsqu'on apprit que le capitaine Cook vouloit voir l'intérieur de l'isle, il lui donna des guides qui le conduisirent en tout

lieux; par-tout les femmes sembloient fuir à l'aspect des Européens, elles s'enfermoient dans leurs cabanes ou se retiroient dans les bois; mais elles s'accoutumèrent bientôt aux caresses des volontaires; et si l'on en juge par la publicité et la facilité avec laquelle elles accordoient toutes les faveurs qu'on leur demandoit, le plaisir est à Sainte-Christine, comme à Taiti, un acte de religion agréable à l'être suprême.

Après une relâche de huit jours, le capitaine Cook s'arracha avec peine aux caresses de ces Insulaires qui auroient voulu le retenir éternellement parmi eux. La douceur et l'affabilité qu'ils lui témoignèrent doivent faire desirer de nouveaux détails sur les mœurs de cet aimable peuple.



Chef de l'Isle de Ste Christine.



Homme de L'Isle de S.te Christine.



Femme de l'Isle Ste. Christine.

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS DE TANNA.

QUEL spectacle délicieux pour un homme qui sait jouir des beautés de la nature, lorsque transporté dans un pays agréable et fertile, il goûte à la vue de chaque petit objet, ce plaisir minutieux en lui-même, mais important au moment ou le cœur s'épanouit, et qu'une espèce d'extase transporte les sens : il contemple alors, avec ravissement, la face sombre des terres préparées pour la culture, la verdure uniforme des prairies, les teintes différentes et la variété infinie des feuillages : l'esprit alors entraîné par une suite d'idées douces, se livre à des illusions qui augmentent le plaisir, en représentant le genre humain sous un point de vue favorable. Le capitaine Cook, pendant les quinze jours, qu'il passa chez les insulaires de Tanna, goûta ce bonheur délicieux ; il vit un peuple heureux, hospitalier et généreux ; l'isle de Tanna, qui fut découverte le 5 Août, présente au premier apperçu un pays coupé par des monts et des vallées ; la nature ne se montre nulle part plus belle que chez ces insulaires. La richesse du sol est prodigieuse ; des palmiers déracinés par les vents, et couchés à terre, poussent des nouveaux branchages.

Les productions de l'isle sont le fruit à pain, les noix de cocos, un fruit ressemblant à la pêche, l'igname, la patate, la figue sauvage, un fruit pareil à l'orange et plusieurs autres. La noix muscade y croît aussi : les fruits à pain, les noix de cocos et les bananes n'y sont pas si abondans ni si bons qu'à Taïti ; mais les cannes à sucre et les igna-

mes s'y trouvent en plus grande quantité plus grosses et meilleures.

Les seuls animaux domestiques qu'on trouve dans l'isle, sont les cochons et les poules. Les oiseaux de terre n'y sont pas à beaucoup près, si nombreux qu'aux isles de la Société; mais on y trouve de petits oiseaux du plus joli plumage. Les arbres et les plantes qui croissent sur cette terre sont aussi variés dans leurs espèces, que dans aucune des autres isles.

Parmi les plantes dont sont remplis les bois, on en distingue une qu'on n'avoit point encore vue dans aucun autre pays; elle est de la largeur d'une feuille de vigne, couleur violette; elle a la propriété de guérir la fièvre quelque invétérée qu'elle soit : les insulaires la nomment *Errona*. Plusieurs matelots de l'équipage du capitaine Cook, éprouvèrent sa vertu, mais elle est extrêmement rare; ces insulaires vivent principalement du produit de la terre, et la mer contribue peu à leur subsistance : cela vient-il de ce que leur côte n'est pas poissonneuse, et ou de la mal-adresse de leurs pêcheurs ? On ne voit dans l'isle aucune espèce de filet; les habitans ne pêchent que le long du rivage de la mer, où ils épient le poisson qui passe pour le darder : ils sont très-adroits à cet exercice.

Les coquillages sont rares sur la côte, mais les habitans vont en chercher sur les autres isles. Le poisson y est abondant et varié. On y trouve des Mulets, des Brochets du Brésil, des Dauphins, des Perroquets de mer, des Raies, des Anges, des Goulus, et plusieurs espèces de Maqueraux.

Le capitaine Cook, dans les premiers jours qu'il fut à l'isle de Tanna, crut que les naturels de cette isle, ainsi que ceux d'Erromango, étoient un mélange des habitans des isles des Amis et de Mallicolo; mais en les observant plus particulièrement, il fut convaincu, qu'ils n'ont presque aucune affinité ni avec les uns ni avec les autres, à l'exception de leurs cheveux, qui diffèrent peu de ceux des indiens de Mallicolo. Les cheveux noirs dans les uns et bruns dans les autres, sont crépus et frisés : quelques-uns les

ont jaunâtres à la pointe, ils les séparent en petites mèches, autour desquelles ils roulent l'écorce d'une plante déliée jusqu'à un pouce de l'extrêmité, et à mesure que les cheveux croissent ils continuent de rouler l'écorce autour; ce qui fait l'effet de plusieurs cordelettes.

Ils portent leur barbe courte: elle est forte et épaisse; les femmes ont généralement des cheveux courts, ainsi que les jeunes gens, jusqu'à l'âge de virilité. Les femmes sont d'une stature beaucoup moindre que celle des hommes, et elles portent de vieux jupons d'herbes et de feuilles, plus ou moins longs, suivant leur âge: les jeunes filles d'environ quatorze ans, ont les traits fort agréables et un sourire touchant; elles ont les formes sveltes, les bras d'une délicatesse particulière, le sein rond et plein, et elles ne sont couvertes que jusqu'au genou, leurs cheveux bouclés flottent sur leurs têtes, où bien sont retenus par une tresse: et elles portent des anneaux d'écaille de tortue à leurs oreilles; la quantité de leurs ornemens s'accroît avec l'âge; les plus vieilles et les plus laides sont couvertes de colliers, de pendans d'oreilles et de bracelets; elles ont une soumission aveugle aux moindres volontés des hommes qui ne les dédommagent assurément point de cette obéissance par leur conduite envers elles; car ils n'ont pour elles aucun égard; elles traînent tous les fardeaux, et c'est sans doute ce genre de travail et de fatigue qui contribue à diminuer leur stature, car les charges ne sont pas toujours proportionnées à leurs forces.

Les armes défensives des habitans de Tanna, sont l'arc et la pique dont ils se servent avec beaucoup de dextérité: la massue et la lance leur sont encore familiers, ils sont souvent en guerre avec leurs voisins, ils mangent leurs captifs, et la circoncision est pratiquée chez eux. Si la faim seule peut rendre une nation antropophage, les habitans de cette isle devroient au moins former une exception à ce système; car ils ont des cochons, des volailles, des racines, des fruits en abondance, et ils n'en sont pas moins antropophages.

Les habitans de l'isle ne voulurent jamais permettre au capitaine

Cook d'aller visiter un volcan, qui depuis quelques jours grondoit d'une manière terrible : il poussoit jusqu'aux nues des torrens de feu et de fumée à chaque explosion : il lançoit des pierres d'une prodigieuse grosseur.

Ces peuples aiment passionnement la musique, et se plaisent infiniment à chanter ; leurs instrumens de musique sont les mêmes qu'à Taïti ; mais ils en ont un composé de huit roseaux qu'ils chérissent par-dessus tous les autres. Leur mélodie est très-agréable ; ils se rassemblent sous des arbres, et font des concerts délicieux.

Si l'esprit de vengeance est très-vif parmi les insulaires de Tanna, il faut convenir en même-temps que la bienveillance et l'amour des hommes, ne sont pas bannies de leurs cœurs. Comme la guerre trouble leur vie, ils sont toujours en défiance ; mais dès qu'ils sont convaincus des intentions pacifiques, ils se livrent à leur véritable caractère : lorsqu'ils donnent quelque chose, ils ne veulent point recevoir d'échanges ; ils se font un plaisir d'exercer l'hospitalité.

L'isle de Tanna offre plusieurs sources d'eau chaudes très salutaires pour les maladies. Au travers d'un rocher perpendiculaire, l'eau chaude sort en bouillonant au milieu d'un sable noir et va se jetter dans la mer. Il paroît que le volcan échauffe ces sources, et qu'elles roulent leurs ondes sous terre, jusqu'à ce qu'elles trouvent une issue. Il y a apparence que le feu de cette montagne n'est pas toujours également violent, et qu'il diminue peu-à-peu dans l'intervale des irruptions.

Les insulaires de Tanna sont d'une médiocre stature et minces de taille ; il en est beaucoup de petits ; on en voit peu de gros ou de robustes ; ils ont un air agréable, mais on remarque rarement à Tanna ces beaux traits si communs parmi les insulaires des isles de la Société, des Amis et des Marquises. Ils sont pleins de vivacité et de feu ; ils ont le nez large, les yeux pleins et doux ; la phisionomie de la plûpart est ouverte, mâle et honnête ; quelques-uns cependant l'ont mauvaise. Ils sont comme les peuples des Tropiques, agiles et dispos ; ils excellent à manier leurs armes, et montrent de l'aversion pour le travail : leur pen-

chant pour l'oisiveté se manifeste par la manière indigne dont ils traitent les femmes qui ne sont proprement que des bêtes de somme. Les femmes de cette contrée, sans être belles sont assez jolies pour les habitans, et le sont même trop pour l'usage qu'ils en font : elles ne portent qu'une corde autour des reins, et quelques brins d'herbages qui y sont attachés devant et derrière. Les deux sexes sont d'une couleur très-bronzée, mais non pas noire; ils n'ont même aucun trait des Nègres; Ils paroissent plus bruns qu'ils ne le sont naturellement parce qu'ils se peignent le visage avec un fard noir de plomb; ils usent aussi d'un fard rouge et d'une troisième sorte qui est brunâtre : ils mettent de larges couches de tous ces fards, non-seulement sur le visage, mais encore sur le col, les épaules et la poitrine. Pour mettre ces peintures, ils se servent d'huile de noix de cocos : ils se font des barres obliques de deux ou trois pouces de large; ils emploient rarement la couleur blanche, mais ils se couvrent quelquefois une moitié du visage de rouge, et l'autre moitié de noir.

La ceinture et la pagne sont les seuls vêtemens des hommes; ils la placent d'une manière aussi indécente que les habitans de Mallicolo, et les femmes s'enveloppent aussi quelquefois d'une pièce d'étoffe qui les couvre de la ceinture aux genoux.



Homme de L'Isle de Tanna.



Femme de L'Isle de Tanna.

MŒURS,

LOIS, USAGES ET COSTUMES

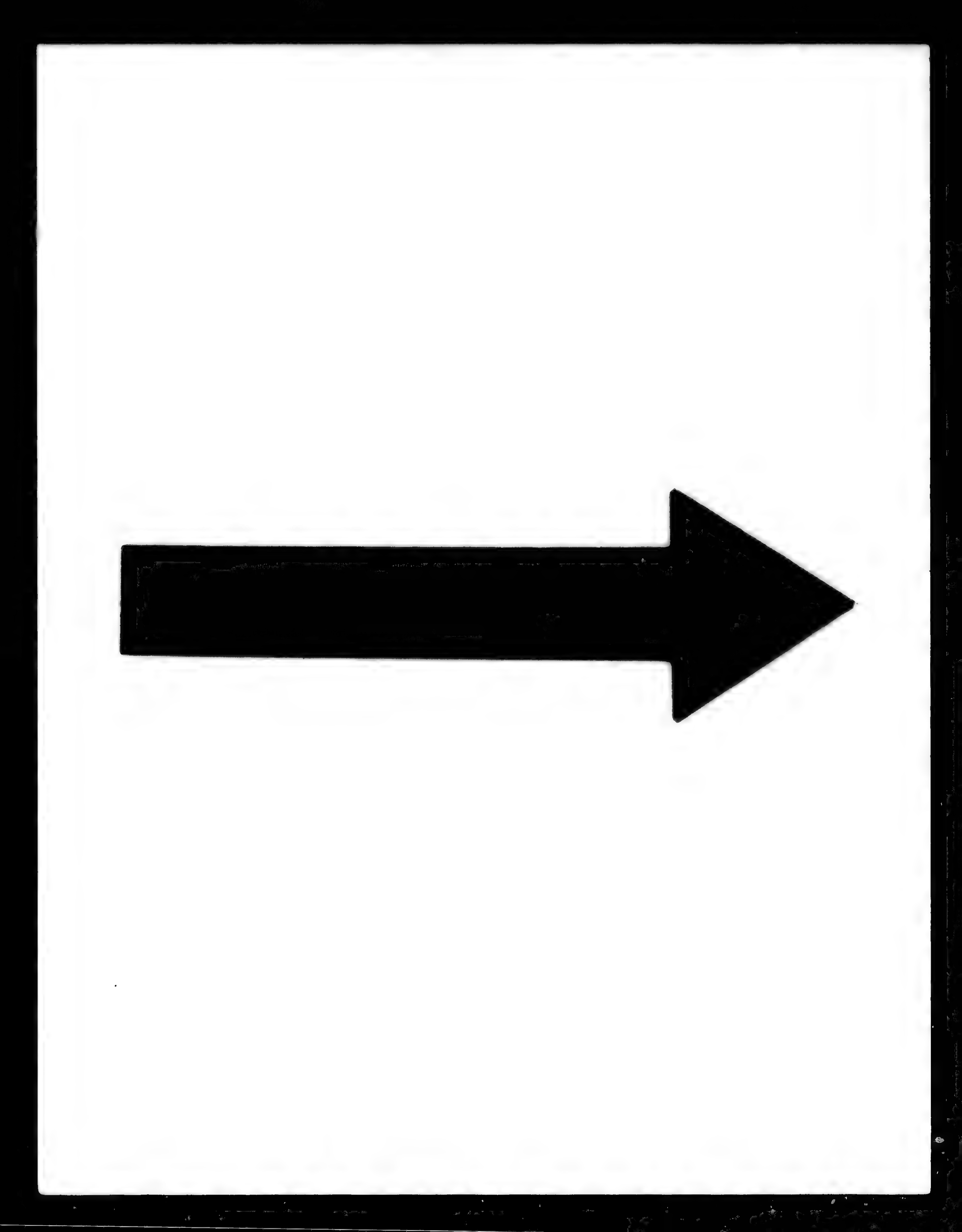
DES HABITANS

DE L'ENTRÉE DU PRINCE GUILLAUME.

L'ENTRÉE du prince Guillaume occupe un degré et demi de latitude, et deux de longitude : le capitaine Cook y aborda le 12 Mai 1778.

La nature, ordinairement bienfaisante pour ces contrées, où l'homme, exempt de passions, lui porte le tribut d'un cœur vertueux, et qui se rapproche d'elle, semble avoir privé les habitans de l'entrée du prince Guillaume, des faveurs dont jouissent, pour la plupart, les autres Sauvages. Indépendamment de la rigueur du climat, des neiges dont ce pays est toujours couvert, de la disette des végétaux, ces malheureux Insulaires respirent un air mal-sain, et qui influe essentiellement sur leur caractère ; le ciel y est toujours nébuleux, et on y compte peu de beaux jours.

Qu'une nation, qui a reçu de la nature tous les avantages nécessaires pour se civiliser, les moyens de tirer parti des objets de première nécessité, un sol riant et fertile, mette à profit l'heureuse préférence qui lui a été accordée, et se serve avec succès des ressources qui lui sont présentées,



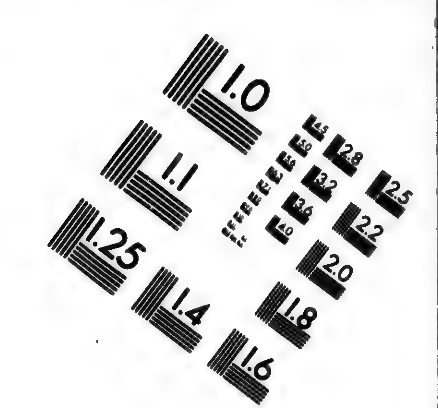
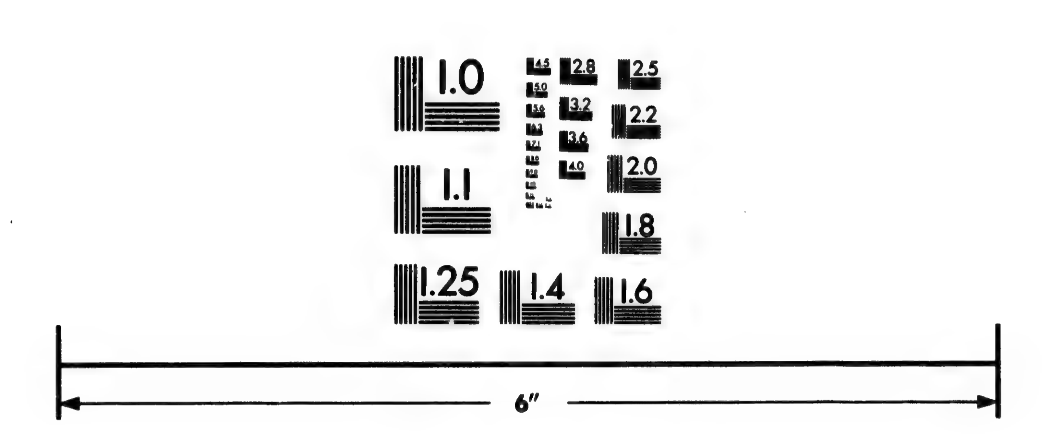


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

c'est dans l'ordre, et il n'y a rien qui surprenne; mais si on réflechit que ces Sauvages, privés de matériaux essentiels pour la navigation, ont cependant construits des pirogues de différentes formes; et dont les plus grandes peuvent contenir soixante personnes; si l'on réflechit qu'avant que le capitaine Cook n'abordât dans ce pays, les habitans avoient une idée du commerce (car ils possédoient des brasselets, des colliers, du verre, du fer, du cuivre qu'ils recevoient de la côte Orientale du Nouveau-Monde, par l'entremise des peuplades établies dans l'intérieur du pays); si l'on réflechit que chacun de leurs ouvrages est achevé comme s'ils avoient un assortiment complet de nos outils, on jugera qu'aucune nation ne peut être mise au-dessus d'eux pour l'esprit d'invention, et l'adresse des ouvrages mécaniques.

On ne trouve, dans l'entrée du prince Guillaume, d'autre arbre que le pin du Canada; on y voit un petit arbuste qui ressemble assez à nos lauriers, mais dont les feuilles sont plus larges; on y remarque beaucoup d'animaux de toute espèce; on y distingue sur-tout un petit animal d'environ dix pouces de longueur, qui a le dessus du dos brun, avec une multitude de taches d'un blanc sale, et les flancs d'un cendré bleuâtre; les Naturels font un grand cas de sa fourrure.

Le goût prédominant de ces Sauvages est pour la parure: les deux sèxes ont les oreilles percées de plusieurs trous dans le bord supérieur et dans le fond inférieur: ils y suspendent des paquets de coquilles: ils trouent aussi la cloison de leurs nez: ils y placent fréquemment quelques grains de verre enfilés à une corde roide, de trois ou quatre pouces de longueur, ce qui leur donne une mine vraiment grotesque: ceux qui prétendent à une parure plus recherchée se font

fendre la lèvre inférieure, suivant la direction de la bouche, et ils y mettent des coquillages en forme de clous, dont les pointes se montrent en dehors, et les têtes paroissent en dedans de la lèvre, comme une autre rangée de dents.

Ces Sauvages aiment passionnément la musique : leur mélodie est assez agréable : leurs instrumens sont à-peu-près les mêmes que ceux des habitans de Nootka.

Privés de cette aisance qui engendre la paresse, ces peuples ont été forcés de suppléer, par leur industrie et par leur travail, à ce que la nature leur a refusé ; ils ont reconnu l'indispensable nécessité de fabriquer des armes défensives pour résister à leurs ennemis. La guerre qu'ils se font entre eux est toujours à mort ; ils ont un chef à qui ils obéissent aveuglément. Dans les combats, ils poussent des cris effroyables, et évitent avec soin de se laisser prendre en vie ; car ils regardent, avec raison, comme le comble de l'ignominie, de servir de risée aux vainqueurs, qui les traînent en spectacle, et qui ensuite les font mourir lentement, en leur perçant le corps avec des pointes de fer.

Leurs armes sont de longues piques ou lances, dont les pointes sont formées par du cuivre et du fer. Leurs armures défensive consiste en une espèce de jaquette, composée de lattes légères, jointes ensemble par des nerfs d'animaux : elle est si serrée, qu'elle est impénétrable aux dards et aux traits.

C'est une observation bien remarquable, que la propreté de ces Sauvages dans leur manière de se nourrir ; ils ne mangent que du poisson sec et de la chair grillée ou rotie ; ils se nourrissent aussi de la racine des fougères et de la partie intérieure de l'écorce du pin. Ils ont grand soin d'enlever les ordures qui adhèrent aux choses dont ils

veulent se nourrir. Ils ont des petits couteaux avec lesquels ils divisent leurs mets en bouchées ; et ils font la plus grande attention à ne rien laisser tomber sur eux dans leurs repas.

Comment concilier les mœurs douces et honnêtes de ces Sauvages avec leur inclination déterminée pour le vol ? Quelle est donc cette fatalité qui ne permet point de trouver, je ne dis point un peuple parfait, mais du moins exempt de ces vices qui sont hors de la nature ? Dans un pays où les propriétés sont en commun, où le plus de bien dépend du travail le plus laborieux, où le sol offre aux individus les mêmes ressources pour réussir dans leurs entreprises, où les habitans ne sont point paresseux, n'est-il pas surprenant de voir un tel peuple saisir les occasions de se voler mutuellement et être en droit de garder le butin qu'il a pris, lorsqu'il s'en est emparé par adresse ? Ces Sauvages ne connoissent point à la vérité la manière atroce d'ôter la vie à leurs semblables pour s'assurer de leurs propriétés ; et puis qu'on n'est jamais entièrement heureux, et qu'il faut toujours que quelques foiblesses flétrissent nos vertus, celui qui en a le moins, et de plus légères, se rapproche le plus du bonheur.

Les meubles domestiques, dont ces Américains se servent, sont des plats de bois creux, d'une forme ronde ou ovale : ils en ont pour les jours de fêtes des plus petits et d'une forme plus élégante : ils font des paniers d'un tissu si serré, qu'ils peuvent contenir de l'eau.

Les outils avec lesquels ils travaillent leurs meubles, les charpentes de leurs canots, et leurs autres ouvrages sont une hache de pierre, et quelques morceaux de fer pointus. Ce sont les femmes qui ont soin de ces meubles, et qui les tiennent en bon état ; aussi ne sont-elles pas traitées comme

dans différentes autres castes : elles jouissent des douceurs d'une vie agréable, et ne s'occupent uniquement qu'à des ouvrages qui n'exigent point de la fatigue et de la peine.

Ces peuples ont, comme nous, différens vêtemens, pour les différentes saisons : leur vêtement ordinaire est une robe qui tombe en général jusqu'à la cheville du pied, et quelquefois jusqu'au genoux seulement : elle offre dans la partie supérieure un trou de la grandeur nécessaire pour recevoir la tête ; quand il pleut, ils mettent par-dessus cette robe une souquenille de boyaux de baleine très-adroitement disposée ; les hommes, les femmes, les enfans s'habillent de la même manière ; l'économie est connue chez eux, car les vêtemens des pères servent aux enfans.

La peine que se donnent ces Sauvages pour orner leur personne est incroyable : les hommes enduisent leur visage d'un rouge éclatant, d'une couleur noire mêlée avec une couleur bleue. Les femmes se barbouillent le menton d'une substance noire, qui se termine en pointe sur chaque joue.

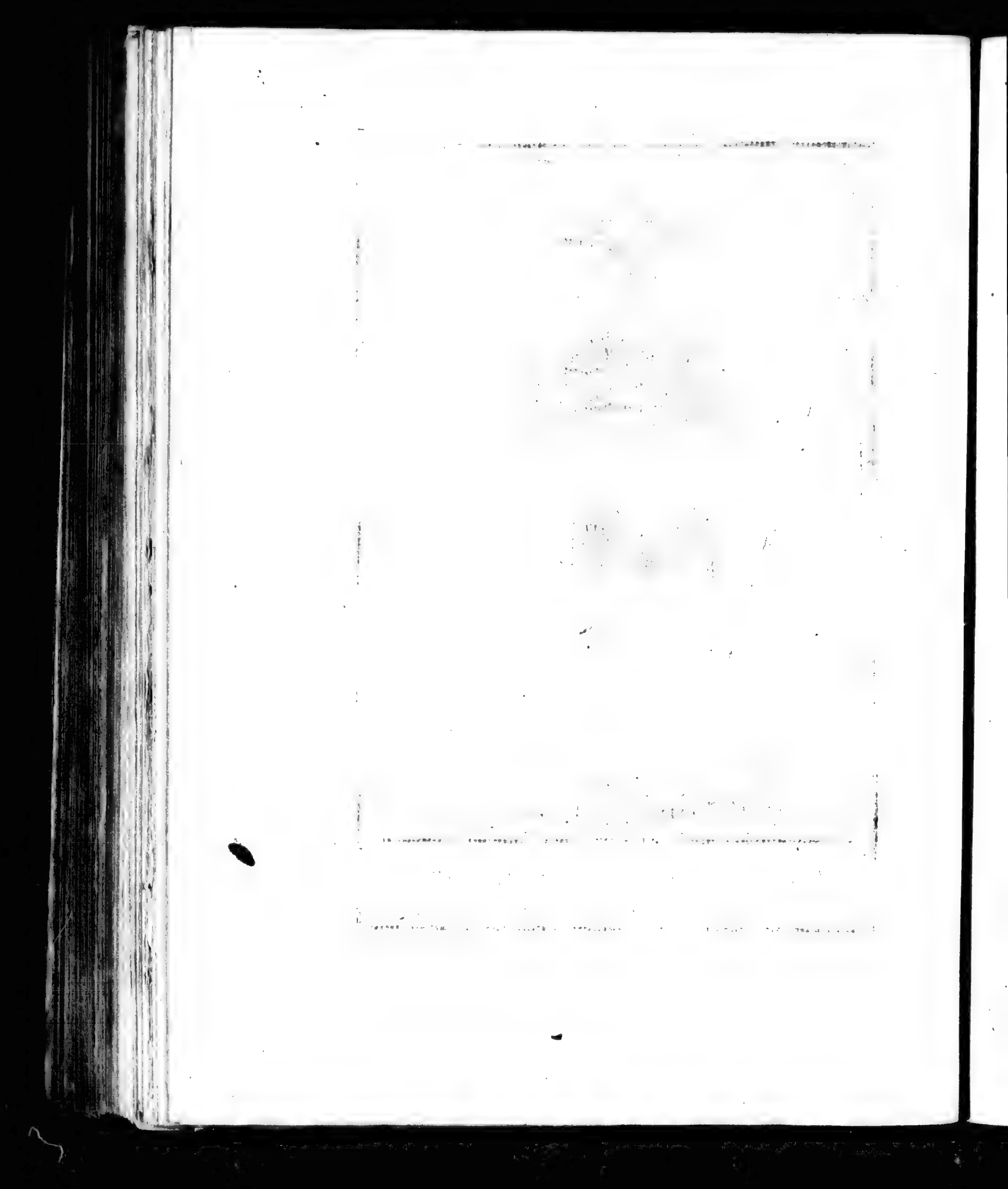
La taille de ces Sauvages est au-dessous de la médiocre : peu ont une taille ordinaire ; leur tête est extrêmement grosse, leurs épaules quarrées, leur poitrine large, leurs yeux petits ; leurs cheveux sont noirs, épais et forts : ils n'ont point de barbe ; leur peau est basannée ; les femmes o ntle visage agréable : on reconnoît leur sèxe à la délicatesse de leurs traits ; elles laissent croître leurs cheveux dans toute leur longueur ; elles ne se couvrent jamais les jambes ni les pieds ; quelques-unes portent des espèces de bas de peaux.

Ce peuple est taciturne et rêveur ; il ne marche jamais que les yeux fixés vers la terre, et dans une attitude réflechie

le pays sombre qu'il habite lui communique en naissant un fond de tristesse et d'ennui qu'on remarque même dans ses fêtes : du reste, il est actif, entreprenant, souffrant avec la même fermeté la bonne comme la mauvaise fortune ; et sans l'habitude qu'il a pour le vol, ce seroit la caste la plus heureuse et la plus digne qu'on enviât son bonheur.



Homme de l'entree du prince Guillaume





Femme de l'entrée du prince Guillaume.

MŒURS,

USAGES ET COSTUMES

D'OTAHITI OU TAITI.

AVant l'arrivée des Européens dans leur isle, les Otahitiens étoient le peuple le plus heureux de l'univers. La fertile contrée qu'ils habitent sembloit réaliser tous ces tableaux d'un bonheur parfait, que la fabuleuse antiquité avoit placés dans les Champs-Élisées, dans les jardins fortunés d'Eden, dans les isles enchantées de Paphos, de Cithère et d'Idalie.

La terre fournissoit sans culture à tous les besoins du corps, et l'ame n'en connoissoit pas d'autre que celui d'aimer, de s'unir, et d'élever ses enfans.

La religion n'étoit autre chose parmi eux que la morale naturelle; on adoroit l'Être suprême, en traitant ses semblables avec humanité.

Les distinctions étoient pour ainsi dire inconnues; la propriété étoit presque nulle, dans un pays assez fertile pour nourrir dix fois plus d'habitans qu'il n'en avoit.

Mais bientôt le commerce des Européens, en éclairant les infortunés Otahitiens, détruisit leur bonheur; ils se formèrent des besoins que la terre ne put satisfaire; ils attachèrent un sentiment de honte ou de modestie à des actions qui jusques alors ne leur avoient inspiré que du plaisir; ils perdirent dans les embrassemens des Européens, ce bien sans lequel tous les

autres ne sont rien, leur santé, jusques alors à l'épreuve de toutes les maladies ; en un mot, ils devinrent savans et malheureux. Tel est le tableau que l'imagination exaltée de quelques historiens nous fait des Otahitiens, avant et depuis leur commerce avec les Européens.

Les philosophes, les ennemis des découvertes et des colonies, ont, sur ce point comme sur tant d'autres, trop loué les Insulaires, et trop calomnié les Européens.

Ce peuple, dont ils vantent le bonheur et l'innocence avant l'arrivée des voyageurs, étoit esclave de ses prêtres, divisoit tous les citoyens en plusieurs classes, avoit des chefs et des princes, immoloit ses enfans sur les autels de ses divinités; connoissoit les arts, le commerce, la navigation, la guerre, la jalousie, tous les crimes, et étoit presque généralement affecté d'une lépre contagieuse.

L'arrivée des Européens donna un nouvel essor à l'imagination des Otahitiens, leur génie imitatif perfectionna tous les arts; si le nombre de leurs maladies s'augmenta, les moyens de guérison s'accrurent; ils apprirent à se procurer toutes les commodités de la vie; le sang cessa de couler sur leurs autels; sans cesser d'aimer leurs épouses, les Otahitiens apprirent à né plus les traiter en esclaves, ils furent tout-à-fait civilisés et réellement plus heureux : car, aux yeux de l'homme sage, observateur du cœur humain, le peuple qui vit dans l'état de nature est le plus fortuné ; mais celui qui est à demi-civilisé, réunit à toutes les privations de l'ignorance, tous les crimes et tous les besoins que la civilisation fait naître.

L'isle d'Otahiti est située dans la mer du Sud, vers le cent quarante-neuvième degré de longitude septentrionale ; des rochers de corail l'entourent de toutes parts, et forment plusieurs petites baies, dans lesquelles les vaisseaux se trouvent à l'abri des vents et de l'agitation des flots.

La baie que les Européens ont appelé *Port-royal*, est la

plus belle de toutes, et la montagne la plus élevée de l'isle, *la pointe Vénus*, l'indique de loin aux voyageurs.

La surface de l'isle est couverte de hautes montagnes, dont le sommet est chargé d'une multitude d'arbres à pains; les habitations son tsituées à mi-côte, et les manufactures, les plantations, sont dans le fond des vallées.

Les productious qui naissent dans les forêts ou dans les jardins des Otahitiens, sans culture, sans travail, sont les fruits à pain, les cocos, les bananes, les cannes à sucre, le salep. La nature est si prodigue de ses richesses dans cette fertile contrée, que les fruits y sont beaucoup moins précieux que le bois qui les porte et la feuille qui les accompagne; les forêts n'étant garnies que d'arbres fruitiers, le bois à brûler est la production la plus rare et la plus précieuse du pays; c'est la seule que les Otahitiens aient vendu à nos voyageurs.

On ne voit dans toute cette isle que trois familles de quadrupède, les chiens, les cochons et les rats. Les oiseaux domestiques y sont très-nombreux; on y retrouve le canard et le pigeon d'Europe. Il n'existe peut-être pas dans toute la mer du Sud une isle dont les côtes soient plus poissonneuses; c'est la principale richesse du pays, et la principale nourriture des habitans.

Les Otahitiens sont dignes par l'élévation de leur taille, par les charmes de leur figure, par la souplesse et les graces de tous leurs mouvemens, d'habiter le plus beau pays de l'univers.

Les hommes sont généralement plus grands que les Européens; ils sont bien faits et très-forts. Les femmes de la classe supérieure sont aussi plus grandes que nos Européennes; mais les femmes du peuple sont d'une stature très-peu élevée.

Ces Insulaires seroient absolument blancs, s'ils n'étoient pas sans cesse exposés, presque nuds, aux brouillards de la

mer et à l'ardeur du soleil ; la teinte de leur peau est à-peu-près égale à celle des peuples méridionaux de l'Europe, leurs joues ne sont point colorées, leurs yeux sont noirs, perçans et à fleur de tête ; leurs dents sont d'une égalité et d'une blancheur peu communes chez les sauvages ; leur nez seul rappelle les traits indiens, et s'éloigne des idées que nous avons de la beauté.

Les hommes portent leurs cheveux longs et flottans sur leurs épaules ; les femmes, au contraire, les portent très-courts, et les uns et les autres parfument leurs cheveux avec de l'huile de coco et des herbes odoriférantes.

L'usage de se tatouer, qui semble être commun à tous les Insulaires de la mer du Sud, et qui est peut-être une des preuves les plus frappantes de la communication qui a jadis existé entre tous les habitans de cette partie du monde, existe sur-tout à Otahiti.

Il est difficile de deviner le sens ou l'intention des diverses marques qu'ils font sur toutes les parties de leurs corps, la forme en est variée à l'infini, le caprice des parens les produit ; mais cependant, chez quelques individus, elles semblent être un caractère de distinction.

Presque tous portent un Z sur chaque doigt du pied ou de la main ; les bras et les jambes sont couverts de figures grossières d'hommes et d'animaux ; les fleurs, la lune, le soleil sont peints sur les fesses.

C'est là sur-tout que se prodiguent tous les ornemens et les dessins les plus rares : les femmes et les hommes montrent avec ostentation et plaisir les dessins qu'ils portent sur cette partie du corps.

Il paroît que quelques-uns de ces ornemens sont des témoignages de douleur qui rappellent la mémoire d'un ami tendrement aimé, et des trophées qui retracent les victoires que l'on a remportées.

Ces dessins s'incrustent dans la peau avec un peigne trempé dans du noir de fumée ; ce peigne, dont toutes les dents sont très-fines et quelquefois au nombre de trente, est enfoncé avec un petit marteau dans la peau à la profondeur de trois lignes ; la marque qu'il imprime est ineffaçable, et l'opération est si douloureuse, qu'il faut lier les enfans des deux sexes pour les forcer de la supporter.

Il n'est pas étonnant qu'un peuple, qui prend tant de peine et souffre des tourmens si cruels pour couvrir tout son corps des dessins les plus variés, redoute les vêtemens et ne se croie jamais mieux paré que lorsqu'il est absolument nud; c'est pour cela que l'habillement des Otahitiens est fort léger et souvent presque nul.

Dans les temps secs, il est d'une étoffe qui ne résiste pas à l'eau; dans les temps pluvieux, il est d'une natte impénétrable à l'humidité.

Ces étoffes se drappent au hasard sur le corps, suivant le caprice des habitans, et ne tiennent jamais ensemble que par un nœud ou une arête de poisson.

On remarquera peut-être avec étonnement dans la manière la plus généralement usitée de porter ces étoffes, de grands rapports avec l'habit romain.

Une espèce de tunique qui descend jusques au bas de la jambe, et qui est nouée autour du corps, forme l'habit de dessous des Otahitiens.

Par-dessus ce premier vêtement, ils portent une espèce de mante ou de toge, composée de deux pièces d'étoffe nouées sur les épaules, ou simplement jettées et drapées sur le dos.

L'habillement des femmes est absolument semblable à celui des hommes, si l'on en excepte toutefois la pièce d'étoffe de dessous, qu'elles laissent tomber en forme de jupon, tandis

que les hommes la portent relevée entre les cuisses et attachée sur les reins.

Dans un pays où toutes les étoffes sont de la même nature, les riches, ne pouvant se distinguer par la qualité de leurs vêtemens, se font remarquer par la quantité de pièces d'étoffes dont ils se couvrent ; quelquefois ils portent sur eux plus de quarante verges d'étoffes, drapées de mille manières différentes, tandis que la plupart du temps les hommes et les femmes de la dernière classe vont presque nuds.

La coëffure chez les hommes se borne le plus souvent à l'arrangement des cheveux, entremêlés de fleurs et de plumes. La chevelure étant trop courte chez les femmes pour soutenir les fleurs, on y supplée par un petit turban, composé de cheveux tressés. Quelques navigateurs ont apporté en Europe une de ces tresses qui avoit mille toises de long.

Quelques-uns des personnages les plus distingués portent des perruques tissues de ces tresses et de la filasse du plane.

Tous ont absolument la tête et les pieds nuds : s'agit-il cependant de traverser une plaine brûlante et découverte, ou de gravir sur le sommet d'un rocher escarpé, ils se forment en un instant une chaussure avec de l'écorce, et des bonnets avec quelques feuilles de plane.

Les habitations des Otahitiens sont aussi agréables, et annoncent autant d'industrie que leur costume.

Situées dans le milieu des bois, elles y sont construites sous les arbres, et l'on y jouit par ce moyen d'une fraîcheur continuelle et bien précieuse dans un pays si brûlant.

Les habitations ont presque toutes vingt à trente pieds de long, sur dix de large ; trois lignes de poteaux soutiennent la toîture, qui, dans le milieu, s'élève de neuf pieds, et dans les côtés n'est qu'à trois pieds au-dessus de terre : les poteaux qui forment l'enceinte de la maison sont absolument à jour, de manière que l'air y circule librement, et

que l'on n'y est absolument à l'abri que de la pluie ; c'est tout ce qu'il faut dans un pays où l'air est toujours tempéré et les vents toujours bienfaisans.

Tout le mobilier de ces cabanes consiste en un siége pour le chef de la famille, et des petits billots qui servent d'oreillers à tous les autres.

Les domestiques esclaves ou taoutous n'ont pas le droit d'entrer dans ces maisons; ils dorment à la belle étoile.

Il existe cependant, dans quelques-unes des peuplades d'Otahiti, des maisons beaucoup plus grandes, destinées à abriter le peuple ; ces habitations ont quelqnefois jusques à trois cents pieds de long.

Autant les Otahitiens sont simples dans leur mobilier, autant ils sont recherchés dans leurs alimens ; il est vrai que la fécondité de leur sol leur donne le droit d'être difficiles sur le choix des alimens.

Le fruit à pain, ainsi appelé parce qu'ils le mangent en guise de pain, est la source de tous leurs repas.

Dans la saison où le fruit à pain est sec, ils le remplacent par le fruit du plane, les bananes et le *mahie*.

Ce sont les vieilles femmes qui font la pâte de mahie ; cette opération est accompagnée de cérémonies superstitieuses, sans lesquelles ils croient fermement que le mahie ne pourroit se faire.

Ils mangent avec ces fruits ou ces pâtes, du poisson, de la volaille, des cochons, des chiens qu'ils nourrissent de végétaux, et qui ont la saveur du mouton en Europe.

Tous ces alimens sont ou grillés sur les charbons, ou cuits dans un four souterrein, garni de toutes parts d'herbes odoriférantes : l'eau salée est la sauce universelle de tous ces ragoûts.

Leur boisson habituelle est rarement l'eau, plus souvent le jus de la noix de coco, des bananes et du plane : ils for-

ment aussi, avec une racine, une liqueur forte et enivrante, que les chefs seuls ont le droit de composer et de boire.

Il faut voir un Otahitien à table, pour se faire une juste idée de la domesticité à Otahiti; il n'y a pas de grand seigneur en Europe qui soit servi avec autant de ponctualité et de respect.

On dresse la table en plein air, à l'ombre d'un arbre. Cette table est une grande planche qu'on lui place sur les genoux.

On met à ses côtés des paniers, dans lesquels se trouvent une multitude prodigieuse de provisions et deux noix de coco, l'une remplie d'eau douce, l'autre d'eau salée.

Tous les esclaves du chef sont derrière lui à la file, portant dans des feuilles les mets qu'il doit successivement manger.

Avant tout, il se lave avec de l'eau douce les mains et la bouche, et il renouvelle cette cérémonie à chaque changement de mets.

Il prend ensuite quelques fruits à pain, qu'il pèle avec ses ongles, et dont il se remplit la bouche tant qu'elle peut en contenir.

Pendant qu'il mange ce fruit à pain, il pèle un poisson et le jette en pièces dans l'eau salée, puis il mange alternativement un de ces morceaux de poisson et du fruit à pain.

Le maître veut-il boire, on lui apporte, d'un côté, une banane mûre; de l'autre, l'eau; et un troisième lui offre une noix de coco verte, qu'il prend le plus souvent, et qu'il suce par un trou que ses gens y pratiquent.

On lui présente ensuite le fruit des plane, qu'il découpe avec des coquilles : mange-t-il de la viande, on lui donne des petits couteaux de bois pour la couper, et toujours le repas finit par une vaste jatte de fruit à pain, pilé avec de l'ava.

Le repas dure quelquefois plus d'une heure, et, pendant

tout ce temps, les domestiques, les enfans, et l'épouse du chef de maison se tiennent debout autour de lui.

Un Otahitien croiroit se déshonorer, s'il admettoit son épouse à sa table; il la regarde comme une esclave, et son attachement excessif pour les plaisirs de l'amour ne diminue rien du mépris qu'il a pour sa compagne. C'est cependant de ce peuple qu'un poëte philosophe a dit :

O vous, qui de nos jours réalisez encor
Le fabuleux récit de l'antique âge d'or,
Peuples d'Otahiti, fortunés Insulaires,
. . . .
Dans vos heureux climats, seule Divinité,
L'amour a pour autel le sein de la beauté. . . . .

Les hommes, qui savent réfléchir et analyser les sentimens, ne croiront pas sans doute qu'un peuple qui traite la femme en vile esclave ait jamais connu l'amour. Quelques voyageurs, qui ont examiné de plus près les mœurs des Otahitiens, ont remarqué que leur âme ne prend aucune part aux plaisirs dont ils jouissent aveuglement et sans mesure.

L'acte de la génération est chez eux une cérémonie religieuse, c'est le premier des plaisirs, la principale occupation, le moyen le plus sûr de s'illustrer, la source de toutes les vertus, la matière de toutes les conversations, la base de toutes les entreprises; mais l'objet qui partage ou procure ces plaisirs ne fixe aucunement les regards, on n'en est ni amoureux, ni jaloux; il est toujours assez aimable s'il est complaisant, et assez fidèle si l'on n'est pas gêné par son rival.

La politesse et l'hospitalité, qui porte les Otahitiens à offrir aux étrangers tout ce qu'ils possèdent, s'étend jusques à leurs femmes; c'étoit le présent le plus habituel que les chefs faisoient à nos voyageurs, c'étoit le principal objet

du commerce que les Insulaires formoient avec les matelots: des clous, des verroteries étoient le prix habituel de leurs plus jolies femmes; les maris les conduisoient eux-mêmes aux acquéreurs, faisoient l'éloge de leur beauté, les indiquoient, et témoignoient sur-tout le désir qu'on se mît en possession en leur présence.

Ils supposoient à cet égard aux Européens des sentimens qu'ils avoient eux-mêmes; les plaisirs de l'amour se prennent publiquement, et forment la partie essentielle de toutes les fêtes et de tous les spectacles.

M. Cook, dans son voyage, a vu un jeune couple, conduit aux pieds des autels par le peuple entier et dirigé par les conseils des vieillards, s'y livrer à des plaisirs encore inconnus pour eux, au milieu des applaudissemens de tout le peuple.

Le contraste de ces mœurs avec les nôtres révolte au premier coup-d'œil, et semble donner une idée bien peu avantageuse des sentimens des Otahitiens; mais tout étonnement, toute répugnance cesse, lorsqu'on réfléchit que la pudeur attachée à la réunion des deux sexes est plutôt le fruit des convenances et de l'usage qu'un sentiment naturel, et qu'il est impossible que l'Être suprême ait placé dans le cœur de l'homme de la honte ou de la répugnance pour l'exercice du premier de ses droits.

Il est difficile de justifier de même, par le penchant de la nature, les sociétés de debauches, connues à Otahiti sous le nom d'*Arreori;* ces sociétés, composées d'un grand nombre d'hommes et des femmes qui partagent ensemble alternativement tous les plaisirs de l'amour, semblent également contraires aux lois naturelles et aux principes de la morale.

Ces sociétés n'existent jamais plus d'un an, et tous les trois jours les couples qui la composent se séparent et forment de nouveaux liens; on y passe les journées entières

dans des luttes voluptueuses, et la société dure jusques au moment où chaque femme a passé dans les bras de tous les hommes : alors la lassitude et le dégoût dissout cette société de débauches.

Si l'une des femmes de la société devient enceinte, l'enfant est détruit avant de voir le jour, ou étouffé au moment de sa naissance; on le regarde comme un sujet de division entre les époux de sa mère, et un obstacle aux plaisirs, qui forment l'objet de cette honteuse société.

La mère, que le cri de la nature attache à l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, n'a qu'un moyen de le conserver; c'est de renoncer à l'arreori.

Elle est alors méprisée et appellée *Whannowow*. Les idées de ce peuple sur la vertu et la maternité sont si éloignées des nôtres et de la nature, que ce nom, qui signifie *mère*, est à Otahiti l'injure la plus cruelle.

La qualité d'*épouse* n'est guères plus honorable à Otahiti que celle de *mère*; admises dans tous les festins, dans toutes les danses, les filles sont généralement fêtées et accueillies; à peine sont-elles mariées, tous les plaisirs, la danse, les promenades, les fêtes leur sont interdits. On pardonneroit à leurs époux l'espèce de séquestration et d'esclavage où ils les retiennent, si la jalousie en étoit le motif; mais ce sentiment est si inconnu aux Otahitiens, qu'une infidélité commise par une épouse est à peine une faute, tandis que l'apparition d'une femme mariée à une fête est un crime impardonnable. Le principe de leurs idées à cet égard est simple et peu honorable pour eux.

Ils attachent tant de prix à la variété des plaisirs, que la femme qui s'est donnée à un seul époux est pour eux un objet de mépris et de répugnance.

Mais c'est assez approfondir les habitudes et les inclinations des Otahitiens, que les premiers voyageurs avoient

dépeints sous des couleurs si favorables ; le tableau de leurs arts et de leurs loix présentera des traits plus doux et plus conformes aux premières idées que l'on s'étoit formées de ce peuple.

On a déja admiré dans les habitations des Otahitiens leur goût pour les arts ; leurs manufactures d'étoffes sont cent fois plus étonnantes.

Ils fabriquent trois espèces d'étoffes, dont la matière est différente ; mais dont la façon est toujours la même.

Le tissu blanc se compose avec l'écorce du murier ; l'écorce du fruit à pain sert à fabriquer la seconde, que l'on teint de toutes couleurs ; le figuier sert à la composition de la troisième étoffe, qui est impénétrable à l'eau.

Pour fabriquer ces tissus, on arrache l'écorce des arbres en bandes longitudinales, et on la met tremper dans un ruisseau, sous des pierres. Lorsque cette écorce est bien humectée, on enlève avec une coquille toute l'écorce verte, de manière qu'il ne reste plus que les fibres de l'écorce.

On trempe alors ces fibres dans une matière gluante, on les étend sur des feuilles de plane, en pièce quarrée ; et lorsque l'humidité est absolument évaporée, on transporte cette pièce sur une table de bois, où on la bat pendant plusieurs jours avec de petits maillets.

Alors l'étoffe est absolument achevée, et a tout-au-plus l'épaisseur du satin : s'agit-il de laver cette étoffe, on la met tremper sous l'eau pendant quelques jours, et on la frappe de nouveau avec les maillets.

La teinture et le lustrage de ces étoffes forment la principale occupation des femmes.

Elles fabriquent aussi les filets, les lignes et tous les instrumens destinés à la pêche ; l'écorce de coco sert à composer les mailles de ces divers instrumens. Le harpon des lignes est

d'un bois de bambou très-dur, et les nasses sont faites avec les brins tendres d'une espèce d'ozier.

C'est sur-tout dans cette dernière espèce de travail que les Otahitiennes déployent le plus grand talent. Elles font des paniers, des corbeilles, des chapeaux de pailles, des pirogues d'ozier, que nos meilleurs vanniers Européens ne feroient pas avec plus de délicatesse et de propreté.

Les pirogues des Otahitiens annoncent aussi une adresse et une intelligence bien supérieure à celle des autres insulaires de la mer du sud; elles ne sont pas composées, comme celles des autres sauvages, d'une seule pièce ou d'un tronc d'arbre creusé; elles ont une quille, des côtes et des plats-bords unis ensemble avec des chevilles, une espèce de résine et des cordes.

La manière dont ils forment des planches, sans scie, sans outils, est vraiment industrieuse. Quand ils ont abattu un arbre, ils le fendent par les veines en pièces de trois pouces, et rabottent ensuite ces diverses pièces avec un caillou tranchant.

La forme des pirogues Otahitiennes ne ressemble à celles d'aucun autre peuple; elles sont presque rondes, à l'exception d'une proue de deux ou trois pieds de saillie.

La grandeur de ces navires varie depuis dix jusques à quatre-vingt pieds. Dans les plus grandes, on élève un mât et une voile, en étoffe de figuier, d'une forme triangulaire.

Un grand balancier, placé en travers sur le bord de la pirogue, sert à maintenir les cordages du mât, et forme un point d'appui pour le maniement des rames.

Dans les voyages de peu d'étendue, on réunit plusieurs pirogues côte-à-côte, en attachant ensemble les balanciers qu'elles portent. En temps de guerre, lorsque la mer est douce, les Otahitiens réunissent ainsi toutes leurs pirogues, et forment une espèce de champ de bataille, sur lequel ils attendent leurs ennemis.

L'astronomie n'est pas totalement étrangère aux Otahitiens; ils ont donné des noms à toutes les étoiles, ils savent le moment et la place où elles doivent paroître, et se dirigent dans leur navigation par la situation de la lune et du soleil.

Ils ont des idées très-exactes de la division des jours et de l'année. Leur jour est composé de douze parties égales, et leur année de treize mois, qui commencent et finissent avec chaque lune.

Ils mesurent les petites distances par le nombre des pas, et les grandes par le temps qu'il faut pour les parcourir.

Leurs calculs, qu'ils font sur leurs doigts, ne s'étendent pas au-delà de dix : s'agit-il d'un nombre considérable, ils recommencent et comptent par dizaine; cette façon de calculer n'est pas fort éloignée de la nôtre.

La religion des Otahitiens est tellement accompagnée de mystères, et les secrets en sont si particulièrement concentrés entre les chefs, qu'il na pas été possible aux Européens d'en prendre une connoissance bien précise.

L'union des deux sexes et les plaisirs de l'amour étant la base de toutes leurs idées, de tous leurs désirs, ils ont imaginé deux divinités; l'une qui est appelée *Laroa Taihe-Tomoo*, ou sexe mâle; et l'autre *Tepapa* rocher, ou sexe femelle. L'union de ces deux êtres est le principe de la création du monde, et a donné naissance à une fille appelée *Tettoumatatayo*, qui signifie année. Cette dernière, unie avec le premier père, produisit les mois, qui, s'unissant entr'eux, donnèrent naissance aux jours et aux heures.

La même idée de reproduction s'étend aux arbres, aux étoiles, aux rochers, aux animaux, aux hommes, qui se sont mutuellement unis et reproduits.

L'immortalité de l'ame est un des principes les plus généralement reconnus à Otahiti; ces Insulaires croient que leur ame doit habiter, en sortant de ce monde, un autre séjour,

où elles conserveront la dignité, la naissance, les prérogatives du corps qu'elles habitent.

Les prêtres sont à Otahiti, ce qu'ils sont chez tous les peuples peu instruits, les savans de la nation; toutes les connoissances, et sur-tout la médecine, sont concentrées dans le collège des prêtres.

Cette médecine consiste principalement dans des pratiques superstitieuses qui ne méritent aucun détail, et dans lesquelles les Insulaires ont la plus grande confiance.

Le temple de la divinité est, comme jadis en France, tout à-la-fois un lieu de prières et le cimetière de la nation : aucune divinité visible n'est placée dans ces temples; les Otahitiens sont peut-être les seuls sauvages qui ne rendent pas un culte extérieur à des idoles : leurs prières, leurs invocations s'adressent au ciel.

De toutes les cérémonies religieuses, les funérailles et les offrandes amoureuses sont les seules qui méritent d'être remarquées.

Nous avons déja rendu compte du respect et de l'enthousiasme avec lequel les Otahitiens réunis instruisoient un jeune couple à se livrer aux plaisirs de l'amour. Leurs funérailles sont sous d'autres traits aussi intéressantes.

A la mort d'un Otahitien, tous ses parens viennent en foule l'embrasser, l'appeller dans les lieux où il avoit coutume de se rendre, et se livrer à toutes les apparences de la douleur la plus vive.

D'heure en heure, le doyen de la parenté donne le signal pour se livrer en chœur à ces acclamations passionnées, qui sont suivies de ris et de grandes démonstrations de joie, jusques au moment où le signal convenu réveille la douleur et les cris.

Le lendemain de la mort, le corps enveloppé d'étoffes, est porté, sur les épaules des parens, au bord de la mer. Un

prêtre dirige ce convoi et renouvelle souvent ses oraisons, en jettant auprès du corps de l'eau qu'il puise dans la mer.

Pendant une heure, on porte et reporte le corps du rivage sur le côteau, et du côteau sur le rivage, en répétant les mêmes cérémonies.

Enfin, on le dépose sur une table élevée au milieu d'un vaste angard, appelé *Tupapos*.

Les marques d'honneur, les trophées, les meubles précieux du défunt sont déposés sur son corps.

Alors les femmes vêtues de deuil environnent le corps et se percent le front avec une dent de poisson, le sang qui en coule abondamment est reçu dans des étoffes et offert au défunt.

Lorsque les femmes sont retirées, les hommes prennent à leur tour le deuil, et se livrent aux mêmes démonstrations de douleur.

Chaque famille n'a qu'un habit de deuil, qui est porté successivement par tous les parens.

La coëffure est la partie la plus remarquable de cet habit funèbre.

Elle consiste en une grande planche de deux à trois pieds de long sur cinq pouces de large, et d'une forme circulaire : tout autour de cette planche pendent des chapelets de coquilles, qui flottent sur les épaules : par devant, deux grandes coquilles descendent sur la figure et la couvrent, de manière que le *porte-deuil* ne voit clair qu'à travers deux petits trous qui y sont pratiqués.

Au-dessous de ces deux coquilles est un vaste tablier de plumes, de nacre, de bandes d'étoffes et d'os de poissons ; ce tablier, qui couvre le corps jusques aux cuisses, est effrayant par l'assemblage difforme des plumes qui le composent.

Dans la partie supérieure de la planche, au-dessus de la

tête, s'élèvent de plumes de deux à trois pieds, et par derrière descend une grande queue qui va jusques à terre, et qui est composée de plumes et de bandes d'étoffes.

Indépendamment de cette coëffure, qui est rejettée en arrière, le porte-deuil a la tête enveloppée d'un turban d'étoffes bleues et jaunes.

Un vaste manteau, couvert de plumes des mêmes couleurs, enveloppe tout le corps, et paroît indiquer que le mélange du bleu et du jaune forme la couleur de deuil à Otahiti.

Un bâton ou fouet, armé de dents de goulu, est dans la main du parent habillé de deuil, et lui sert à écarter les passans, qui fuyent à son aspect.

Les funérailles des grands ou des domestiques sont absolument accompagnées des mêmes cérémonies.

Ce n'est pas cependant que les Otahitiens ne connoissent aucune distinction; il n'existe peut-être pas de peuple sauvage qui ait mis autant de distance entre les diverses classes des citoyens.

On distingue à Otahiti l'*Earée Rahie* ou Roi, l'*Earée* ou Baron, le *Manahouni* ou Vassal, et le *Toutou* ou Paysan.

Le pouvoir, les droits, les obligations respectives de chacune de ces classes, retracent le gouvernement féodal. Les Toutous sont des esclaves, les Monahounis des bourgeois ou clients, et les Earées des seigneurs de fief, qui ont une cour particulière, des vassaux, des livrées.

En temps de guerre, chaque Earée conduit ses vassaux, armés de frondes, piques et massues.

Le Roi commande à tous les Earées, son autorité est sans bornes; son palais est vaste, et son costume remarquable, par sa gravité et sa noblesse.

Son manteau, sa tunique, son habit de dessous, sont beaucoup plus amples que ceux des autres Insulaires, et une vaste

coëffure de plumes, s'élevant au-dessus de leur tête, leur donnent un air vénéré et majestueux.

Ce monarque passe habituellement sa vie dans les plaisirs et dans les danses : les plus jolies femmes de la nation composent ces danses.

Le costume des danseuses est de la plus élégante simplicité : un petit turban relève agréablement leurs cheveux entremêlés de fleurs ; les épaules, les bras sont absolument nuds, et deux grosses houpes de plumes, flottantes au hasard sur le sein, ne le cachent que par intervalles : une pièce d'étoffe serre la taille, et soutient un vaste jupon dont les plis flottent sur les pieds : une espèce de fraise plissée circule tout-au-tour des reins, et des houpes de plume, suspendues à la ceinture, donnent à cette parure une élégance et un charme qui séduisit tous les Européens.

L'habillement des femmes chargées de porter les présens de la nation est beaucoup plus riche, mais infiniment moins agréable ; plusieurs fois le roi d'Otahiti envoya aux Européens de ces femmes tellement chargées d'étoffes, que l'on ne concevoit pas comment elles ne succomboient pas sous le poids qui les accabloit.

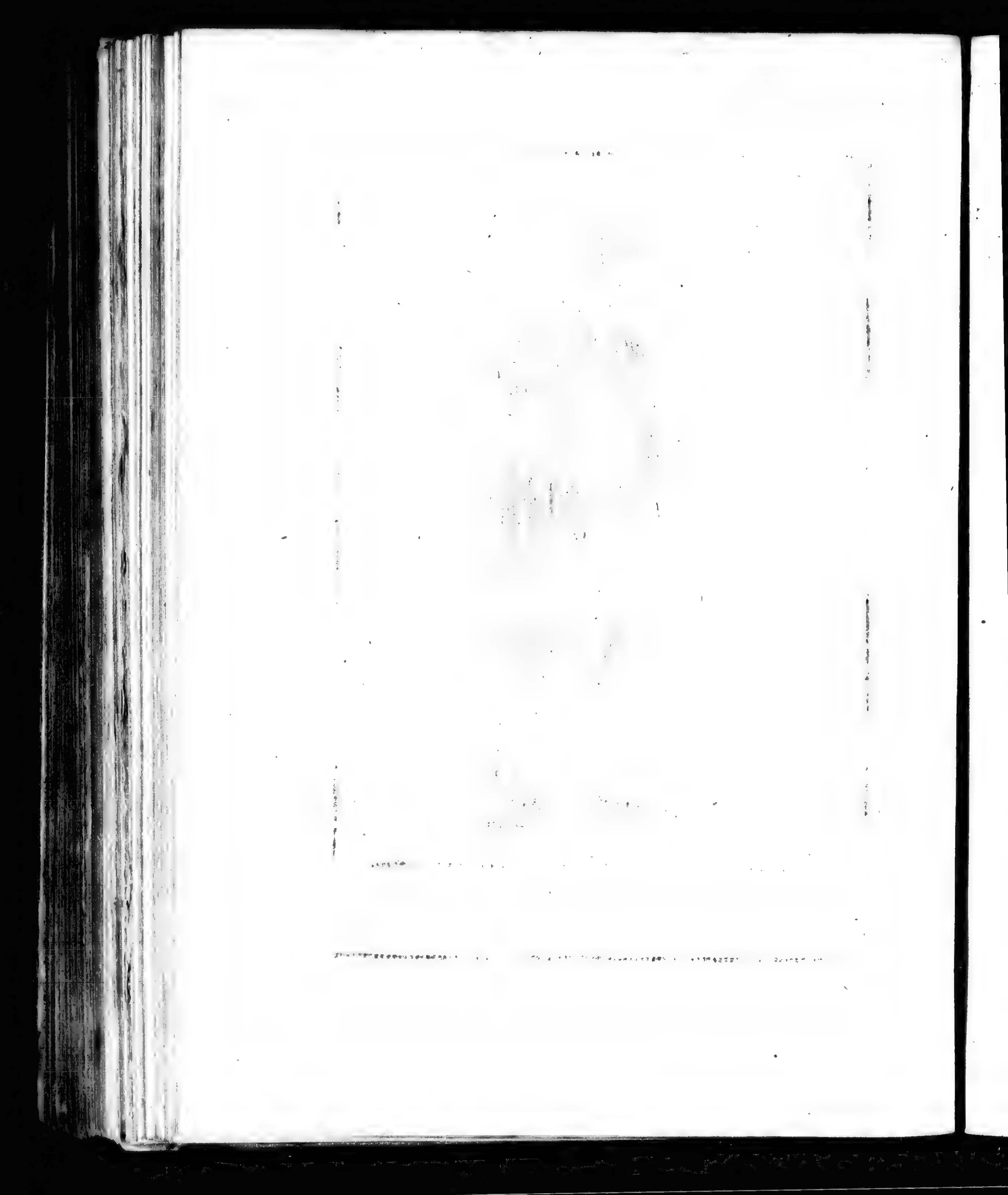
Les présens des Insulaires, leur douceur, la modération du capitaine Cook maintinrent constamment la paix entre les Européens et eux pendant la relâche qu'il fit dans ces parages. Ces Insulaires devenus plus instruits, plus civilisés par les leçons de nos voyageurs, les ont vu partir avec regret, et soupirent après leur retour.



Roi de Taïti.



Homme de Taïti.





Femme de Taiti.





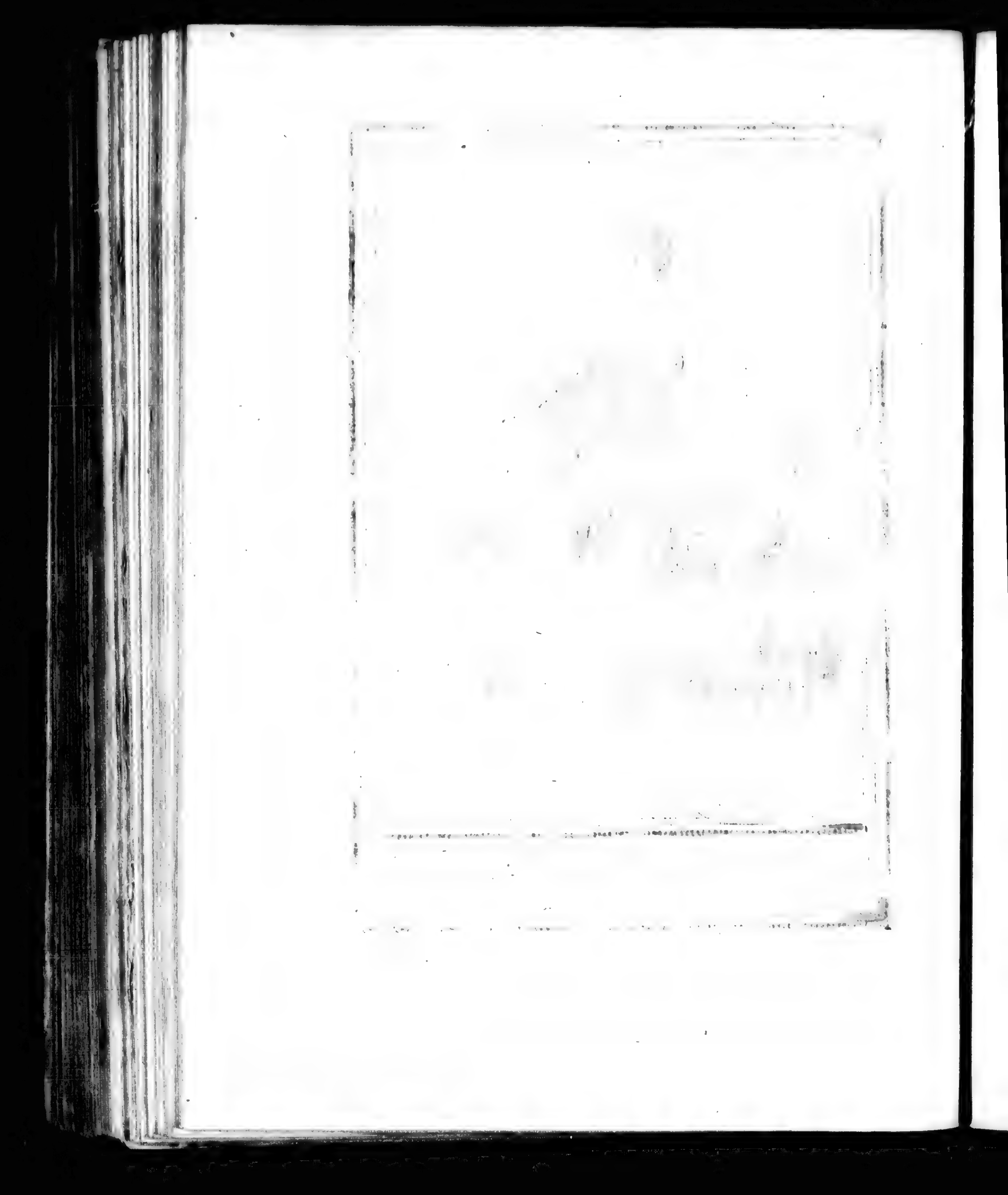
Fille de Taïti



Danseuse de Taïti.



Fille Taïtienne portant des present au Roi



MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DES ISLES SANDWICK.

La mort du capitaine Cook a acquis aux isles de Sandwick une triste célébrité.

Cet illustre navigateur, auquel l'Europe doit la plus grande partie de ses découvertes dans la mer du Sud, voulut, en donnant à ce vaste Archipel le nom d'isles de Sandwick, immortaliser la mémoire du comte de Sandwick, son protecteur et son appui.

L'Archipel Sandwick s'étend en latitude du 18 au 22 degré Nord, et en longitude du 199e au 208e degré Est; il est composé de douze isles, nommées, par les naturels, Mowee, Ranai, Kehehoua, Morotinnee, Kakowclowée, Morotoi, Oahoo, Oneeheow, Tahoora, Atowi, Owhihee et Modoopapapa.

Aucun voyageur n'a pu reconnoître cette dernière isle; son existence n'est établie que sur le rapport des naturels, qui s'accordent tous pour la placer dans la partie Méridionale de l'Archipel Sandwick, à l'Ouest-Sud-Ouest de Tahoora.

Morotinnée est absolument inhabitée, sans qu'on puisse deviner le motif qui a éloigné les habitans d'une isle élevée, saine, et couverte des plus riches productions de la nature.

La plupart des autres isles sont foiblement peuplées, et n'ont été qu'imparfaitement décrites par les voyageurs; Atowi et Owhihée sont les plus généralement habitées, et celles que le capitaine Cook a regardé comme les plus dignes de fixer son attention.

La population de ces deux isles s'élève à plus de deux cents mille hommes, et égale celle des dix autres isles ensemble.

Ce n'est cependant pas à la fertilité de son sol qu'Owhihée doit son immense population; les montagnes dont elle est couverte, les traces des volcans qui l'environnent la rendent infiniment moins agréable que les autres isles; mais dans un pays où les productions de la terre sont peu estimées, où le poisson est la principale nourriture, et la pêche la principale occupation, les côtes poissonneuses et navigables sont plus recherchées que les terreins fertiles, et c'est cet avantage qui a réuni la plus grande partie des insulaires de Sandwick sur les côtes d'Owhihée.

Le climat de cet Archipel est en général plus tempéré que celui des autres isles de la mer du Sud. On y retrouve à-peu-près les mêmes productions territoriales; l'arbre à pain, le cocotier, les ignames, la racine de *Tarrow* et la canne à sucre, qui y est infiniment plus élevée et plus succulente que dans aucune autre partie du monde.

L'air est peuplé d'une multitude innombrable d'oiseaux aquatiques; les oies, les poules d'eau, les pluviers sont très-communs sur les côtes, et les naturels attachent un grand prix à leur chair et à leur plumage.

On ne connoît dans l'Archipel Sandwick que trois espèces de quadrupedes, les cochons, les chiens et les rats.

Les cochons forment la principale nourriture des habitans, on les élève par troupeaux, ils sont beaucoup plus petits, mais semblent être originairement de la même famille que le cochon de nos climats.

Les chiens se rapprochent de l'espèce, connue en France sous le nom de *basset à jambes torses*; destinés à servir de nourriture aux hommes, ils sont élevés par troupeaux avec les cochons; cette éducation peu soignée, étouffe en eux le

germe de toutes les qualités intéressantes qu'ils développent en Europe ; ils sont sans attachement, sans fidélité, sans adresse et d'une paresse excessive, aussi les Insulaires les relèguent-ils loin d'eux, et ont-ils vu avec le plus grand étonnement, nos voyageurs se faire du chien un gardien, une compagnie, un serviteur.

La ressemblance parfaite, entre Sandwick et les autres isles de la mer du Sud, est sur-tout frappante dans l'espèce humaine ; la contenance, les traits, la couleur, tout semble annoncer la même famille.

La taille des habitans de Sandwick est peu élevée, mais parfaitement bien proportionnée; leur contenance est tout-à-la-fois mâle et gracieuse; leur teint est d'une couleur plus foncée, mais plus flatteuse que celui des autres Américains; leurs cheveux bruns et flottans, leurs yeux grands et noirs, l'affectation avec laquelle ils portent la tête élevée, l'agilité surprenante de leurs mouvemens, leur donnent un air de supériorité, qui en impose même aux Européens.

Les *Erées* ou nobles sont, en général, beaux et bienfaits; mais les traits primitifs de l'espèce semblent s'être conservés avec moins de soin dans les classes inférieures, et il n'existe peut-être pas dans le monde une caste d'hommes, parmi laquelle les difformités soient plus communes que parmi la caste esclave de Sandwick.

Cook raconte qu'à son arrivée dans la baye de Karakakoa, près d'Owhihée, les premiers hommes qui se présentèrent à lui, furent un vieillard, de quatre pieds de haut, un bossu et un jeune homme qui étoit né sans mains.

Le défaut de loucher est sur-tout très-commun chez ces peuples ; ils voyent avec horreur ceux qui contractent ce défaut ; ils regardèrent, comme une divinité, le docteur Anderson, qui parvint à faire perdre, à plusieurs d'entre eux, cette affreuse coutume.

L'humeur et le caractère des naturels de Sandwick doivent être bien doux, puisque les amis de Cook, qui avoient à reprocher, à ces sauvages, la mort de ce grand-homme, ne tarissent pas sur l'éloge qu'ils font de leur caractère, de leur douceur et de leur fidélité.

Naturellement disposés à la bienveillance, ils reçoivent avec joie les étrangers qui arrivent sur leurs bords, ils abordent les Européens avec une subordination qui annonce le sentiment profond de leur infériorité; fideles à leurs sermens, ils craindroient d'être foudroyés par l'Etre suprême, s'ils trahissoient les peuples auxquels ils ont juré amitié; lorsque l'imprudence des Européens ou les outrages de quelques matelots, ou le défaut de s'entendre, leur fit prendre les armes, la mousqueterie, le canon, l'appareil le plus rédoutable ne put les intimider; aussi bons amis, qu'implacables ennemis, ils sont aussi aveugles dans leur attachement que dans leur haine.

Les liens sociaux paroissent être très-resserrés parmi ces peuples; les hommes vivent ensemble dans une paix profonde; les femmes, toutes entières aux soins de leur ménage, sont secondées, par leurs maris, dans la culture des terres et l'éducation de leurs enfans.

Elles ne sont pas comme parmi les autres peuples de la mer du Sud, traitées comme de viles esclaves, et considérées plutôt comme un instrument nécessaire à la population, que comme la compagne et la société naturelle de l'homme; elles commandent en l'absence du mari, elles le suivent partout, elles partagent son lit: mais elles sont rarement admises à sa table, et il leur est défendu de manger aucune des racines fortes ou des viandes salées, qui pourroient aigrir leur sang ou altérer la fraicheur de leur peau. L'accueil qu'elles firent aux voyageurs Européens, l'empressement avec lequel elles allèrent au-devant de leurs caresses, leur

prévenance, leurs naïves invitations, tout doit faire croire qu'elles n'attachent aucune idée de crime aux plaisirs de l'amour; les femmes les plus distinguées de l'isle se rendirent assiduement aux vaisseaux du capitaine Cook, et restèrent constamment attachées à l'ami qu'elles avoient choisi, jusqu'au moment où elles s'apperçurent qu'elles avoient puisé, dans les caresses des Européens, le germe de la mort.

De tous les peuples absolument sauvages, et privés de toute communication avec le monde civilisé, les naturels de Sandwick sont peut-être ceux chez lesquels les arts aient atteint le plus haut degré de perfection.

Leur manière de cultiver la terre feroit honneur aux Européens; leurs plantations sont parfaitement bien alignées, leurs potagers sont divisés en quarrés, et des fossés arrêtent ou facilitent l'écoulement des eaux, suivant la nature du sol et le genre des plantations.

Les morceaux de fer qui leur ont été laissés par les voyageurs, forment le tranchant de leurs meilleurs outils et de leurs armes les plus précieuses.

Quelques os tranchants de loup de mer, servent de pointe à leurs lances et à leurs dards.

Leurs flêches, formées d'un os de baleine, environnées de plumes, ont la rapidité de l'éclair.

Ils suivirent avec une attention particulière les travaux de la forge, que les vaisseaux du capitaine Cook entretinrent, à terre, pendant tout le temps de sa relâche; ils ne pouvoient se lasser d'admirer la facilité avec laquelle le fer enflammé prenoit, sous la main de l'ouvrier, la forme qu'ils demandoient.

Plus sages que les Européens, ils semblent avoir principalement cherché la perfection dans les Arts, qui ont pour objet leurs habitations et leurs vêtemens.

Leurs villages épars au milieu des bois, et presque tou-

jours à mi-côtes, sont composés chacun de deux ou trois cents maisons; un mur de pierres mobiles et sans liens, élevé de trois à quatre pieds, les défend du côté de la mer; chaque maison est à-peu-près quarrée, et a de trente à cinquante pieds sur chaque face; un toit en chaume, absolument semblable à ceux que l'on voit dans quelques provinces françaises, couvre toute la maison, et descend de tous côtés jusques à terre. Un trou, placé à l'une des extrêmités, sert, tout-à-la-fois, de porte et de fenêtre, et est fermé avec un chassis de bois et d'osier. Des arbres dépouillés de leurs écorces, et réunis ensemble par des liens très-forts, composent, dans toute l'étendue de ces maisons, un plancher un peu au-dessus du sol; une herbe seche remplit les intervalles des arbres, et le tout est recouvert de plusieurs nattes; on ne peut se faire une idée de la mollesse et de la propreté de ces tapis.

Un banc, de deux ou trois pieds de haut, contient tous les ustensiles du ménage, et est placé dans la partie la plus basse de la maison.

Les personnages distingués ont plusieurs de ces maisons, environnées d'une palissade en pieux, et dans lesquelles on remarque plusieurs cours, qui vont toutes en montant jusques au principal logement.

De petites cabanes, formées aux deux côtés de la maison, à peu-près comme les petites chambres d'un vaisseau, servent de logemens aux esclaves.

La nourriture des insulaires de Sandwick, n'est pas à beaucoup près aussi simple que leurs habitations.

Ils connoissent l'art des assaisonnemens; le poivre, très-commun chez eux, entre dans presque tous les mets : une infusion de cette plante ouvre l'appétit, et se prend avant et après le repas : le fruit de l'arbre à pain se mange avec tous les autres mets, comme le pain en Europe; le porc, le

chien, la tortue grillée devant le feu, cuite sous les cendres ou assaisonnée avec de l'huile de poisson, des légumes et des herbes odoriférantes forment leur nourriture habituelle; le poisson, enveloppé dans des feuilles d'ava, et cuit lentement, sous un feu de tourbe, est leur mets favori, quelquefois ils le mangent cru et sans aucune préparation. Des pierres creusées leur servent de vases à cuire, des bananes, des ignames, des citrouilles, vuidées et sechées au soleil, composent toute leur vaisselle; ils font prendre à ces fruits la forme qu'ils veulent, en les liant avec des bandes lorsqu'ils prennent leur croissance.

Une longue hymne, chantée par le chef de la famille, ouvre le repas; les esclaves découpent ensuite les mets et les portent à la bouche des insulaires, qui, assis négligemment, font consister leur bonheur à être ainsi servis: Terreotaboo, roi des insulaires, toutes les fois qu'il dînoit à bord, ne se lassoit pas de demander au capitaine Cook pourquoi il se donnoit la peine de manger.

La musique, des jeux, des danses, des promenades sur l'eau, occupent tout l'après-dîner des insulaires.

Leurs danses, réglées par le son d'un mauvais tambour, sont fort longues et fort monotones; le bruit de plusieurs petites pierres à fusil et de dents de chiens, que les danseurs portent autour de la jambe, et d'une espèce de citrouille, remplie de petites graines, qu'ils portent à la main, ajoutent encore à la tristesse et à la monotonie de leurs danses.

Dans les grandes fêtes ils exécutent des luttes, que le capitaine Cook compare à celles des anciens.

Leur amusement favori est une espèce de jeux *de dames*, infiniment plus compliqué que le nôtre, les cases y sont plus nombreuses, et des caillous, de diverses couleurs, imitent les dames rouges et blanches.

La pêche est aussi une de leur plus douces occupations, ils

y trouvent tout-à-la-fois une recréation et une source intarissable de subsistances.

Leurs pirogues sont fort grandes, et infiniment au-dessus de la plupart des bâtimens de la mer du Sud par leur solidité, mais elles n'ont ni les peintures agréables ni la légéreté de celles des Zélandais.

C'est sur-tout dans le costume de ces insulaires que l'on remarque leur génie inventif et la variété infinie de leurs idées; avec les outils les plus grossiers, ils parviennent à former des étoffes, dont l'éclat, la solidité, la chaleur, ne cèdent en rien aux nôtres; les plumes, les coquillages, la peinture, ajoutent à la beauté de ces étoffes, dont le fonds est un réseau de coton.

La peinture des habits est la principale occupation des femmes; les arbres, les fleurs, les oiseaux, les paysages qu'elles y tracent, sont aussi frappants par la correction du dessin, que par l'éclat et la disposition des couleurs; les étoffes rayées ou casées en échiquier sont les plus communes.

Un manteau de cette étoffe, fixé sur les épaules, par un cordon de chanvre qui passe sous le col, est le principal vêtement des insulaires; une petite pièce de toile rayée, passée entre les cuisses, attachée devant et derrière, un peu audessus des reins, et nommé *maro*, sert de voile aux parties naturelles; le manteau, plus ou moins grand, suivant la qualité, est la première marque distinctive; et la mante longue, rouge et trainante, est le principal attribut de la royauté.

Ces manteaux, qui ne sont, pour le commun du peuple, qu'une toile peinte, est, pour le monarque et les grands, un tissu de plumes, agréablement variées, parfaitement semblable aux manchons de plumes que l'on portoit en france, il y a quelques années.

Le casque des chefs peut être regardé comme la plus noble

et la plus imposante de toutes les coiffures; des plumes courtes, et artistement rangées, en forment le premier tissu, et des panaches élevées, et d'une couleur tranchante, en forment la crête. Le capitaine Cook compare ce bonnet de plumes aux casques de nos anciens chevaliers, et les manteaux de Sandwik aux manteaux espagnols : il en conclut qu'un vaisseau e pagnol a dû échouer anciennement sur ces côtes, et donner à ces sauvages les traits caractéristiques du costume castillan : cette conjecture a-t-elle quelque fondement? les bornes dans lesquelles nous nous sommes renfermées ne nous permettent pas d'approfondir cette grande question; mais si les espagnols ont habité les isles Sandwick, par quelle fatalité n'y ont-ils laissé d'autres traces de leur passage que leur costume, et comment le souvenir de ce grand évènement a-t-il pu s'effacer totalement dans l'esprit des naturels?

Les hommes du commun, *les Tattows*, cherchent à imiter, par la coupe de leur chevelure, le casque des *Erées*; ils se rasent fréquemment les deux côtés de la tête, et laissent croître une ligne de cheveux, large de trois pouces, depuis le front jusques au col.

Les élégants, les hommes riches, ajoutent encore à l'agrément de cette espèce de crête, par un grand nombre de faux-cheveux, qui sont tantôt relevés en une seule tresse, sur le sommet de la tête, tantôt flottans sur les épaules.

Les Tattows n'ont pas le droit de se couper la barbe; les Arées sont obligés d'en porter à la levre supérieure; les rois seuls peuvent se présenter sans barbe.

L'habit des femmes, sans différer beaucoup de celui des hommes, est cependant tout-à-la-fois plus agréable et plus chaud; elles portent une pièce d'étoffe flottante, en forme de jupe, à-peu-près jusques au genou, et nouée autour des reins avec beaucoup de grace; leur mante, plus large

et moins longue, est presque toujours ornée des plumes, des couleurs ou des coquilles les plus brillantes.

Leurs cheveux, coupés par derrière, sont longs et crépus sur le front, et forment une espèce de huppe, couronnée d'une guirlande de fleurs sèches ou de plumes.

Une autre guirlande, composée d'un duvet très-fin et divisée en petits cercles jaunes, rouges et noirs, se place sur leur col en forme de palatine, et soutient le mouvement de la gorge.

Les hommes et les femmes ressemblent sur-tout aux autres insulaires du Sud, par l'usage où ils sont de se sillonner toutes les parties du corps. Chez les hommes, ces sillons semblent avoir leur utilité ou plutôt leur cause première : ce sont ou les livrées du chef auquel ils se sont soumis, ou les témoignages de la douleur qu'ils ont éprouvés à la mort d'un père ou d'un ami; mais, chez les femmes, la coquetterie ou l'idée mal conçue d'un nouvel attrait, semble seul avoir introduit l'usage de se *tatouer*.

Elles se font graver sur les doigts de petites tortues, en forme de bagues, et portent sur le bout de la langue une espèce d'échiquier, tracé avec un fer brûlant.

Rarement les insulaires de Sandwick portent une chaussure ; ils vont habituellement les pieds nuds, et ne portent de sandales que lorsqu'ils doivent traverser un pays de roches.

En temps de guerre, un manteau plus long et plus épais remplace l'habit de paix ; ce manteau, que les insulaires appellent habit de combat, est impénétrable aux flèches et amortit les coups de pierre : Cook atteste que le sabre même ne peut en entâmer le tissu.

Un casque plus fort, et quelquefois une citrouille durcie au feu, et percée comme un masque, remplacent dans les combats leur coiffure habituelle ; cette citrouille, à laquelle pend une longue barbe de laine, sert tout-à-la-fois de casque

dans les combats, et de masque dans les danses et fêtes publiqu s.

Une longue pièce d'étoffe rouge, jettée comme au hasard sur les épaules, une baguette couronnée de plumes, une barbe noire, des cheveux flottans, et une couronne de feuillage, distinguent les ministres de la divinité.

Ces ministres forment un collège, soumis à une règle constante, à des jeûnes, et à une clôture perpétuelle; le mariage leur est permis, leurs épouses sont enfermées avec eux, et leur emploi héréditaire est attaché à quelques familles privilégiées.

Le chef des prêtres porte le titre d'*Orono*, *très-grand*, *très-sacré;* il préside à toutes les cérémonies, il bénit les armes des insulaires, il maudit leurs ennemis, il peut seul mettre aux pieds des idoles les offrandes de leurs adorateurs; il est l'orateur de la nation, et exprime le vœu général dans toutes les circonstances importantes.

La divinité, nommée par-tout *Eatoa*, varie de forme et de figure dans diverses parties de l'Archipel Sandwick : tantôt c'est une statue de bois, un peu au-dessus de la taille humaine, appuyée sur les doigts des pieds et des mains; tantôt c'est une figure humaine absolument informe, remarquable par deux grands yeux de perle, et environnée de plusieurs autres figures moins grandes et moins ornées; tantôt, enfin, c'est un corbeau que l'on élève avec un soin et un respect sans bornes.

Les cabanes consacrées au culte de ces divinités, sont tout-à-la-fois les temples et les cimetières de la nation; une tenture rouge, et des petits autels couverts de crânes d'homme encore sanglans, en forment le principal ornement.

Cet horrible spectacle fit croire aux voyageurs, que la superstition avoit établi chez les insulaires de Sandwick l'horrible usage des sacrifices humains : un petit morceau

de chair salée, qu'ils portent constamment à leur col et qu'ils succent de temps en temps avec délices, accrurent ces soupçons et les firent regarder comme antropophages; mais une recherche plus exacte apprit au capitaine Cook, que l'usage de porter au col un petit morceau de porc salé existoit dans toute cette partie de la mer du Sud; que les insulaires de Sandwick immoloient sur le tombeau de leurs chefs quelques-uns des esclaves qui les avoient servis, et décoroient leur tombeau des restes de ces victimes, mais qu'ils n'offroient pas à leur divinité le sang de leurs semblables, et qu'ils ne dévoroient pas, comme les autres habitans de la mer du Sud, la chair palpitante de leurs ennemis vaincus.

Les chefs seuls jouissent de la prérogative d'être déposés, après leur mort, dans le temple, au pied de la divinité; les cérémonies qui précèdent ce transport ont paru aux voyageurs dignes d'une description détaillée.

Le chef des prêtres se rend dans la maison du chef qui vient de mourir; il y reste seul, et paroît de temps en temps à la porte, en poussant des cris, auquel toute la famille répond : on étend ensuite une natte, sur laquelle tous les assistans viennent s'asseoir, en croisant les jambes, tandis que le chef des prêtres redouble ses cris et les accompagne des grimaces les plus singulières. Enfin, au son d'une musique lugubre, les prêtres, les assistans et les parens forment, en pleurant, une valse qui dure jusques au soir; alors la famille se sépare, et emploie la nuit à se peindre le visage en noir ou à se ciseler, ou se *tatouer* quelque partie du corps.

Les cérémonies funèbres des esclaves et des Towtons sont aussi brillantes que celles des chefs, mais leur corps est jetté à la mer.

Les Towtons forment la classe la plus nombreuse des insulaires, et sont subordonnés en tout aux propriétaires et aux prêtres, qui composent la classe intermédiaire.

Les chefs ou Erées gouvernent arbitrairement toutes les classes, et tous les habitans se prosternent à terre à leur approche : on leur paye un tribut chaque mois ; ils jugent et punissent seuls toute espèce de crime, et l'insulaire qui oseroit leur résister seroit sur-le-champ mis en pièces par la nation entière.

L'impossibilité d'entendre le langage de ces insulaires, et de se faire entendre d'eux, n'a pas permis aux voyageurs d'approfondir leurs lois politiques et civiles ; ils n'ont pu en juger que par les faits, et cette manière d'étudier les lois d'un peuple peut être vicieuse, sur-tout dans un moment où l'arrivée des Européens devoit nécessairement changer le cours ordinaire de leurs habitudes.

Ces insulaires virent arriver le capitaine Cook sur leurs côtes, avec une joie et un respect qui allèrent jusques à l'adoration.

Ils se précipitèrent dans leurs chaloupes, et montèrent sur son bord avec tant de précipitation, qu'il fut obligé de prier les chefs d'arrêter la multitude. Un geste de ce chef, nommé *Tereotabao*, dissipa sur-le-champ toute la foule.

Les chefs et le peuple le pressèrent de se rendre à terre. L'accueil favorable qu'il avoit reçu devoit lui donner de la confiance, il s'y rendit avec quelques soldats de la marine : aussi-tôt il fut proclamé *Orono Dieu, ou chef des Prêtres ;* on lui jetta une mante rouge sur les épaules, on étendit des tapis sur son chemin, on se prosterna contre terre à son passage ; le peuple le conduisit au Morais, en chantant une hymne d'un mouvement très-agréable, et le plaça au rang de ses divinités.

Bientôt après on porta sur son bord des présens de toute espèces de fruits, du pain, des cochons, des chiens rôtis ; il donna en échange des clous, des sabres, des miroirs.

Ce commerce et cette union ne tardèrent pas à être trou-

blés, par le penchant des insulaires à dérober tout ce qui se trouvoit à leur portée. On se fit d'abord un jeu de l'adresse avec laquelle plusieurs d'entr'eux occupoient un Européen, tandis qu'un autre employoit ce moment favorable pour lui dérober doucement son sabre, son pistolet ou son chapeau; mais bientôt le capitaine Cook crut devoir mettre un frein à ce brigandage.

On lui avoit enlevé ses pistolets et une boussole. Après les avoir inutilement réclamés, il crut devoir s'assurer du roi *Dowhihée*, qu'il soupçonnoit d'avoir pris part à ce vol; il mit à terre un nombreux détachement de soldats de marine; il fit braquer les canons sur l'isle. Les naturels, peu effrayés de ces préparatifs et du bruit des canons, emmenèrent leurs femmes dans les forêts, se couvrirent de leurs nattes de combat, et attaquèrent en même temps les navires et le détachement européens.

L'artillerie eut bientôt renversé les pirogues, les soldats de marine poursuivoient les insulaires qu'ils avoient mis en déroute, et le capitaine Cook étoit sur le rivage et faisoit signe aux vaisseaux de cesser leurs feux, lorsqu'un des naturels, armé d'un poignard, l'en frappa et le poussa rudement dans la mer. L'équipage, qui avoit les yeux sur lui, poussa un cri de frayeur, et les insulaires, encouragés par la mort du capitaine Cook, pressèrent vivement les soldats de marine, qui furent obligés de regagner, avec beaucoup de perte, leurs chaloupes.

Ainsi périt ce grand-homme, le plus habile navigateur de ce siècle, et avec lui se sont évanouies les plus précieuses découvertes et l'espoir si important pour le commerce de trouver dans la mer du Sud un passage sous le pole.

La mort de cet illustre capitaine fut cruellement vengée par le Capitaine King, son successeur: il canonna pendant plusieurs heures la baye de Karakakohoa, et menaça de

brûler tout l'Archipel, si on ne lui restituoit le corps du malheureux capitaine Cook.

Il fut rapporté par lambeaux, et enterré avec le plus grand appareil; les insulaires lui rendirent les honneurs funèbres, comme à leurs chefs; ils placèrent son *eatooa, son ame, son souffle* dans leurs morais, et disputèrent aux Européens l'honneur de décorer son tombeau.

Bientôt la paix fut parfaitement rétablie, et le commerce reprit une nouvelle vigueur entre le navire et les vaisseaux; mais le capitaine King, ne pouvant supporter le séjour d'une isle où il avoit vu périr son chef et son ami, quitta les isles Sandwick, après leur avoir donné les notions premières de tous nos arts.

Si l'on en juge par la vivacité de leur intelligence et leur application, les naturels de cet Archipel doivent s'être appropriés en peu de temps les connoissances que nous leur avons laissé; et les voyageurs qui aborderont sur leurs côtes y trouveront un peuple instruit, éclairé, sage, heureux, auquel le commerce des Européens ne pourroit plus être que pernicieux.



Roi des Isles de Sandwich.



Insulaire des Isles Sandwich.



Femme des Isles Sandwich.



Pretre des Isles de Sandwich



Guerrier de Sandwich.



Danseur des Isles Sandwich.

HABITANS

DES ISLES PELEW.

Depuis des siècles l'Européen se flatte de connoître tous les peuples de l'Univers, et depuis des siècles des hommes hardis découvrent des contrées séparées jusques à ce jour du reste du globe, par la rigueur de leurs climats ou par la vaste étendue des mers.

Comment ces déserts placés sous le pol, ces isles étrangères pour ainsi dire du reste du globe, ont-elles été peuplées ?.... A-t-il existé un temps où elles communiquoient avec le monde connu ? A quelle époque placer, dans l'immensité des siècles, cette communication ? Quel évènement a pu y donner lieu ? Quel évènement a pu la détruire ? Toutes ces questions se présentent en foule à l'esprit incertain : on consulte pour les résoudre, l'histoire, les monumens les plus anciens, la fable, toutes les religions ; mais les langues, les monumens, l'histoire, la fable, tout garde un profond silence.

La découverte des isles Pelew, faite en 1783, dans une mer dont on se flattoit de connoître tous les points, a donné un nouvel essort à ces réflexions, et auroit dû enflammer le zèle des marins qui consacrent leur vie à l'espoir d'étendre le cercle du monde connu.

Le capitaine Wilson, commandant le paquebot l'Antelope, armé pour le compte de la compagnie Anglaise des Indes Orientales, partit de Macao, le dix juillet 1783, emmenant à son bord, une vingtaine de matelots, seize Chinois, plusieurs officiers, trois chirurgiens et un interprête Malais, nommé Tomroze.

Pendant un mois, le navire, battu par la tempête, se trouva plus d'une fois à la vue d'une terre qui sembloit absolument déserte : enfin l'équipage, fatigué d'un travail continuel, croyoit entrer dans des parages plus tranquilles, lorsque tout-à-coup, le ciel s'enflamme, le vent emporte deux mâts, et l'officier de quart fait entendre ce mot redoutable, avant-coureur du naufrage, *brisans*, *brisans*.

A l'instant le vaisseau touche ; la secousse qu'il éprouve sème l'effroi dans toutes les chambres, l'équipage, les Chinois sur-tout accourent sur le pont et se pressent autour du capitaine, qui, après un moment de réflexion, déclare qu'on ne peut se flatter de sauver le vaisseau, et qu'il faut mettre en mer les chaloupes.

A peine cet ordre étoit-il donné, que le vaisseau entr'ouvert par les rochers, tombe sur le côté droit, et ne laisse à tout l'équipage d'autres ressources que celle de se retirer sur le gaillard d'avant, qui s'élevoit encore de quelques pieds au-dessus de la mer.

Une nuit entière se passe dans cette cruelle situation ; enfin, le vent tombe, le tonnerre s'éloigne, la pluie cesse, les flots se calment, et au lever du soleil, un matelot monté sur le haut du mât, s'écrie : *la terre ; la terre, mes amis, la terre.*

A ces mots, l'espoir renaît dans tous les cœurs, on monte au bout du mât, pour y contempler la terre qu'on n'espéroit plus de revoir ; on met les chaloupes en mer, on y porte les vivres, les armes, les choses les plus précieuses ; on compose avec les débris des mâts, un immense radeau, sur lequel on transporte une partie de la cargaison du navire, et l'on se dispose à partir.

Bientôt des réflexions, qu'un premier mouvement de sagesse n'avoient pas permis de faire, se présentent à tous les esprits, on se demande quelle est cette terre ? Par qui elle est habitée ? S'il n'y a pas du danger, à y conduire sans précaution, les effets sauvés du

naufrage, les seules ressources que l'on puisse opposer à la misère et à la faim?

Le conseil s'assemble tumultueusement sur le gaillard: on se décide à envoyer reconnoître le terrein par le frère du capitaine, et quatre soldats.

Cette avant-garde, part sur les neuf heures du matin: bientôt on la perd de vue; quatre heures du soir étoient arrivées avant qu'elle fut de retour, et déjà l'inquiétude s'emparoît de nouveau de tous les esprits, lorsqu'on vit revenir le canot, avec deux hommes seulement; les trois autres étoient restés à terre, pour disposer un enclos, propre à recevoir tout l'équipage.

La mer calme, les chaloupes prennent le radeau en remorque, et arrivent enfin à terre au coucher du soleil.

L'équipage ignoroit encore sur quel point du globe il se trouvoit; il ignoroit le sort auquel il étoit réservé dans une isle qui paroissoit déserte; mais enfin il étoit à terre, et la satisfaction qu'il éprouva en reportant ses regards sur les dangers auxquels il avoit échappé fut si générale, qu'au même instant, et par un mouvement spontané, tout le monde se prosterna et rendit graces à l'être suprême.

Une voile que l'on avoit apportée, fut étendue sur les rames de la chaloupe; on en composa une tente; un pistolet servit à allumer du feu; on fit sécher les habits; on plaça des sentinelles, et l'on dormit d'un sommeil aussi tranquille que si l'on eût été rendu dans le sein de sa famille.

Au point du jour, la chaloupe fut remise en mer, et le capitaine alla voir s'il restoit quelqu'espoir de remettre le navire à flot, en le déchargeant absolument.

Au moment où il arrivoit, la marée montante sembla réaliser son espérance. Le vaisseau fit un mouvement; il se remit à flot; mais après avoir resté quelque temps en équilibre, il retomba dans sa première situation.

Le capitaine et tout l'équipage étoit de retour, lorsque les matelots, chargés de chercher de l'eau douce dans les roches qui s'élevoient de toutes parts sur les bords de l'isle, accoururent, la terreur peinte sur le visage, et annoncèrent qu'ils avoient vu des Nègres dans plusieurs chaloupes aux environs de l'habitation.

A cet avis, tout le monde courut aux armes, et le capitaine rangea sa petite troupe autour des provisions; la frayeur agissoit si fortement sur les Chinois, qu'il étoit impossible d'en tirer aucun parti; ils s'étoient cachés au milieu des ballots dont la tente étoit remplie.

Bientôt les Nègres furent à la portée du fusil, on vit qu'ils ne montoient que deux petits canots, et qu'ils étoient très-peu nombreux; le capitaine s'avança seul, l'épée entre les dents, le pistolet au poignet, et il dit à Tomrose de leur demander en langue Malaise, ce qu'ils vouloient, et quel étoit le nom de cette isle : ils ne parurent point entendre ces paroles; mais l'un d'entr'eux fit signe d'arrêter les canots, et demanda, en Malais, au capitaine : *s'il étoit ami ou ennemi ?*

Tomrose n'attendit pas qu'on lui dicta la réponse qu'il devoit faire, et dit que l'équipage étoit Anglais, que notre vaisseau avoit été brisé par la tempête, et que nous espérions de leur humanité, un asyle et les secours nécessaires pour remettre en mer.

Le Malais qui accompagnoit les Nègres, leur eût à peine expliqué cette réponse, qu'ils descendirent de leurs canots, et allèrent sans précaution auprès des Anglais, qui se précipitèrent dans leurs bras avec autant de confiance que s'ils retrouvoient d'anciens amis.

La table étoit dressée, on alloit prendre le thé, l'on en offrit aux Insulaires, qui ne se firent pas prier, et mangèrent avec plaisir du biscuit de la Chine trempé dans du thé. Tomroze leur parla vainement en langue Malaise, il n'en pût tirer aucune parole, et s'apperçut enfin que cette langue leur étoit absolument étrangère,

et n'étoit connue que de l'homme qui avoit parlé en leur nom au capitaine Wilson.

Cet homme, auquel Tomroze fit une multitude de questions, lui apprit qu'il étoit Malais, et qu'il avoit fait naufrage sur un navire Chinois; que l'isle où les Anglais se trouvoient étoit déserte, qu'elle dépendoit du roi Pelew, et que ce prince étoit si humain, qu'à la première nouvelle du naufrage des Chinois, il avoit envoyé ses sujets pour leur porter des secours.

Cette première entrevue entre les Anglais et les Insulaires devint la base d'une amitié qui ne s'altéra pas un seul moment, pendant près d'une année.

Deux frères du roi qui se trouvèrent parmi les huit Insulaires, invitèrent le capitaine à envoyer l'un de ses officiers à Pelew, pour y régler les conditions de leur séjour; Mathias Wilson, frère du capitaine, fut chargé de cette ambassade, et son séjour auprès du monarque resserra les liens de l'amitié qu'il avoit déjà conçu pour les Anglais.

Il vit avec étonnement la ville de Pelew, et étudia avec soin les mœurs des habitans pendant deux jours qu'il resta au milieu d'eux.

La ville de Pelew, qui est la principale résidence du roi, se trouve dans une autre isle que celle où les Anglais avoient fait naufrage; cette dernière est absolument inhabitée; plusieurs autres petites isles, qui environnent celle de Pelew, sont également désertes et même stériles; mais celles qui se trouvent le plus au nord, ont des habitans soumis à des chefs alliés du roi de Pelew.

Ces isles sont couvertes d'arbres parmi lesquels les Anglais ne reconnurent que l'ébène, l'arbre à pain, le manilier, la canne à sucre, le limonier, l'oranger et le betel: parmi les arbres qui paroissent particuliers à cette contrée, il en est dont la circonférence a plus

de vingt-huit et trente pieds, et dont la moële forme une nourriture saine et abondante.

On ne voit d'autres quadrupèdes dans les isles Pelew, que des rats d'un gris foncé, et quelques chats, si peu nombreux et si maigres, qu'ils ne paroissent pas naturels du pays où ils doivent avoir été portés par quelque canot des isles voisines qui y aura fait naufrage.

Les oiseaux domestiques ou sauvages y sont très-communs : les poules y vivent au milieu des bois ; et avant l'arrivée des Anglais, jamais les Insulaires n'avoient songé à s'en nourrir ; dans le temps de la couvée ils recherchoient les œufs auxquels ils n'attachoient de prix que lorsque le petit poulet y étoit déjà formé.

Les pigeons sont très-nombreux aussi dans les forêts de Pelew ; mais les Naturels ne connoissent point l'art de les tuer au vol ; ils enlèvent les petits dans le nid, les attachent par la patte à une corde, au-devant de leurs maisons, et les nourrissent d'ignames

Les côtes fourmillent de poissons de toute espèce : on en remarque sur-tout un qui a une longue corne sur la tête, et que les Anglais nomment unicorne.

Dans toute l'étendue des isles Pelew, on ne voit aucune rivière ; mais il y a de belles fontaines et des étangs d'eau vive et douce dans lesquels on pêche des moules d'une grosseur prodigieuse.

A en juger par le nombre et la variété de ces productions, on croiroit que les alimens des Insulaires sont très-nombreux et très-variés ; leur nourriture est cependant très-bornée, et même en général peu agréable : ils font griller leurs poissons sur le feu d'un bois odoriférant, ce qui les rend très-faciles à conserver, mais leur donne une odeur insupportable ; tous les coquillages se mangent cruds, et les oiseaux qu'ils prennent très-jeunes, et qui sont conséquemment très-tendres, ne se cuisent qu'au soleil.

Leur boisson habituelle, est l'eau douce, mêlée avec un peu de sel, avec le syrop de palmier, ou avec le jus de la canne à sucre; quelquefois ils mêlent ensemble le sel, le sucre et une espèce de poire pour en composer une liqueur enivrante, qu'ils aiment passionnément.

Les habitations de ces Insulaires sont ingénieusement construites, et annoncent beaucoup de goût pour les arts, chez un peuple qui, n'ayant point de fer, a nécessairement des instrumens très-imparfaits; des pilles de pierres taillées au sortir de la carrière avec des cailloux tranchans, élèvent leurs maisons de quatre pieds au-dessus du sol; deux rangs de bambous, rangés sur ces pilles servent de plancher; d'autres bambous chevillés sur les premiers, forment les côtés de la maison, et un toît en feuilles de palmiers deux fois aussi élevé que les murs latéraux couvre la maison; dans l'un des bouts, le plancher est percé, et le trou rempli de pierres, sert de foyer pour cuire les alimens et entretenir le feu pendant toute la nuit; au bout opposé, une planche tournante, sur une canne de bambou, sert de porte et de fenêtre. Les meubles qui garnissent l'intérieur de ces maisons, sont fort simples et cependant assez commodes: un petit panier, ouvrage de jeunes filles, est la possession la plus précieuse de chaque famille, et sert à transporter toutes les provisions; des petites écuelles de bois de toutes les formes composent toute leur vaisselle; des morceaux d'écaille de moule, leur servent de coûteaux, et ils fabriquent avec un os de poisson une fourchette dont la ressemblance avec les nôtres est frappante.

Les armes des habitans de Pelew, sont foibles et paroissent plutôt destinées à la chasse qu'à la guerre; leurs lances ont quelques pieds de long, terminés par un os de poisson qui imite absolument la forme d'un dard barbelé: ces lances, qu'ils dirigent avec beaucoup d'adresse, servent également dans les combats,

et à la pêche des gros poissons ; mais le plus souvent ils ne se servent que de la fronde qu'ils manient avec beaucoup de facilité.

L'habillement de ces Insulaires se ressent de la chaleur du climat, il ne consiste pour les hommes, que dans un petit pagne fort étroit ; les femmes portent au lieu de ce pagne, un petit tablier d'environ dix pouces de large, composé d'écorce d'arbres et de petites graines rouges.

On retrouve chez les Insulaires l'usage du tatouage ou des desseins incrustés dans la peau. Quelques voyageurs ont longuement disserté sur la question de savoir pourquoi cet usage est commun à tous les peuples sauvages. La solution de cette question semble facile à donner : tous les hommes naissent avec le goût de la parure, et ceux qui sont, ou par la nature de leur sol, ou par le défaut d'étoffes, dans l'impossibilité de s'envelopper comme les Européens, d'une multitude de vêtemens, incrustent sur leur peau des ornemens qu'ils ne peuvent répandre sur leurs habits.

Les chefs et les grands du royaume de Pelew, n'ont pour marque distinctive qu'un os de poisson qu'ils portent autour du bras, ou de franges qu'ils attachent au bas de leurs jambes.

Les élégantes, les jeunes femmes se distinguent par leurs pendans d'oreille, par les fleurs qu'elles portent dans des trous pratiqués à cet effet aux deux côtés du nez, et sur-tout par la noirceur de leurs dents ; le séneçon est une des plantes dont elles se servent pour en ternir la blancheur naturelle, et l'on ne peut dans ce pays avoir des prétentions à la beauté, si l'on n'a les dents noires comme l'ébène.

Sans avoir une religion déterminée, sans rendre aucun culte extérieur à la divinité, les habitans de Pelew ont cependant un respect i[illegible] pour l'être puissant, c'est le nom qu'ils donnent à la divinité ;

ils

ils craignent aussi de tomber entre les mains de l'être terrible ; et si ces idées qui sont les bases de toutes les religions, ne les conduisent à aucunes pratiques superstitieuses, du moins servent-elles de règles à toutes leurs actions, et leur inspirent-elles toutes les vertus qui semblent devoir rendre l'homme agréable à son créateur.

Les mœurs des habitans de Pelew sont véritablement celles de l'âge d'or. Le monarque y est absolu ; mais il n'use de son autorité que pour le bonheur de ses sujets ; les époux y ont plusieurs femmes, mais ils partagent absolument leurs caresses entr'elles, et prodiguent les égards et les soins les plus recherchés à celles qui se trouvent mères. La nation entière n'est qu'une grande famille, et chaque famille est une société d'amis dans laquelle on a de la peine à distinguer le chef.

Tel fut le tableau que Mathias Wilson fit à ses compatriotes des habitans de Pelew ; il ajouta que le roi lui avoit fait offrir tous les secours qui pourroient être nécessaires à l'équipage, et l'isle d'Oroolong pour s'établir s'ils le jugeoient convenable. Le naufrage de l'Antelope avoit tellement affoibli dans toutes les têtes le goût des voyages, et les îles Pelew paroissoient un séjour si agréable, que plusieurs personnes penchoient pour accepter les propositions du roi ; mais le desir de revoir sa patrie se ranima bientôt dans tous les cœurs, on songea à la construction d'un navire, on depeça celui que les flots avoient brisé ; le constructeur devint le maître de tout l'équipage, et chacun, sans en excepter le capitaine, devint serrurier, charpentier, voilier, et promit d'obéir aveuglément au maître charpentier.

Raa-Rook, frère du roi de Pelew, vint annoncer aux Anglais que ce monarque se proposoit de se rendre à leur camp pour leur donner de nouvelles

marques de son amitié ; effectivement, un peu avant le couché du soleil, on vit la mer couverte de petits canots dans le milieu desquels il étoit facile de distinguer quatre barques plus grandes, plus élevées et couronnées de bandelettes rouges, de colliers de graines rouges, et de fleurs.

Ces canots pouvoient avoir huit pieds de long ; ils paroissoient creusés dans le tronc d'un arbre ; une petite voile servoit à les diriger, et deux rameurs, placés dans chacune, manioient leur pagaye avec tant d'adresse, que l'eau sautoit par-dessus leur tête sans mouiller le canot.

Toute cette petite flottille s'arrêta à l'entrée du port ; les quatre canots du roi s'avancèrent seuls ; l'un d'eux, chargé d'un plus grand nombre de rameurs, prit les devans, et descendit absolument en face du camp des Anglais, un sauvage d'une taille avantageuse portoit une couronne, des brasselets et une ceinture de plumes ; cet ambassadeur avoit à la main une espèce de caducée avec lequel il fit signe aux Anglais de s'approcher ; le capitaine, environné de l'équipage, savança ; les conques marines sonnèrent de toutes parts, et le roi, accompagné de son premier ministre, que l'on distinguoit par l'os qu'il portoit au poignet, vint s'asseoir devant la tente.

Le prince avoit un air majestueux ; mais doux et affable, il n'attendit pas qu'on lui demandât son nom ; il déclara qu'il se nommoit *Abba-Thule*, et qu'il étoit rupack de l'isle ; il portoit sur l'épaule une hache de fer qui lui avoit sans doute été donnée par le Malais que le naufrage de son navire avoit fixé dans cette isle.

Le maître d'équipage apporta alors les présens qui furent distribués au roi et à sa suite ; Abba-Thule voulut sur-le-champ se revêtir de l'habit rouge qu'on lui avoit

donné, et chaque Indien s'enveloppa des pièces d'étoffes qu'il avoit reçu.

Le capitaine commanda ensuite l'exercice à feu, qui parut faire beaucoup de plaisir au roi ; mais il ne put se défendre d'un mouvement d'inquiétude, lorqu'il vit un matelot tuer, au milieu des airs, une volaille qui s'étoit échappée du navire.

Les Chinois que l'Antelope avoit pris à bord, parurent ensuite, et firent, à leur manière, des exercices militaires qui ne rejouirent pas moins Abba-Thule.

A chaque pas que faisoit ce prince, il éprouvoit une nouvelle surprise ; l'éclat des armes et leur poli paroissoit sur-tout l'étonner, sa joie fut extrême, lorsque le capitaine lui eut apprit à polir lui-même sur la meule la hache qu'il portoit.

Deux dogues d'Angleterre, qui se trouvoient dans la tente, excitèrent encore plus son admiration ; il n'avoit jamais vu d'autres quadrupèdes que des rats ; il ne connoissoit pas d'animaux domestiques ; et la force de ces chiens, leur jappement, leur douceur, leur intelligence faisoient naître dans son imagination mille idées nouvelles.

La paix et l'union la plus étroite existoient depuis long-temps entre les Anglais et les habitans de Pelew, qui, conformément aux ordres du roi, se prêtoient avec zèle à tous les travaux qui pouvoient hâter la construction du navire, lorsque le capitaine s'apperçut tout-à-coup d'un refroidissement inattendu ; le roi venoit moins souvent, Raa-Kook, son frère, et Lée-Boo, son fils, venoient aussi fréquemment mais ils avoient un air de tristesse et d'embarras dont on ne pouvoit deviner la cause.

Enfin, un matin, avant le lever du soleil, le roi vint trouver le capitaine qui étoit encore au lit ; il avoit les larmes aux yeux, et après avoir hésité quelque tems, il lui apprit par son interprète qu'il avoit

une grace à lui demander, que depuis un mois il cherchoit l'occasion de lui en parler, et n'avoit osé le faire, dans la crainte de le fâcher : le capitaine le pressa de s'expliquer : alors il lui apprit qu'il avoit guerre avec ses voisins, et qu'il attendoit de l'amitié des Anglais que quatre d'entr'eux viendroient avec leurs fusils combattre à ses côtés. Quelle idée avantageuse on doit concevoir de la délicatesse d'une nation qui hésite pendant un mois à former une demande aussi naturelle à des alliés auxquels elle a sauvé la vie ?

Au lieu de quatre hommes, Wilson en promit huit : bientôt ils furent prêts à partir ; Mathias Wilson se mit à leur tête, et une grande partie de la nation de Pelew vint les chercher dans des canots magnifiquement ornés.

Deux jours après, toute la flotte étant réunie, les Anglais se mirent chacun dans un canot, ayant quatre rameurs, et l'on mit à la voile pour aller trouver les ennemis dans une isle voisine ; bientôt on découvrit leur flotte à-peu-près aussi nombreuse que celle d'Abba-Thule ; on s'arrêta lorsqu'on fut à la portée de la voix : les ambassadeurs, ornées de plumes blanches, furent expédiés de part et d'autre sur des canots auxquels le nombre des rameurs donnoit une très-grande vélocité ; on s'expliqua pendant longtems, enfin les ambassadeurs se retirent, et le signal du combat fut donné. Les troupes d'Abba-Thule, qui couvroient le front des canots anglais se retirèrent. Les canots ennemis qui s'avançoient à pleines voiles, furent accueillis par une terrible décharge, chaque Anglais ayant six coups à tirer. Le bruit des armes à feu, qui étoit alors absolument inconnu des naturels, leur portée, l'habit des Anglais, les Européens qu'ils n'avoient jamais vus, tout porta la consternation dans leurs ames ; ils prirent la fuite de toutes

parts, et Abba-Thule triomphant ramena les Anglais au milieu des chansons de guerre et du bruit des conques marines.

Le petit navire que les Anglais avoient construit, étoit enfin prêt à mettre en mer, on lui avoit donné le nom d'Oroolong. Abba-Thule vouloit absolument retenir les Anglais ; il leur proposa à tous les premières dignités de ses états ; il offrit au capitaine de le faire rupack du premier rang ; Wilson y consentit ; on lui donna avec la plus grande pompe l'investiture de l'ordre de l'Os ; mais il déclara formellement qu'il ne pouvoit rester à Oroolong, et l'on se prépara de part et d'autre à se quitter.

Une inscription fut placée au bruit du canon et au milieu des gémissemens de tous les habitans de Pelew, sur la partie du rivage où les Anglais avoient abordé ; elle portoit : *Européens, que le hasard ou la tempête conduira sur ces bords, SALUT. Le vaisseau l'Antelope, de la compagnie des Indes, commandé par Wilson, a été perdu sur le récif que tu vois ; l'équipage y a construit un vaisseau sur lequel il est réparti le 12 novembre 1783 ; rends, si tu le peux, aux bons habitans de ce pays, tout le bien qu'ils nous ont fait.*

Enfin le jour du départ étoit arrivé, le pavillon anglais flottoit déjà sur le navire ; il falloit songer à d'éternels adieux ; le peuple entier étoit assemblé et avoit les larmes aux yeux ; Abba-Thule ne savoit comment exprimer sa douleur ; Sara-Kook et Raakoker étoient montés sur leurs canots, et conduisoient la flotte qui devoit accompagner les Anglais au-delà du Récif. Le capitaine fit conduire auprès du roi deux petites pièces de campagne, deux fusils, tous les outils qui avoient servi à la construction du navire, en un mot, tout ce qui pouvoit mettre ce bon peuple à portée de perfectionner les arts, et de devenir plus instruit ou plus heureux : ces présens,

auxquels Abba-Thule ne s'attendoit pas, donnèrent un nouvel essort à sa reconnoissance; des fruits de toutes espèces, des corbeilles, des bambous, les meubles les plus précieux furent apportés de toutes parts avec tant de profusion, que le capitaine ne sachant plus dans quelle partie du vaisseau les déposer, se vit obligé de les refuser; il etoit cependant bien difficile de résister à leurs instances. *Plus que ceci*, ... *encore ce fruit*..... *pour l'amour de moi*. — *Pour ma part*,..... disoient ceux dont on ne pouvoit recevoir les présens.

Léc-Boo, cet aimable jeune homme, ce fils du roi, qui, pendant tout le séjour des Anglais, avoit témoigné tant d'attachement pour eux, fut alors amené par les jeunes gens de son âge; sa famille se pressoit autour de lui, et avoit l'air de vouloir le retenir: il avoit depuis long-tems formé le projet de suivre les Anglais; il se jetta aux genoux de son père, et lui demanda en versant un torrent de larmes, la permission de le quitter et d'aller en Angleterre: « si c'est une vaine curiosité ou l'espoir de te soustraire aux regards vigilans de ton père, qui te porte à t'éloigner, lui dit Abba-Thule, tu emportes ma malédiction; mais si c'est l'espoir de recueillir des connoissances qui puissent un jour te rendre utile à nos sujets, tu reçois ma bénédiction; lis dans ton cœur, et vois si tu dois m'embrasser...... Le jeune homme se précipita dans les bras de son père, et mettant ses mains devant ses yeux, comme un homme qui consomme un grand sacrifice, il se fit conduire à bord.

Bientôt on mit en mer. Abba-Thule, les yeux fixés sur le vaisseau, ne cessoit de témoigner par ses gestes ses regrets et la douleur qui l'agitoit; la petite flotte suivit le navire bien au-delà du Récif, et s'aveuglant sur les dangers qu'elle couroit, elle s'attacha pendant plus d'une lieue au navire; enfin la nuit vint terminer

cette scène attendrissante ; on se perdit de vue, et les Anglais prodiguèrent à Lée-Boo les caresses qu'ils ne pouvoient plus donner à ses compatriotes.

Quelle leçon pour les voyageurs dans ces tendres adieux? Quel triomphe pour le peuple généreux qui avoit su gagner le cœur de ces Naturels! Quelle différence entre ce départ et celui des Espagnols proscrits dans le Mexique!....Le nouveau monde nous seroit attaché par des liens indissolubles, si, aulieu d'envahir leurs propriétés, nous avions eu recours à ces moyens pour conquérir leurs cœurs.

Pendant tout le tems que l'Oroolong fut en mer, Lée-Boo s'occupa d'apprendre la langue angloise et et de s'instruire de tout ce qui pouvoit être à sa portée. A son arrivée à Macao toute la ville accourut pour voir cette homme nouveau, c'étoit ainsi qu'on l'appeloit : l'habit anglois ne le gênoit point du tout; il avoit un air aisé et libre dans la compagnie la plus nombreuse.

Les vases de verre, la hauteur des plafonds, les miroirs occasionnoient des questions sans cesse renaissantes de la part de cette aimable jeune homme qui concevoit facilement tout ce qu'on lui expliquoit.

Lorsque le capitaine Wilson fut de retour à I[illegible] avec Lée-Boo pour lequel il avoit conçu une [illegible] extraordinaire, tout le monde voulu voir cette [illegible]ble Indien : incapable de calculer encore la portée de ses actions et de ses paroles, il sembloit calquer toutes ses actions et tous ses discours sur ceux du capitaine.

Il s'habitua facilement à parler l'anglois de manière à se faire entendre ; il prit un goût démesuré pour le cheval, et sur-tout pour la voiture : *c'est charmant*, disoit-il, *on marche assis*, *et on va à ses affaires en causant ensemble.*

On le conduisit un jour au spectacle où il ne put

prendre aucun plaisir ; il fut présent à l'ascension du ballon de Lunardi, et n'en parut pas étonné. Cet intelligent jeune homme sembloit donner un prix aux découvertes moins en raison de leur difficulté que de leur utilité.

Enfin une maladie, inconnue dans les climats où il avoit pris naissance, la petite vérole vint le frapper ; le capitaine Wilson qui n'avoit jamais eu cette maladie, fut éloigné de sa chambre, et la privation de le voir fut la plus grande peine de Lée Boo ; il demandoit sans cesse de ses nouvelles ; il vouloit aussi voir madame Wilson qui étoit malade. — Quoi, disoit-il, *mère malade aussi, c'est à Lée Boo à se lever pour la voir.*

Il disoit souvent *que son père et sa mère souffroient beaucoup, parce qu'ils savoient lui malade : lorsque vous aller à Pelew*, disoit-il à M. Sharp, *dites à Abba-Thule que Lée Boo prend beaucoup boisson pour chasser petite vérole ; mais lui mourir ; que le capitaine et la mère ont bien soin, ... tous Anglais, tous bonnes gens ; qu'il étoit très-fâché de ne pouvoir dire ce qu'il avoit vu.*

Après avoir lutté pendant plusieurs jours contre la mort, il expira enfin entre les bras de Tomrose, de ce Malais qui avoit servi d'interprète aux Anglais, et qui s'étoit attaché à lui.

La compagnie des Indes lui fit élever un tombeau pour consacrer à jamais la mémoire de son heureux caractère et des bienfaits de ses parens.

Les isles où Lée Boo avoit pris naissance, n'ont été revues depuis par aucun vaisseau, et peut-être ne le seront-elles jamais : elles ne contiennent rien qui puisse animer la cupidité des Européens ; si les habitans de ces contrées ont su mettre à profit les leçons des Anglais, ils sont nécessairement plus heureux qu'ils n'étoient.



Sauvage des Isles Pelew.



Femme Sauvage des Isles Pelew.



Ambassadeur du Roy de Pelew

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES PEUPLES DE LA NOUVELLE CALÉDONIE.

CETTE île découverte par Cook, en 1774, est située dans la partie la plus Occidentale de la mer du Sud, éloignée seulement de douze degrès de la nouvelle Hollande. Quoiqu'elle n'ait pas été entièrement reconnue ; il paroît qu'elle est peut-être la nouvelle Zélande exceptée, la plus grande île de la mer pacifique ; elle a environ 87 lieues de long ; mais sa largeur n'est pas considérable, & rarement elle excède dix lieues. C'est une contrée toute entre-coupée de montagnes de différentes hauteurs, qui laissent entr'elles, des vallées plus ou moins profondes. De ces montagnes, autant qu'il a été possible d'en juger par les parties qui ont été reconnues, sort une infinité de sources dont les eaux qui serpentent dans les plaines, portent partout la fertilité & fournissent aux besoins des habitans. Les sommets de la plupart de ces montagnes semblent stériles ; quoique les flancs soient couverts de bois par-ci par-là, comme le sont les vallées & les plaines ; il paroît que la plus grande partie de la côte est défendue par des récifs, des basses & des brisans qui en rendent l'accès très-difficile & très-périlleux, mais qui servent à la mettre à l'abri de la violence des vents & de la fureur des flots, à assurer aux pirogues une navigation aisée & une pêche abondante, & à former de bons ports si quelques vaisseaux y abordoient.

Il est essentiel d'observer que le côté méridional de la nouvelle Calédonie n'a point été reconnu. Le voyageur intimidé par la vaste étendue de mer qu'il avoit à parcourir au Sud, par l'état de son

vaiſſeau & le défaut d'approviſionnement de première néceſſité : ſentant que tout acccident un peu conſidérable pourroit le retenir encore une autre année dans cette mer, crût devoir l'abandonner. Il ſuivit donc ſeulement la direction de ſa bande Nord, ſans pénétrer dans le côté méridional, de ſorte que ſes productions annuelles, végétales & minérales, ſont preſque inconnues & offrent un vaſte champ au naturaliſte. Les îles des Pins & de la Botanique, ſemblent annoncer aux navigateurs, les découvertes précieuſes.

L'île des Pins eſt garnie d'un bois blanc, dont le grain eſt ſerré, dur, léger, & pourroit fournir de très-bons mâts. Ces arbres développent leurs branches comme les Pins d'Europe, avec cette différence que ceux-ci ont des branches plus courtes & plus petites, de ſorte que les nœuds deviennent à rien, quand on travaille la tige. Les plus grands de ces arbres ont les branches plus petites & plus courtes, & ſont couronnées comme s'il y avoit à leur ſommet un rameau en forme de buiſſon. La ſemence eſt renfermée dans des capſules coniques. Outre ces arbres, il y en a une autre qui approche des ſapins de Pruſſe, mais très-petit, & qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'un arbriſſeau. Cette île produit auſſi une eſpèce de creſſon & une plante (*Tetragonia*), qui, étant bouillie, ſe mange comme des épinards.

Au Nord-Oueſt, en longeant la côte, on trouve l'île *de la Botanique*, qui n'eſt véritablement qu'un banc de ſable de trois quarts de mille de tour au plus ; elle produit beaucoup d'arbuſtes & de plantes. Le ſol ſabloneux ſur les côtes, eſt mêlé dans l'intérieur de terre végétale, effet des arbres & des plantes qui y tombent continuellement en pourriture. On y trouve des hydres, (*anguis platura*), des pigeons & des tourterelles différentes, cependant de celles d'Europe. On y trouve auſſi des Pins d'une très-grande beauté.

L'île Balabéa offre un aſpect bien différent ; une grève ſabloneuſe & bornée par un fourré d'arbriſſeaux ſauvages conduit à des cabanes dont les plantations ſe prolongent derrière le bois, & ſont coupées par un canal qui les arroſent, & dont l'eau eſt très-ſaumâtre. Un ruiſ-

ſeau dont les bords ſont garnis de mangliers, préſente à l'œil un lit verdâtre de gramen, ſur lequel on s'arrête avec plaiſir, ſur-tout après avoir contemplé un canton brûlé & ſtérile. En s'enfonçant un peu plus dans l'intérieur on trouve des maiſons tantôt éparſes, tantôt ſituées près les unes des autres. Une fraîcheur agréable entoure toujours ces cabanes couvertes par un grouppe de figuiers élevés, dont les branches ſont ſi bien entrelacées, que le firmament ſe découvre à peine à travers le feuillage. Des milliers d'oiſeaux voltigent continuellement au ſommet des arbres où ils ſe mettent à l'abri des rayons brûlans du ſoleil. Les habitans d'un caractère doux & paiſible ſavent jouir du plaiſir, de cette charmante poſition. Le ramage des grimpereaux produiſant un concert ſimple & charmant, attire ces bons Indiens au pied de ces arbres qui ont une qualité remarquable; de la partie ſupérieure de la tige, ils pouſſent de larges racines, auſſi rondes que ſi elles étoient faites au tour; elles s'enfoncent en terre à dix, quinze & vingt pieds de l'arbre, après avoir formé une ligne droite, très-exacte, extrêmement élaſtique & auſſi tendue que la corde d'un arc, au moment que le trait va partir. Il paroît que c'eſt de la ſubſtance de ces arbres qu'ils font les petits morceaux d'étoffe qui leur ſervent de pagnes.

En ſuivant la bande ſeptentrionale de la nouvelle Calédonie, il paroît qu'il n'y a pas plus de 50,000 ames ſur une côte de mer de près de 200 lieues. Le pays ne paroît pas propre à la culture dans la plupart des cantons: vers le centre de l'île, les montagnes intérieures, preſque entièrement dépouillées de terre végétale, n'offrent qu'un mica rouge & brillant, & de gros morceaux de quarts. Les bois, en différentes parties de la plaine, ſont remplis de liſerous, de fleurs & d'arbres touffus.

La nature a répandu ſes faveurs avec réſerve ſur cette île, mais il ſemble qu'elle en a dédommagé les habitans qui, au lieu d'être ſauvages, défians & guerriers, comme les autres naturels de la mer du Sud, ſe trouvent paiſibles, bienveillans & peu ſoupçonneux. Quand, d'après les nombreux exemples cités par les voyageurs, on

confidère combien il eft aifé de provoquer la violence des marins qui fe jouent fi légèrement de la vie des Indiens, on doit avoir une grande idée de la bonté de leur caractère, puifqu'ils n'ont jamais attiré fur eux un feul acte de brutalité.

En dépit de la ftérilité du pays & du peu de fecours qu'ils tirent des végétaux, ils font plus gros & plus grands, leur corps eft plus nerveux; cependant ils n'abufent jamais de cet avantage de la nature. Loin de chaffer les étrangers qui abordent fur leurs côtes, comme le font tous les Indiens de la mer du Sud, ceux de la nouvelle Calédonie traitent les voyageurs en amis, ils fe familiarifent à la première entrevue, ne témoignent ni défiance ni crainte, & on peut errer librement dans leur pays.

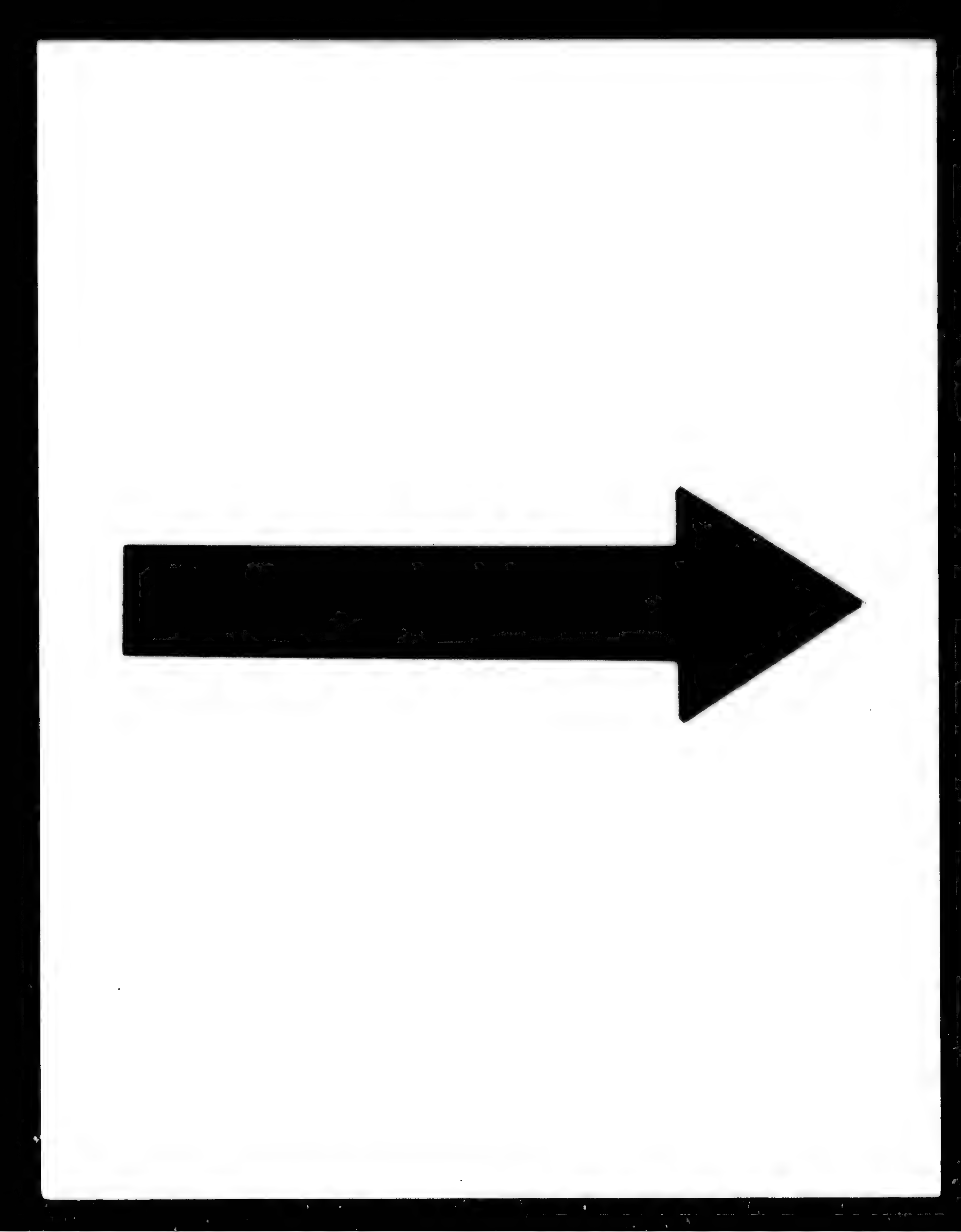
La fimplicité de leur caractère fe fait fentir dans leur gouvernement; ils ont un chef, mais il vit comme le refte de fes compatriotes; ils ne lui donnent aucune marque extérieure de déférence, & la feule chofe qui paroît indiquer quelques égards pour lui, c'eft qu'on lui remet les premiers préfens que les voyageurs ont coutume de faire. Il paroît même qu'en général chaque famille eft particulièrement gouvernée par le père.

Leur religion fimple comme leurs mœurs ne préfente aucune coutume qui ait apparence de fuperftition; leurs idées fur ces matières n'ont pu être développées, il en eft de même des cérémonies qui accompagnent leurs funérailles: tout ce dont on eft certain, c'eft qu'ils enterrent les morts fur une colline deftinée à cet ufage, & qui, pour indiquer les endroits où ils dépofent les cadavres, ils fichent des pieux traverfés par des branchages & des arbres fecs.

Ils font abfolument nuds, fi on en excepte un cordon qu'ils portent autour de leur ceinture, & un fecond au tour de leur cou: le petit morceau d'étoffe d'écorce de figuier qu'ils replient quelquefois autour de la ceinture, ou qu'ils laiffent flotter, mérite à peine le nom de couverture; on ne peut pas lui donner le nom de voile, & dans nos mœurs il feroit plutôt malhonnête que décent. Cette

prétendue immodeſtie n'eſt pourtant qu'une ſuite de la pûreté de leurs mœurs, tant il eſt vrai que les idées de modeſtie ſont différentes dans chaque pays, & varient aux diverſes époques de la civiliſation. A la nouvelle Hollande, où tous les hommes ſont nuds, où par pudeur on ne porte pas le moindre vêtement, où ſe regarde avec autant de ſimplicité que ſi [illegible] étoit vêtu.

Cette même pièce d'étoff[illegible] ces inſulaires contournent d'une manière ſi indécente à [illegible] eſt ſouvent d'une telle longueur, qu'ils en attachent l'ext[illegible] la corde qui eſt autour de leur cou : pluſieurs portent à cet[illegible]de de petits grains d'une pierre néphrétique d'un verd pâle ; quelques-uns ont ſur la tête des chapeaux cylindriques noirs, d'une natte très-groſſière, extrêmement ouverts aux deux extrémités, & de la forme d'un bonnet de huſſard ; ceux des chefs ſont ornés de petites plumes rouges ; de longues plumes noires de coq en décorent la pointe, & leurs oreilles, dont l'extrémité eſt étendue juſques à une longueur prodigieuſe, & dont tout le cartilage eſt coupé en deux, ils ſuſpendent une grande quantité d'anneaux d'écaille de tortue, ainſi que les inſulaires de Tauna, où ils mettent dans le trou un rouleau de feuilles de cannes à ſucre : en général ils ſont d'une grande ſtature, bien proproportionnés, d'une figure intéreſſante, & d'un châtain foncé ; ils ont la barbe & les cheveux noirs & ſi friſés que pluſieurs paroiſſent laineux. Le teint des femmes eſt de la même couleur que celui des hommes, leur ſtature moyenne ; quelques-unes ſont grandes, leurs formes un peu groſſières & robuſtes : leur vêtement peu avantageux conſiſte dans un jupon court, ou une frange compoſée de filament ou de cordelettes d'environ huit pouces de long, repliées pluſieurs fois autour de la ceinture, les cordelettes ſont placées au-deſſus les les unes des autres, en différentes rangées, qui forment autour du corps une eſpèce de couverture de chaume qui ne cache pas plus d'un tiers de la cuiſſe ; elles ſont quelquefois teintes en noir ; mais communément les extérieures ſont ſeules de cette couleur, tandis que les autres ſont



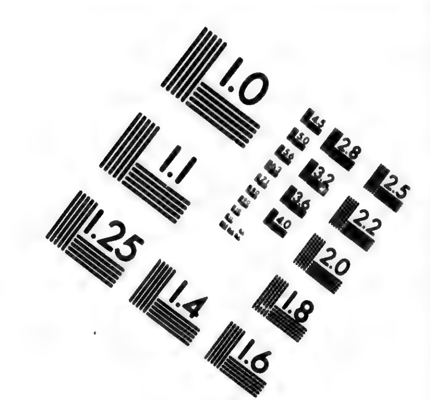
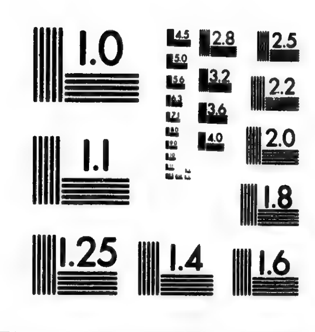


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

de couleur pâle ; elles portent, comme les hommes, des coquillages, des pendans d'oreilles & des morceaux de pierre néphrétique, d'autres tracent ſur leurs figures trois lignes noires qui ſe prolongent longitudinalement de la lèvre inférieure juſques au bas du menton.

Le ſeul vice que l'on pourroit reprocher à cette nation douce & paiſible, c'eſt la jalouſie. Une femme ſurpriſe en tête à tête avec un étranger, ſeroit étranglée par ſon époux ou ſon amant ; il n'en eſt pas moins vrai que, comme par-tout, elles ont un caractère de coquetterie qui les rend quelquefois réfractaires à cette rigidité. On les voit badiner avec les voyageurs, les attirer même derrière des buiſſons, & eſquiver avec une légéreté incroyable les careſſes de l'Européen, fort étonné de voir fuir devant lui l'objet qu'il croyoit avoir ſéduit.

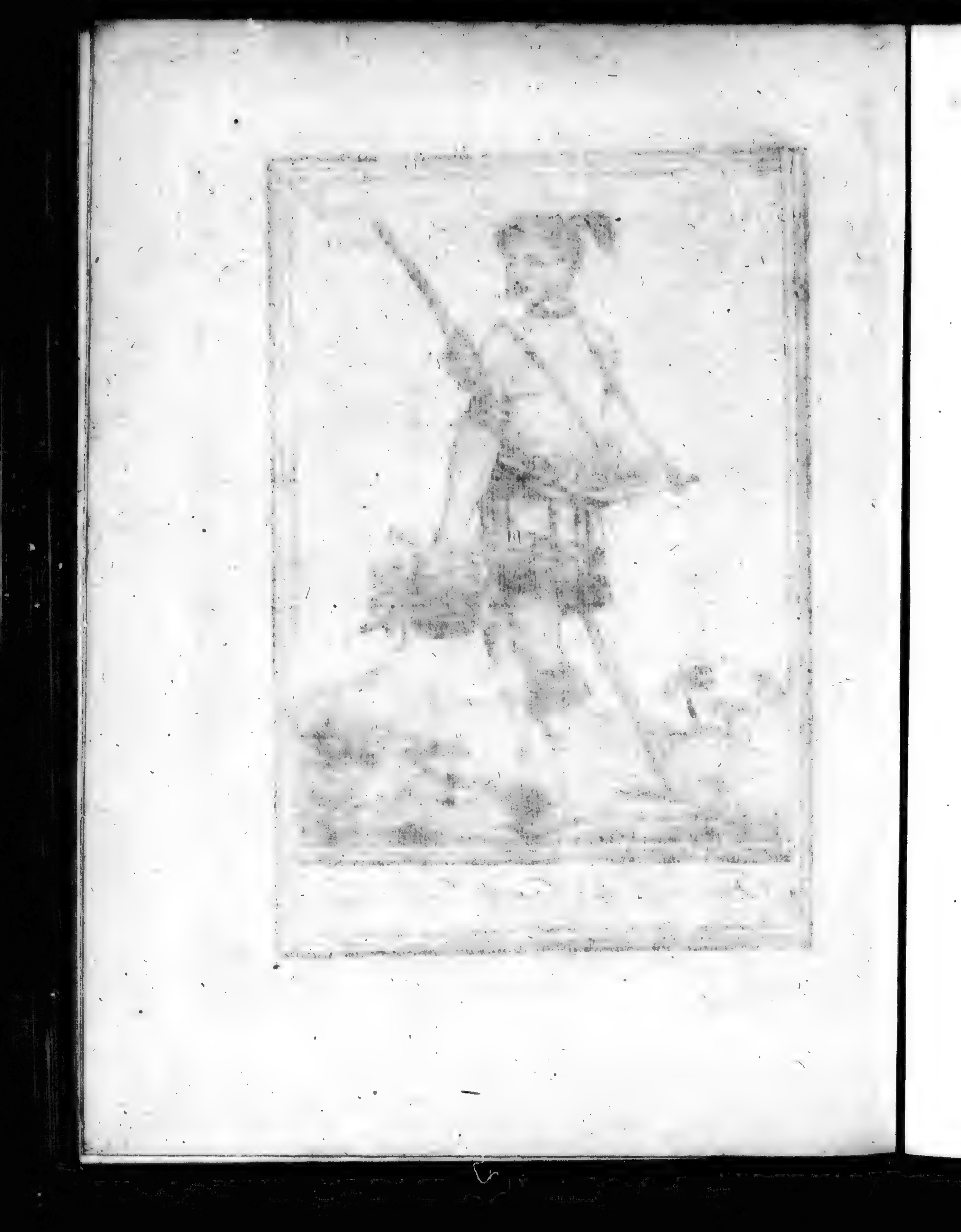
On peut dire que ce peuple dont la population connue, paroît de 50 mille ames, eſt le plus doux le plus pacifique & le plus familier des mers du Sud.



Homme de la Nouvelle Calédonie.



Femme de la Nouvelle Calédonie.



HABITANS
DES ISLES DES AMIS.

QU'UN peuple égaré par les ministres d'une religion barbare soit assez ignorant et assez superstitieux, pour croire qu'il puisse plaire à l'Etre-suprême en faisant couler sur ses autels le sang de l'homme innocent, cette idée révoltante est du moins concevable, et inspire plus d'horreur contre le ministre d'une religion homicide, que contre le peuple infortuné qui en est la victime ; les peuples, que le défaut d'alimens, le besoin, la faim impérieuse réduisent à se nourrir de la chair de leurs semblables, trouvent, sinon leur justification, du moins leur excuse dans l'injustice de la providence, qui les réduit à cette horrible extrêmité ; mais rien ne peut excuser, rien ne peut soustraire au mépris et à la haine de toutes les nations un peuple qui placé sur un sol fécond, jouissant de tous les bienfaits de la nature, immole son semblable avec joie, et le dévore avec jouissance.

On voit avec peine que les auteurs aient donné le nom si intéressant d'Isles des Amis, à une peuplade qui foule si cruellement aux pieds les premières lois de la nature.

Ce grouppe d'isles, situé dans la partie la plus reculée de la mer du Sud, présente peut-être l'aspect le plus riant de toute la mer du Sud, les côtaux y sont chargés d'arbres à pain, de bannaniers, de cannes à

sucre, de cocotier, et de toutes les productions asiatiques les plus brillantes et les plus utiles.

L'air y est tempéré pendant la plus grande partie de l'année, mais il y règne presque toutes les nuits, un vent froid et violent, qui modère les progrès de la végétation dans une proportion à-peu-près constante.

Les cochons, les lésards, les chiens, les rats, sont les seuls quadrupèdes que les voyageurs y aient vu; mais ils y ont apporté des chèvres et des moutons, qui ont dû se multiplier rapidement sous un beau ciel et sur un sol toujours verd.

Les habitans de ce pays ont un extérieur prévenant, et peuvent être regardés comme les plus beaux individus de l'espèce humaine; leur taille est très-élevée et parfaitement bien prise; leurs mouvemens sont prompts et vifs, sans cependant être durs; ils portent la tête haute, leur œil a une expression douce et prévenante; enfin, ils sont sur-tout remarquables par l'agilité de leur marche à petits pas précipités. Les derniers voyageurs, prévenus contre ce peuple antropophage, n'ont cependant pu résister au désir de vivre quelques temps au milieu d'un peuple, dont l'abord est si doux et si attrayant.

Cette douceur apparente cache une haine dure et féroce; plus instruis et plus intelligens que les autres sauvages, ils sont aussi plus fourbes et plus dangereux; il semble qu'ils n'aient aucune idée du bien, du moins la sécurité avec laquelle ils trahissent leur foi, égorgent leurs ennemis et pillent leurs meilleurs amis, feroit croire qu'ils n'attachent aucune idée criminelle à toutes ces actions.

Leur costume, ressemblant en général à celui des autres insulaires de la mer du Sud, a cependant des caractères distinctifs.

Les hommes se rasent alternativement les deux côtés de la tête, de sorte qu'ils ont toujours des cheveux longs d'un côté, et la tête nue de l'autre; d'autres se coupent les cheveux avec soin sur toute la tête, et ne laissent croître qu'une espèce d'aigrette de cheveux, durs et courts, au-dessus de l'oreille droite; le commun du peuple porte habituellement ses cheveux dans toute leur longueur, les femmes les portent extrêmement courts, et teints en vert, en rouge ou en blanc.

Dans les momens de deuil, hommes, femmes, enfans, tous les insulaires se coupent les cheveux, se font des ciselures profondes sur le front, et se dessinent sur le ventre des fleurs ou la marque distinctive de l'ami qu'ils ont perdu; quelques insulaires vont jusques à se couper quelque articulation du pied ou de la main: ces barbares, qui se font un plaisir de massacrer leurs semblables, connoissent cependant tout le prix de la reconnoissance et de la sensibilité, puisqu'ils attachent un certain honneur à témoigner, par les blessures les plus cruelles, la douleur qu'on éprouve à la mort d'un parent, d'un ami ou d'un bienfaiteur.

Ces blessures et les piquetures que les insulaires portent sur le ventre, font quelquefois un effet agréable par la variété des couleurs et la richesse du dessin.

Leur habit ne couvrent aucuuement ces ornemens; il consiste en une espèce de petite jupe fort large, attachée autour des reins, et descendant jusques au milieu de la jambe; dans les mauvais tems, cette petite jupe se relève sur les épaules, et couvre même quelquefois la tête.

La multitude ne connoît pas tous ces habits, et n'a d'autres vêtemens que le maro, espèce de pagne de feuillages de natte ou d'etoffe qui passe entre les cuisses.

Dans les fêtes, dans les cérémonies, dans les batailles,

des plumes, des écailles, des os de poissons, couvrent ces vêtemens, et la tête est ornée d'un diadême de plumes, qui forme un demi-cercle, et qui s'élève de seize à vingt pouces; c'est la coëffure ordinaire du roi.

L'habillement des femmes ressemble beaucoup à celui des hommes. Le Kakalla, qui est une espèce de tablier de plumes de divers couleurs, est un de leur ornement favori; des bagues, des bracelets, des anneaux d'ivoire ornent leurs doigts, leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles, et toutes les parties de leur corps.

On retrouvera sans doute avec étonnement, au bout du monde, chez un peuple sauvage, l'usage de se farder le visage, de se poudrer les cheveux, de porter des parfums, et de se charger tous les doigts de bagues et d'ornemens; mais le goût de la parure est de tous les pays, et nous voyons tous les jours des peuples qui n'ont pas les premières notions de l'agriculture et de l'architecture, être aussi avancés que les Européens dans l'art de la parure.

Les habitations des insulaires ne sont pas, à beaucoup près, aussi recherchés que leurs habillemens; elles suffisent à peine pour les mettre à l'abri du soleil et des vents, et presque toujours l'eau y trouve passage; la beauté du ciel a rendu les habitans négligens sur les moyens de se soustraire au mauvais temps.

Tous les arts utiles sont également négligés dans l'Isle des Amis; les habitans daignent à peine planter les arbres, qui heureusement ne demandent aucune culture: les lits, les nattes, les étoffes, les plats, les assiettes, les vases, tout est grossièrement fabriqué par les femmes, sur le même modèle, et avec une routine qui semble s'opposer à jamais à la perfection de leurs arts.

La construction des pirogues et des armes est plus soignée et forme la principale occupation des hommes;

les pirogues sont comme toutes celles de la mer du Sud.

Les armes sont l'arc de baleine, les flèches, le poignard, la lance armée d'os de poissons, et la massue, composée d'une pierre tranchante, adapté à un long bâton.

Le système religieux, établi dans l'isle des Amis, est assez simple, il mériteroit même des éloges, s'il ne commandoit des sacrifices humains.

Les habitans des isles des Amis placent Dieu au ciel, ils l'appèlent Kallatonga, père de tout le monde; ils croient effectivement que cette Divinité et *Aloalo, père des hommes*, ont donné naissance à tout ce qui respire.

Ils croient à l'immortalité de l'âme, qu'ils appèlent *principes vivans*, et sont peu inquiets du lieu que leur corps habitera, pourvu que *Aloalo* recueille leur ame.

Pourquoi faut-il qu'une religion si sage et des idées si simples soient déshonorées par le meurtre et par des sacrifices humains? Qu'ils sont coupables les princes et les prêtres qui pour inspirer plus de crainte ou satisfaire des haines particulières, ont osé commander, au nom de Dieu, la destruction de son plus bel ouvrage, et habituer ces infortunés insulaires à se repaître de la chair de leurs parens et de leur amis.

L'autel est chez ce peuple un échafaud; le temple de la divinité un charnier tapissé de crânes et d'os ensanglantés, et les prêtres des bourreaux toujours avides de sang.

Le code civil de ces insulaires est simple et aussi doux que leur code religieux est barbare.

Les anciens de la nation l'ont gravé dans leurs mémoire, et il n'existe nul part ailleurs; il ne punit de mort que l'assassin, et il regarde comme innocentes beaucoup d'actions criminelles.

Le mariage est un contrat indissoluble, formé sous les auspices de la divinité.

Les enfans succèdent à tout ce que pocède leur père.

C'est peut-être dans toute la mer du Sud, le seul peuple sauvage chez lequel il existe des femmes publiques de profession.

Les habitans ont pour elles un attachement mêlé de la vénération; pendant leur relâche devant cette isle, les Européens, dans les momens de crise, n'avoient pas de moyens plus sûr, pour les contenir, que celui de leur enlever ces femmes publiques; ils accouroient pour les reclamer, et se soumettoient à tout pourvu qu'elles leur fussent rendues.

La forme du gouvernement est pour ainsi-dire féodale, la majeure partie de la nation appartient à plusieurs seigneurs qui dépendent eux-mêmes du Roi.

Ce prince est regardé par la nation comme l'héritier d'*Aloalo*, on l'adore comme une divinité; la principale marque de déférence et d'adoration, chez ces insulaires, passeroit pour une irrévérence en Europe, elle consiste à s'asseoir lorsqu'on se présente devant lui ou lorsqu'on le rencontre.

Les voyageurs, entrainés par un simple mouvement de curiosité ou par le desir de plus grandes découvertes, n'ont pas assez approfondis le caractère de ce peuple, pour déterminer les avantages qu'il pourroit présenter aux spéculations du commerce et à l'établissement d'une colonie.

Roi des Isles des Amis.



Homme de l'Isle des Amis.



Femme des Isles des Amis.

HABITANS

D'ULIÉTEA.

Ulietea est l'une des îles découvertes par le capitaine Cook dans la mer du Sud. Elle est de médiocre grandeur, et d'un aspect agréable : elle est fort habitée et pourvoit abondamment aux besoins peu multipliés de la peuplade qui en foule le sol. Ses plaines sont larges et ses collines fort élevées

Ce petit morceau de terre isolé mériteroit l'attention de quelques Européens bien intentionnés. Quelques amis des hommes pourroient y tenter une mission, et apprendre aux Insulaires l'art de perfectionner leurs jouissances, et d'ajouter aux dons simple de la nature les fruits cultivés de la raison. Ils paroissent néanmoins satisfaits de leur destinée; mais qu'est-ce qu'un bonheur grossier, dont on ne sauroit se rendre compte. Peut-on se dire véritablement heureux, et se flatter de l'être long-temps, tant qu'on ignore pourquoi et comment on l'est.

Ces Insulaires sont tous robustes et bien faits, et tous guerriers de profession. Ils ont en général le nez plat, d'où on peut conclure qu'ils compriment ainsi celui des enfans au moment de leur naissance. Le talonage est usité chez eux, et ordinairement ils se couvrent tout le corps de piqu'ures formant mille variétés de desseins.

Ils se nourrissent des végétaux les plus exquis. Ils mangent aussi beaucoup de porc, de viande de chien, de poissons, et de volailles. Leur boisson habituelle est faite avec de la racine de poivre, dont ils font une grande consommation. Les plaisirs sensuels les accompagnent par-tout où ils vont, ils ont de la musique, et des danses qu'on dit être très-lascives, sur-tout la nuit quand ils ne sont vus de personne.

La religion de ces Insulaires paroît former un système de Polytheisme singulier. Quelques peuples absorbés par le soin de pourvoir à leur subsistance, ne s'élèvent pas jusqu'à la Divinité; mais il y en a peu, ceux des îles de la société croyent tous l'existence d'un Être-Suprême, créateur de toutes choses.

Ceux qui ont dit que les femmes des îles de la Société et d'Ulietea étoient prêtes toujours à accorder les denières faveurs à tous ceux qui veulent les payer, ont été très-injuste envers elles; car il est aussi difficile dans ce pays, que dans un autre, d'avoir des privautés avec les femmes mariées, et avec celles qui ne le sont pas, si on en excepte toutes-fois les filles du peuple, et même parmi ces dernières il y en a beaucoup qui sont chastes. Il est vrai aussi qu'il y a des prostituées, ainsi que par-tout ailleurs, mais le nombre n'en est pas si grand.

En général cette peuplade, intéressante par elle-même, est d'un beau sang, et d'un caractère bon. Il a le regard vif, les traits réguliers et la taille la mieux proportionnée. Les femmes d'un teint encore plus clair que les hommes, ont les formes du corps les plus agréables.

Il faut les voir, les cheveux flottans en boucles sur leur col, ou attachés avec grace sur le haut de leur tête, vêtues d'une petite jupe de plumes retenue à une ceinture, et qui ne dépasse point le genou : il faut les voir, et les entendre chanter et s'accompagnant de la voie et mesurant leur pas sur le chant avec une précision peu commune, leur maintien dégagé, sans être libre, a toutes les graces de l'innocence qu'elles connoissent encore. Heureuse peuplade ! le sol qu'elle habite, trop peu avantageux aux navigateurs, ne pourra leur donner occasion de troubler la paix de ces insulaires. Puisse-t-on les laisser encore long-temps à la nature, dont ils ont lieu d'être satisfait.

ner un système
es absorbés par
e s'élèvent pas
ceux des îles
Être-Suprême,

îles de la So-
à accorder les
les payer, ..nt
aussi difficile
r des privautés
lles qui ne le
s les filles du
en a beaucoup
a des prosti-
e nombre n'en

par elle-même,
on. Il a le re-
la mieux pro-
ore plus clair
corps les plus

en boucles sur
haut de leur
retenue à une
ou : il faut les
pagnant de la
avec une pré-
agé, sans être
qu'elles con-
e sol qu'elle
rs, ne pourra
de ces insu-
temps à la na-



Femme d'Ulietea.

Labrousse del. St. Sauveur direx.

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS

DE L'ISLE D'OONOLASKA.

UNE nation, placée au milieu des glaces du nord, dénuée de tous les moyens de se vêtir ou de se chauffer ; sans bois, sans pelleteries, peut certainement être regardée comme le peuple le plus malheureux de l'univers. Tel est le sort des habitans d'Oonolaska ; et il faut convenir que, s'ils n'ont qu'une foible notion de l'Être suprême, s'ils ne pratiquent aucun culte religieux, ils sont plus pardonnables qu'aucune autre nation de ne pas adorer une Providence, qui semble avoir accumulé sur eux tous les maux.

L'isle d'Oonolaska est située dans la mer du sud, vers le cinquante-quatrième degré de longitude, et le cent quatre-vingt-quinzième de latitude.

L'air y est extrêmement froid, et les Européens ne le supportent que difficilement ; des volcans, placés sur la partie la plus élevée de l'isle, exhalent une fumée empestée, qui donne une teinte noire à tous les côteaux qui les environnent.

La rigueur du froid, la putréfaction de l'air, ajoutent à la stérilité naturelle du sol ; et les infortunés habitans d'Oonolaska, privés pour ainsi dire de toute subsistance végétale,

sont réduits à la chair de quelques oiseaux et des poissons.

Ils ne savent pas l'art de changer, par la variété des assaisonnemens, le goût de ces alimens. A peine daignent-ils seulement les faire cuire ou griller; la plupart du temps ils mangent le poisson crud, comme nous mangeons, en Europe, les huîtres.

La rareté du bois, qui ne croît pas dans leur isle, mais que les flots jettent en petite quantité sur leurs côtes, les reduit sans doute à cette triste nécessité.

Le défaut de cette matière première, qui est dans tous les pays le manche des armes, la carcasse des habitations, la consolation de l'homme, influe sur-tout sur la forme des habitations de ces insulaires.

Leurs cabanes, sans appui, sans charpente, sont creusées sous terre, et des branchages de plantes marines, des herbes sèches, de longues arrêtes de poisson en forment la toîture.

Dans le centre de cette malheureuse habitation, une pierre creuse, garnie d'huile, fournit, à l'aide de quelques brins d'herbe sèche, une lueur vacillante et une foible chaleur : toute la famille se passe de main en main cette espèce de lampe, et chacun se rechauffe en la tenant quelques momens entre ses jambes.

Lorsque la foible flamme d'une lampe aussi imparfaite s'éteint, ces infortunés insulaires poussent des cris affreux, et se croient perdus; accablés de tous les maux à-la-fois, ils sont privés des avantages que nous tirons des cailloux inflammables, et ils y suppléent imparfaitement par le frottement de deux petits morceaux de bois qui s'enflamment, à l'aide d'un peu de soufre et d'un long travail.

L'air que l'on respire dans l'intérieur de ces habitations est insoutenable; le froid, la paresse, l'appréhension de l'air extérieur y retiennent les insulaires, qui y satisfont à toutes les lois de la nature.

Aussi peu propres sur eux-mêmes que dans leurs habitations, ils ont un air de misère, d'engourdissement et de tristesse, qui contraste parfaitement avec le fonds de leur caractère.

Avec un air sérieux et un front qui semble craindre de se dérider, ils sont toujours dans les fêtes et dans les plaisirs : cette habitation infecte est pour eux le séjour des danses; ils y dansent, ils y font des tours de souplesse; l'extinction du feu est le seul malheur qu'ils redoutent, et la première étincelle qui sort du bois frotté est pour eux le signal des danses et des chants.

Cantonnés dans l'intérieur de leurs habitations, ils sont tout entiers à l'amour et aux soins domestiques. Les voyageurs ont été étonnés de trouver chez un peuple sauvage autant d'égards et d'attachement pour les femmes et les enfans.

Le commerce, qu'ils entretiennent avec quelques comptoirs Russes établis sur leurs côtes, est leur principale occupation; l'huile de poisson, le plumage de quelques oiseaux sont les seules richesses qu'ils puissent offrir à leurs maîtres, et le tabac est le prix de tout ce qu'ils apportent aux comptoirs.

La pêche emploie aussi quelques-uns de leur moment, et est la première source de leur subsistance.

Leurs canots, à-peu-près semblables à tous ceux de la mer du sud, sont cependant infiniment plus petits; ils peuvent porter deux hommes; l'un, couché dans le fonds, sert de leste au bateau, tandis que l'autre travaille et pêche : ils se relayent de temps à autres, et entreprennent de cette manière des voyages qui durent plusieurs jours.

Celui qui conduit le canot a dans la main une pagaye à deux pales, et frappant l'eau successivement des deux côtés, il dirige à son gré le canot; il est enfoncé jusqu'aux reins

dans un trou pratiqué au pont. Une peau, attachée autour de ce trou, ferme tout passage à l'eau et enveloppe le corps du navigateur, qui a soin d'étancher, avec une éponge, l'eau qui pourroit tomber dans la pirogue.

Si leurs canots, leurs mœurs, leur langage ressemblent parfaitement à ceux des autres insulaires de la mer du sud, et confirment l'idée d'une seule famille répandue dans toutes ces isles, il n'en est pas de même de leur costume.

On retrouve chez eux l'usage de tatouer toutes les parties du corps, et de se charger les narines et les oreilles d'os de poissons et de plumes; mais l'habitude de se percer la langue et les lèvres, et de les décorer de dents de poissons, leur est absolument particulière.

Les chapeaux qu'ils portent constamment ne se trouvent non plus chez aucun autre peuple. Un bois léger, creusé avec un os de poisson, est la matière première de ce chapeau, que des touffes de plumes et des barbes de poisson recouvrent et embellissent.

Les femmes portent au haut de ce chapeau un capuchon, garni de plumages et noué autour du col; les uns et les autres ont leurs cheveux longs, noirs, fort lisses et rarement relevés.

La forme des habits est la même pour les deux sexes; ils consistent en une espèce de jaquette, qui prend au-dessus des reins et descend jusques aux genoux; les hommes portent dessus cette jaquette une grande chemise de boyeau, impénétrable à l'eau.

L'habit des hommes est de peau de veau marin, celui des femmes est de peau d'oiseau; les plumes et le poil se portent en dedans, ce qui donne à ces habits un aspect de saleté et de difformité.

Quelques-uns des Oonolaskains portent des bottes et des culottes, mais ils les tiennent des Russes, aux services des-

quels ils se sont engagés; c'est principalement à ce costume que l'on distingue les naturels libres, de ceux qui sont esclaves dans les comptoirs.

Avant de parvenir à former ces établissemens dans cette Isle, les Russes ont été plusieurs fois repoussés par les habitans, mais ces peuples ont aujourd'hui perdu toute espèce d'énergie; et quel sentiment d'ailleurs pouvoient porter à la défense de leur pays, des peuples qui n'y trouvent que malheur et souffrances.

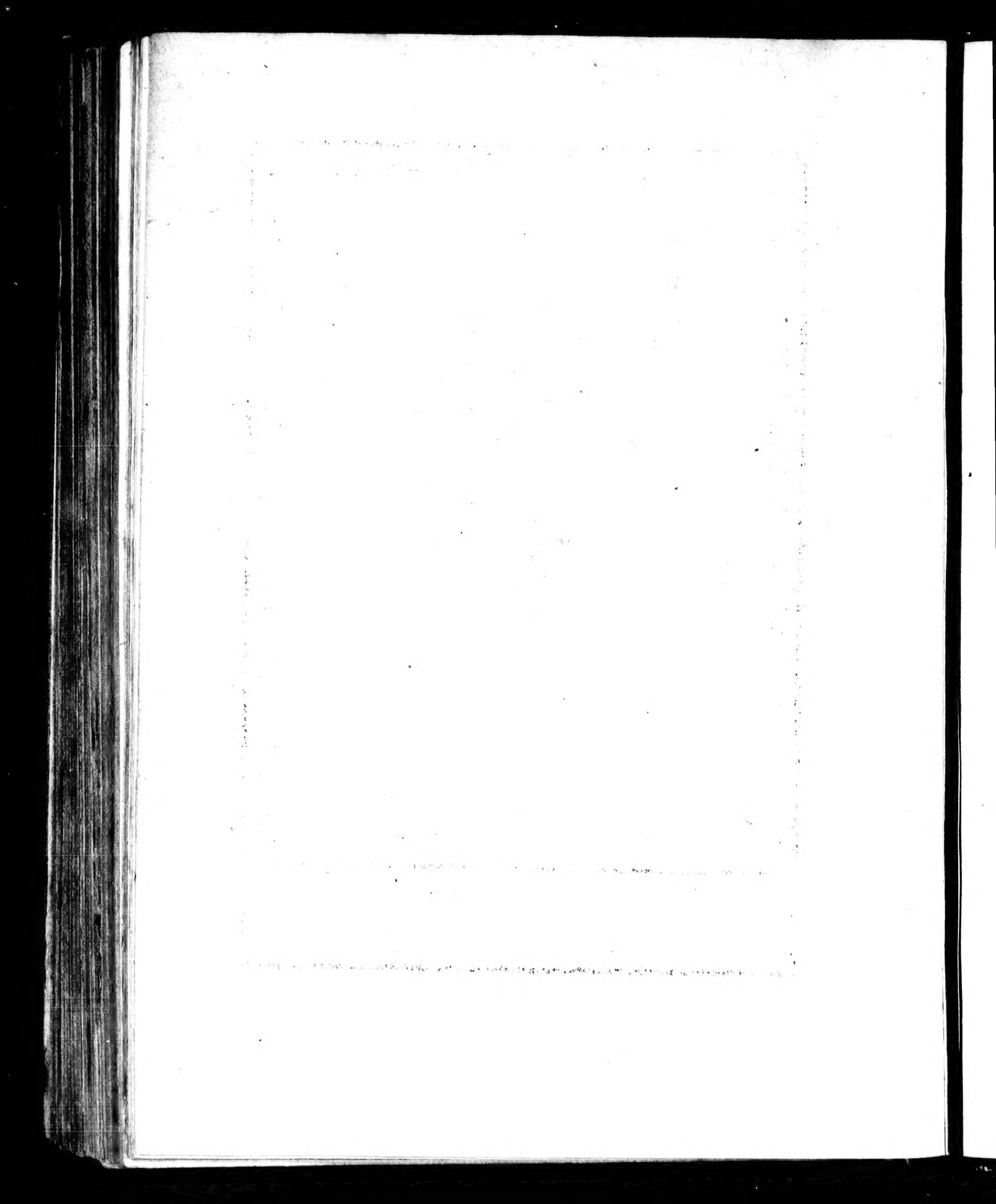
Cook, dans ses derniers voyages, a relâché sur les côtes d'Oonolaska; plusieurs pirogues vinrent à sa rencontre, et lui apportèrent une petite boîte de fer-blanc, qu'ils ouvrirent avec empressement; quel fut son étonnement de recevoir, dans un pays qu'il ne croyoit habité que par des sauvages, une lettre écrite en caractères européens; il reconnut facilement la langue russe, et reçut bientôt à son bord les directeurs du comptoir de cette nation, qui, instruits de son arrivée, lui avoient écrit pour l'inviter à passer quelques jours à Oonolaska.

Son séjour dans ces parages, et les savantes observations qu'il a faites nous ont donné les premières notions du caractère et des mœurs de ces insulaires qui, mieux approfondis par la suite, fourniront peut-être aux voyageurs les moyens d'adoucir leur misère.

On croit faire l'éloge d'un peuple, en parlant des pays qu'il a découverts, conquis ou ravagés dans le nouveau monde; quand pourra-t-on faire sensément l'éloge des Européens, en disant : ils ont été au bout du monde pour adoucir le sort d'un peuple disgracié de la nature?



Homme de Oonolashka.





Femme de Oonolashka